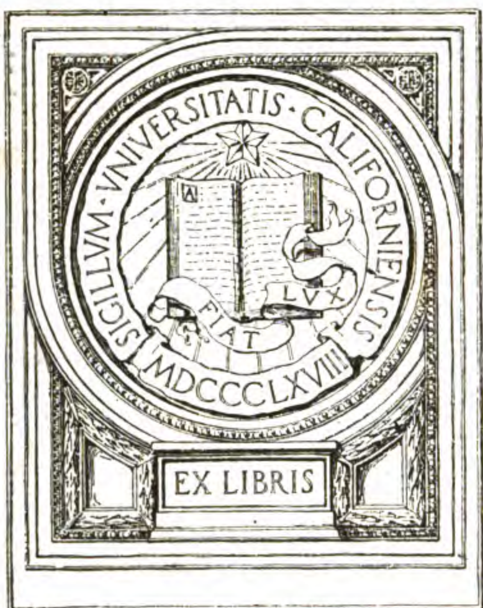
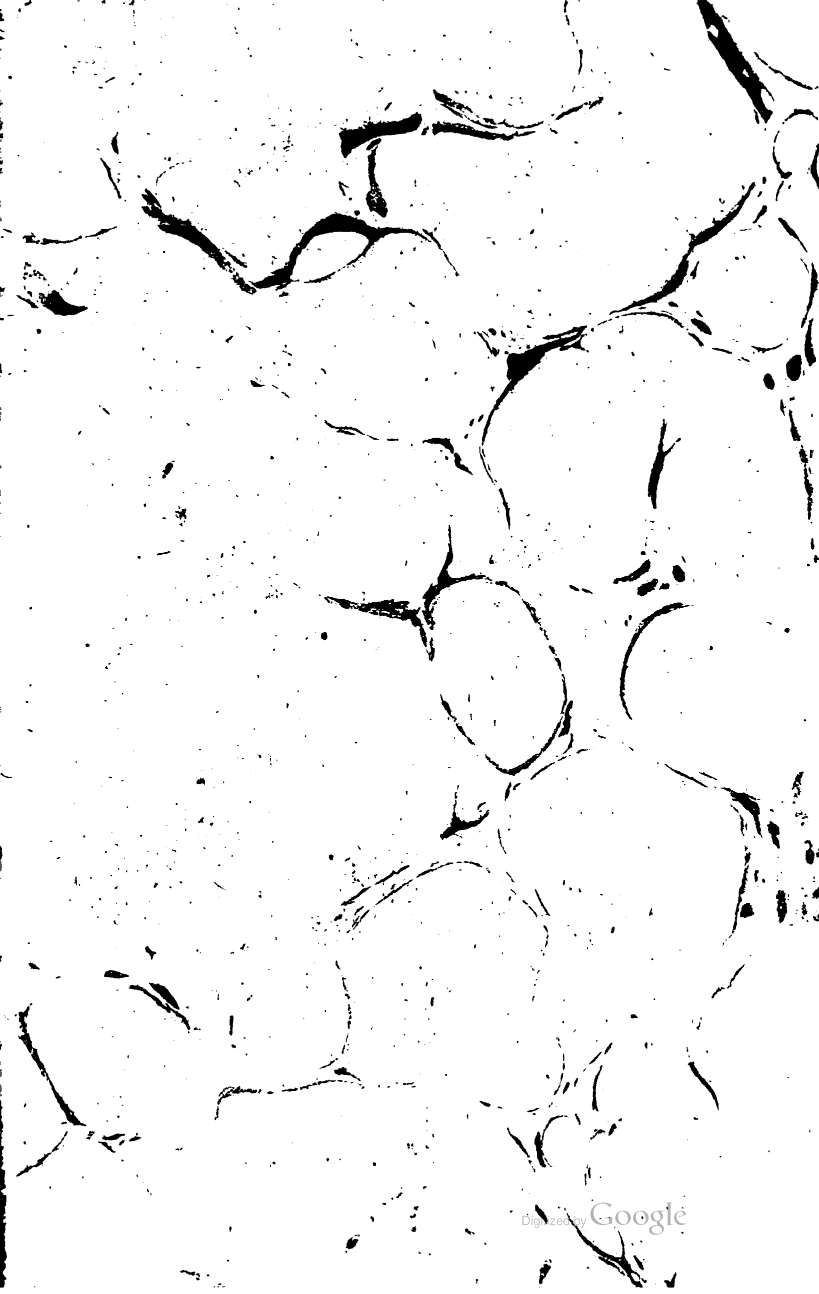

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LE CHRISTIANISME

DANS

LA VIE MODERNE

PRINCIPAUX OUVRAGES

DE S. E. LE CARDINAL MERCIER

Cours de Philosophie : I. **Logique**, 5e édition. II. **Métaphysique générale ou Ontologie**, 5e édition. III. **Psychologie**, 9e édition. IV. **Critériologie générale ou Traité de la Certitude**. 6e édition. 4 volumes in-8°, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie.

Les origines de la psychologie contemporaine, 2e édit. 1 vol. in-12°, *Ibidem.*

Œuvres pastorales (jusqu'en 1913), 3 vol. in-8°, Bruxelles, Dewit.

A mes séminaristes, 6e édition. 1 vol. in-12°, *Ibidem.*

Retraite pastorale. 1 vol. in-12, *Ibidem.*

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE SAINT-THOMAS DE LOUVAIN

Bibliothèque de l'Institut Supérieur de Philosophie. Collection d'ouvrages des collaborateurs et des disciples du Cardinal Mercier.

Revue Néo-Scolastique de Philosophie, trimestrielle depuis 1894.

Annales de l'Institut Supérieur de Philosophie. 1 volume in-4°, annuel.

Revue sociale catholique, mensuelle.

Chronique de l'Institut Supérieur de Philosophie.

Traduction des Œuvres d'Aristote (avec Introductions et Commentaires), deux volumes parus.

Les philosophes Belges (Textes et Etudes), cinq volumes parus.

OUVRAGES DE L. NOËL

Professeur à l'Université de Louvain.

La conscience du libre arbitre. 1 vol. in-12, Lethielleux.

Le Déterminisme (couronné par l'Académie royale de Belgique). 1 vol. in-8°, Bruxelles, Hayez. (*Epuisé.*)

Louvain, la ville et l'Université de 891 à 1914 (couronné par l'Académie française). 1 vol. in-12, Oxford, The Clarendon Press et Paris, Didier.

Le bilan de l'École de Louvain. Brochure in-8°, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie.

Les ouvrages édités en Belgique pourront être obtenus à nouveau dès la reprise des communications régulières.

LE

CHRISTIANISME

DANS

LA VIE MODERNE

PAGES CHOISIES

DE

S. E. le Cardinal MERCIER
Archevêque de Malines.
Primat de Belgique.

RECUEILLIES PAR

L. NOËL, Professeur à l'Université de Louvain.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1918

Paris, le 15 mars 1918.

Monsieur le Chanoine,

Vous publiez un recueil de pages choisies dans les œuvres d'avant-guerre de son Éminence le Cardinal Mercier, sous ce titre : Le Christianisme dans la vie moderne.

Je vous félicite de cette publication. Par sa science et par ses vertus, l'éminent Primat de Belgique s'était acquis déjà, aux jours de la paix, une haute autorité. L'attitude héroïque qu'il garde depuis quatre ans, au milieu d'épreuves inouïes, l'a grandi encore aux yeux du monde entier. Tous ceux que préoccupent les grands problèmes contemporains sont heureux de lire ces pages où il montre comment la foi catholique s'harmonise merveilleusement avec les exigences de la pensée et de la civilisation modernes.

Recevez, Monsieur le Chanoine, l'expression de mes sentiments bien dévoués en Notre Seigneur.

† *Léon-Adolphe, Cardinal Amette,*

Archevêque de Paris.

AVANT-PROPOS

L'Introduction mise en tête de ces pages reproduit en partie le texte d'un article que nous avons publié dans le *Correspondant* du 10 février 1916, sous la signature Miles. Nous avons fait depuis, à l'Institut catholique de Paris, une série de conférences sur le Cardinal Mercier et le mouvement philosophique de Louvain. Il nous a semblé préférable d'attendre, pour les publier, l'heure où la grande école belge aura repris une tâche qui appartient, nous voulons le croire, à l'avenir et non au passé. Nous n'avons voulu dire ici que les choses nécessaires à l'intelligence des fragments que nous offrons au public.

On trouvera des détails plus abondants sur la vie du Cardinal Mercier dans l'admirable brochure de M. Georges Goyau (chez Perrin). Nous tenons à remercier ici le grand écrivain français

des encouragements précieux qu'il a donnés à notre travail. Nous sommes heureux de pouvoir aussi remercier le Recteur et les maîtres de l'Institut catholique de l'accueil cordial qu'ils nous ont réservé.

L. N.

Octobre 1917.

LE CHRISTIANISME

ET LA VIE MODERNE

INTRODUCTION

LES ŒUVRES DU CARDINAL MERCIER

La crise que le monde traverse l'a trouvé pauvre en hommes supérieurs. Parmi les rares personnalités qui aient réussi à dominer le chaos des événements, on n'hésitera pas à ranger le Cardinal Archevêque de Malines. Il restera l'une des grandes figures de ce temps. Les derniers à s'en étonner sont peut-être ceux qui eurent le privilège d'assister de plus près aux phases antérieures de sa vie.

Désiré Mercier naquit le 21 novembre 1851, d'une famille de bonne bourgeoisie wallonne, à Braine l'Alleud, le village brabançon auquel s'appuyait, le matin du 18 juin 1815, la division hollando-belge qui formait l'extrême droite de l'armée de Wellington. Son enfance s'y déroula sur l'horizon morne des plaines hantées par le souvenir de la grande épopée, à l'ombre du fier lion qui symbolise l'héroïsme des Belges tombés le jour de Waterloo. Lorsque, quittant sa terre natale, il s'en

allait à Malines, chercher, dans cette ville flamande, l'enseignement du collège Saint-Rombaut, il ne prévoyait pas sans doute l'avenir qu'elle lui réservait. Il espérait seulement y trouver les moyens d'apprendre plus aisément la langue de ses concitoyens du Nord, et ce souci, trop rare chez les Belges de sa génération, témoigne déjà d'une précoce largeur d'esprit.

En octobre 1870, l'ardeur de sa piété l'entraînait au séminaire. Il en sortait prêtre en 1874, et s'en allait poursuivre des études plus approfondies à l'Université de Louvain. En 1877, il enseigne la philosophie au séminaire de Malines et c'est de là qu'en 1882 il retourne à Louvain pour y créer l'enseignement thomiste rêvé par Léon XIII. Durant un quart de siècle, il joue dans la ville universitaire un rôle de premier plan jusqu'à l'heure où, en février 1906, il monte sur le siège archiépiscopal de Malines.

Je le revois encore, tel que je le rencontrai pour la première fois, en ce collège de Saint-Rombaut de Malines qu'il venait souvent visiter. A la veille de terminer mes humanités, je voyais s'entr'ouvrir les horizons de la vie universitaire et les maîtres de Louvain m'apparaissaient dans une majesté lointaine, un peu inaccessible. Quelle surprise rassurante que l'accueil cordial de ce jeune prélat dont le directeur de Saint-Rombaut, le chanoine Van Ballaer, son ami de longue date, m'avait dit la science profonde et renommée. Il dépassait à peine

la quarantaine. Sa très haute taille s'inclinait avec bienveillance et semblait perpétuellement se contraindre à un effort infructueux d'humble effacement. L'ascétique maigreur qu'on devinait sous les plis d'une soutane trop large s'accordait avec l'austérité sévère de ses attitudes. Mais dès qu'on s'adressait à lui, un large sourire d'allègre dévouement détendait soudain ses traits, et ses yeux exprimaient une joyeuse bonté jointe à une volonté de vous comprendre si sincère et si intense qu'elle vous conquérait d'emblée. Puis, lorsqu'il passait à l'affirmation de quelque noble idéal, sa taille se redressait, des éclairs de jeune audace brillaient dans ses yeux, son front large semblait resplendir et tout son être dégageait une irrésistible suggestion de confiance et d'ardeur.

Les années ont ajouté à sa physionomie la douceur des cheveux blancs; la prière et la réflexion ont encore creusé ses traits et comme approfondi son regard; la conscience de l'autorité dont il est investi a mis dans ses allures l'élégance d'une souveraine majesté; il n'a rien perdu de l'entraînante jeunesse qu'il communique à tous ceux qui l'approchent.

Sa parole avait dès lors un charme dont on avait peine à découvrir le secret, car le timbre de sa voix n'avait rien de musical, un débit un peu pressé ne faisait point valoir sa phrase, ses gestes étaient simples et sans recherche. Mais ses discours avaient une force d'émotion à laquelle on ne résistait pas,

ils étaient animés d'une vigueur de conviction, d'une énergie de résolution qui entraînait l'auditeur. Dans les discussions d'idées, s'il parvenait à éveiller un intérêt intense, ce n'était point seulement par la justesse et la logique de sa pensée, qualités froides qui n'agissent qu'à la réflexion, mais plutôt par le tour original et personnel qu'il savait lui donner.

C'était bien là, je crois, ce qui nous frappait et nous séduisait en lui : l'intense vérité personnelle de ce qu'il faisait et de ce qu'il disait. Rien de conventionnel, rien d'apprêté, rien de guindé, mais la communication toujours libre et spontanée de sa vie intime, de ses sentiments les plus vrais, de ses pensées les plus sincères, l'invitation la plus pressante à une même sincérité, à une même vérité personnelle et ardente, telle était la méthode constante de son enseignement et de sa direction.

Ce n'est pas une recette commode et qu'il faille indistinctement recommander à tous les éducateurs. Pour se livrer sans voiles, il faut être, sinon parfait, du moins exempt de ces faiblesses qui déconsidèrent et qui ruinent toute autorité; il faut avoir la pensée scrupuleusement droite, il faut être exempt de toute servitude et de tout amour-propre, il faut avoir l'âme jeune et fraîche, dévouée sans réserve, prête à s'oublier toujours et à se donner sans compter.

Il avait en lui cette jeunesse, ce dévouement, cette droiture, ce zèle de l'idéal, et c'est pourquoi

nos âmes de vingt ans s'attachaient à la sienne. C'était, et c'est encore, le trait le plus saillant de sa personnalité, et le secret de son influence. S'il est un grand entraîneur d'hommes, c'est qu'il est, dans toute la force du mot, un grand idéaliste. S'il réussit à enflammer autour de lui l'enthousiasme, c'est qu'il est lui-même un enthousiaste. Dédaigneux des contingences, oublieux des détails et des risques, il ne songe qu'au but élevé qui le passionne et il vous enseigne, par son exemple, à faire comme lui. Ne venez pas lui opposer des calculs de prudence, des difficultés d'exécution. Petitesses que tout cela, vous dira-t-il, il faut « aller de l'avant ». C'est un mot qu'il affectionne : il le peint bien. Lorsque ses décisions sont prises, rien ne l'arrêtera, ni conventions, ni usages, ni susceptibilités. Rien non plus ne le rebutera. A travers les critiques, les peines ou les dangers, il ira jusqu'au bout sans rien craindre.

Ce n'est point à dire qu'il ignore la souplesse et la prudence. L'Evangile a joint dens une formule profonde ces traits antinomiques : *Prudentes sicut serpentes, simplices sicut columbæ.* Le professeur d'hier, l'évêque d'aujourd'hui pourrait en illustrer l'application. Tantôt il étonnera quelque jeune étudiant ou quelque humble prêtre par la simplicité et la franchise avec laquelle il s'ouvre à lui de ses espérances ou même de ses soucis. Mais il saura, l'instant d'après, retrouver toutes les ressources de la diplomatie la plus déliée pour déjouer les ruses

d'un juriste retors et pour rivaliser de finesse avec un politicien de métier. La seule prudence qu'il ignore est celle qui détourne de l'idéal pour s'arrêter aux vaines inquiétudes, aux soucis matériels, à la recherche des avantages personnels ou à la loi du moindre effort. D'une tendre bonté pour ceux qui souffrent et pour ceux qui se trompent, il sait être dur aux jouisseurs, aux calculateurs, aux paresseux. Il en a le droit, car le détachement le plus absolu a toujours dirigé tous ses actes, l'austérité de sa vie et son ardeur au travail sont un exemple d'une irrésistible éloquence.

Dirons-nous qu'il est un saint prêtre ? S'agissant d'un évêque, on pourrait croire à un éloge de style. Il faut insister cependant, car le mot est à entendre dans son sens le plus plein. Les conseils qu'il donne à ses amis, les discours qu'il tient, ses écrits même s'imprègnent d'une mysticité profonde dont l'accent personnel et la chaude émotion portent la marque de l'expérience intime et vécue, Nous disions à l'instant l'austérité de sa vie. On la voit et surtout on la devine. On voit de même la ferveur de néophyte avec laquelle il célèbre les rites de l'Eglise et l'on devine l'intensité de vie intérieure qui se déroule dans les longues oraisons auxquelles il consacre sans compter une bonne part de son temps. Sa piété, toute simple, mêle volontiers aux effusions mystiques les formes naïves de la dévotion populaire, et on le voit aujourd'hui dans sa ville épiscopale visiter avec assiduité le pèlerinage

urbain de Notre-Dame d'Hanswyck, tout comme on le voyait à Louvain conduire les jeunes abbés de son entourage au pèlerinage agreste et nocturne de Montaigu ou encore les rassembler, à une heure de difficultés, devant l'autel de saint Antoine de Padoue.

L'idéal qui l'inspire et que ces pratiques révèlent est bien d'essence catholique la plus traditionnelle. Mais cet idéal est aussi généreusement humain. Imprégné comme il l'est d'idées surnaturelles, je l'ai toujours connu enthousiaste de la nature et de la vie, ami passionné de l'art, de la liberté, de la science, largement accueillant à tous les progrès et à toutes les initiatives. Y a-t-il, à gauche ou à droite, des esprits que ces harmonies étonnent? Ce n'est pas le moment de discuter les malentendus qu'ils subissent ou qu'ils exploitent. A cette heure de souffrance et d'angoisse les bonnes volontés se rapprochent, elles regarderont vers cet évêque de la vieille Eglise dont l'attitude se révèle, avec l'indiscutable sincérité de l'héroïsme, si largement sympathique aux meilleures aspirations de la conscience moderne. Peut-être son exemple leur sera-t-il un sujet de réflexion fructueuse.

Ai-je réussi à mettre en lumière les traits qui caractérisent la personnalité de l'archevêque de Malines? Ils permettront de mieux comprendre des événements qui sont trop connus et que je n'ai pas besoin, ici, de rappeler. Ils se préciseront si nous jetons un rapide regard sur les œuvres de son passé.



Sa vie est un tissu peu banal de succès et d'épreuves. La confiance sereine avec laquelle il s'abandonne à la Providence au milieu des désastres publics n'est sans doute que le fruit des luttes moins connues où il lui fallut toute l'énergie d'une âme d'airain pour tenir et triompher.

Des deuils et des revers avaient assombri sa jeunesse. Son premier enseignement au séminaire de Malines fut un brillant succès, bientôt interrompu par une mission des plus inattendues.

Léon XIII, presque au lendemain de son couronnement, avait prôné par l'Encyclique *Æterni Patris* le retour de l'enseignement catholique à la philosophie de saint Thomas d'Aquin. Il ne se contentait pas d'énoncer des vues théoriques, il voulait voir des réalisations. De divers côtés il s'adressait aux institutions catholiques d'études supérieures pour que l'on y fît place au thomisme. Il demandait ainsi aux évêques de Belgique, par un bref du 25 décembre 1880, de créer à l'Université de Louvain une chaire consacrée à approfondir les doctrines du Docteur Angélique.

L'idée était heureuse et se rattachait, chez le pape, à des pensées dont il contait plus tard, lui-même, l'origine bien ancienne. Nonce en Belgique au début de sa carrière, il avait connu de près l'Université de Louvain, et son génie avait com-

pris d'emblée l'immense intérêt de cette institution. Seule dans le monde, elle unissait ces deux caractères d'être à la fois catholique et libre et de former cependant une grande université complète, foyer séculaire d'éducation nationale, douée de tous les droits des institutions d'État et donnant avec souveraineté tous les enseignements, littéraires, scientifiques et professionnels, à l'élite intellectuelle d'un pays placé au centre de la civilisation moderne. Quel avantage pour l'étude des problèmes religieux que l'on pouvait poursuivre à la lumière de recherches faites immédiatement, dans tous les domaines scientifiques, par des autorités de premier ordre ! Quel bienfait d'autre part, pour ces recherches scientifiques elles-mêmes, que l'atmosphère de catholicisme large et élevé qui anime une institution de telle ampleur ! Le nonce de Belgique avait vu dès lors tout ce que pouvait donner cette pénétration mutuelle de la pensée chrétienne et de la vie scientifique. Conquis plus tard aux projets des restaurateurs italiens du thomisme qu'il a rassemblés autour de lui dans son diocèse de Pérouse, il s'est persuadé que la philosophie de saint Thomas d'Aquin pourrait se mêler à la pensée moderne, se rattacher aux sciences d'aujourd'hui, présider à une fusion nouvelle de la science et de la foi, guider les réformes dont il prévoit le besoin, guérir l'anarchie sociale en remédiant à l'anarchie des idées. Lorsqu'il s'agit de réaliser son rêve, il songe

aussitôt à Louvain. N'est-ce pas le milieu qui s'indique pour cette œuvre de salut intellectuel?

Les évêques de Belgique appréciaient sans doute la grandeur de l'idée pontificale. Ils doutaient un peu du succès. Ils savaient les préoccupations financières que leur donnait l'Université et redoutaient les fondations de luxe. Ils pensaient aussi que le souci des besoins immédiats et l'orientation très pratique de son robuste bon sens préparaient peu le jeune étudiant belge à la spéculation désintéressée. Mais Léon XIII insistait, les évêques se mirent à la recherche d'un candidat qui pût le satisfaire et ils choisirent le jeune professeur de philosophie du séminaire de Malines.

Celui-ci avait parcouru à l'Université le cycle régulier des études théologiques. Ces études sont à Louvain très longues et embrassent un programme formidable. Il connaissait assurément de ce point de vue les doctrines thomistes ; il s'était habitué, dans son cours de Malines, à les envisager sous un angle plus spécialement philosophique. Mais pour les présenter au monde laïque de l'Université, pour intéresser à ces idées du XIIIe siècles des milieux habitués à des conceptions d'un style tout différent, comment s'y prendrait-il? Ayant fréquenté de très près de nombreux étudiants en droit, en philosophie, en sciences, en médecine, il savait l'orientation de leurs esprits. L'idée du pape pouvait lui paraître d'une réalisation bien ardue. Il avait au contraire trouvé au

séminaire le plus vif succès, son âme pieuse s'attachait avec joie à la tâche de cultiver des vocations ecclésiastiques. Le sacrifice était dur, le résultat chanceux. Il accepta cependant et se mit à l'œuvre.

Aussitôt nous voyons se révéler et la largeur de son esprit et l'audace de ses résolutions. Il se rend compte que la philosophie thomiste ne peut revivre que si elle est mise sérieusement en contact avec la pensée moderne. Nous sommes en 1880. Il se plonge dans l'étude des positivistes, il dévore les productions récentes de la psychologie anglaise et française. Mais il les trouve nourries de théories médicales, fondées sur des expériences de clinique. Il faudrait, pour juger en connaissance de cause, s'assimiler ces données scientifiques. Qu'à cela ne tienne. Nous le retrouvons bientôt à Paris, au quartier latin. Le professeur de séminaire est devenu étudiant en médecine et il suit assidûment les leçons de Charcot. Plus tard il fréquentera à Louvain des cours de physiologie, de chimie, de mathématiques, tout en poursuivant son propre enseignement. Entre temps il est allé à Rome voir Léon XIII. Le pape lui a exposé ses vastes conceptions, il encourage le rapprochement du thomisme et des sciences, il accepte l'idée d'un enseignement français. Le faible de Léon XIII pour les lettres latines, le rêve qu'il caressait de voir la langue de l'Église redevenir comme autrefois la langue internationale de la science, son

désir que la pensée thomiste fût étudiée de première main et à fond, tout cela l'empêchait un peu de voir qu'un enseignement latin n'avait aucune chance quelconque de réussir dans les milieux laïques et scientifiques auxquels il voulait pourtant le destiner. Il se rend heureusement aux observations pratiques de l'abbé Mercier, et celui-ci, fort de l'approbation pontificale, peut ouvrir son cours en octobre 1882.

Le succès dépasse aussitôt toute espérance. A ce cours libre et placé hors des programmes, l'élite des diverses facultés vient s'inscrire. Le jeune professeur devient rapidement une des personnalités marquantes de l'Université. Les étudiants lui demandent, avec une confiance croissante, aussi bien une direction morale qu'une direction intellectuelle.

Ce résultat fait naître des projets plus larges. Le cours nouveau a parcouru en quelques années les branches philosophiques, il a confronté les idées de saint Thomas avec celles de Taine, de Spencer ou de Kant, il les a montrées en harmonie avec les données des sciences les plus diverses. Mais l'horizon des recherches s'élargit à mesure qu'elles avancent, on aboutit à des suggestions qu'on ne peut poursuivre, à des esquisses dont on ne peut remplir le cadre. Quelle que soit sa force de travail, la tâche est trop vaste pour un seul homme. D'ailleurs il faut à chaque discipline une mentalité propre qu'on n'acquiert que par une

longue spécialisation et sans laquelle on ne peut se livrer à ces recherches personnelles qui permettraient seules d'aboutir aux conclusions très enveloppantes que la philosophie voudrait posséder. En somme, pour faire la philosophie des sciences, il faudrait avoir creusé toutes les sciences à fond et chacune d'elles demanderait une vie d'homme tout entière, sans compter celles qu'on pourrait consacrer à l'histoire approfondie des systèmes philosophiques et des théorie des sciences. Comment résoudre la difficulté ? Il faut réunir des représentants des diverses disciplines et les faire collaborer à une œuvre commune de synthèse. Il faut créer un milieu où le contact s'établisse entre les recherches, où les savants puissent poursuivre les projets des philosophes et les philosophes réunir les conclusions des savants.

Telle est l'idée qui germe dans l'esprit du professeur de Louvain et d'où va sortir la fondation de l'Institut supérieur de philosophie ou Ecole Saint-Thomas d'Aquin. Idée grandiose on le voit, inspirée non seulement des intérêts catholiques, mais des intérêts de la pensée humaine pris au sens le plus large. Comte ou Fichte ont conçu des rêves semblables. Depuis quelques années, on en a envisagé de plus près la réalisation dans quelques grandes universités. Il est assez remarquable que le premier essai pratique et concret ait été tenté, il y a un quart de siècle, dans l'Université catholique belge comme développement

de la pensée d'un pape et par le futur archevêque de Malines.

La réalisation devait être dure et semée d'épreuves. Sans doute, Léon XIII approuvait le projet avec enthousiasme. Dès le 15 juillet 1888, il en demandait aux évêques belges la réalisation, il la redemandait avec insistance, contribuait lui-même aux frais de l'entreprise, donnait au chanoine Mercier une prélature romaine, intervenait de tout le poids de son autorité pour ouvrir à l'œuvre nouvelle les voies les plus larges. Mais, en même temps, des méfiances s'élevaient, des intérêts froissés s'irritaient, se groupaient, trouvaient dans l'entourage du pape un appui inattendu. A l'heure même où le succès semblait certain, les collaborateurs trouvés, les ressources réunies, l'intérêt éveillé dans le monde scientifique, un réseau de difficultés surgissait et menaçait de tout faire sombrer.

Malgré le recul que les événements d'aujourd'hui impriment à cette histoire déjà ancienne, il serait encore prématuré d'en dévoiler tous les détails, mais rien n'empêche de rappeler ceux qui furent publics. Le 7 mars 1894, un bref pontifical octroyait à l'Institut supérieur de philosophie sa charte définitive et réglait sa situation au sein de l'Université. Les locaux existaient, les cours fonctionnaient et réunissaient de nombreux auditeurs. Mais, en même temps, des prescriptions malheureuses et choisies comme à dessein venaient

couper l'afflux des étudiants, paralyser la marche de l'enseignement. Le pape lui-même, sur un malentendu habilement suscité, suspendait la collation des grades au sein de l'Ecole à peine fondée. Pendant plusieurs années, celle-ci dut végéter, condamnée, à ce qu'il semblait, à disparaître bientôt.

C'est à l'heure de cet effondrement soudain que les rares élèves restés dans la maison branlante eurent le loisir d'admirer de près l'énergie tenace de Mgr Mercier et de ses premiers collaborateurs [1]. Malgré tout, ils enseignaient, ils multipliaient avec une activité merveilleuse les recherches, les publications. Une nouvelle tempête menaçait de les arracher de force à leur œuvre. Ils s'y cramponnaient et la remettaient à flot. Le pire de l'épreuve était passé. Lentement, la justice devait venir, les efforts dépensés dans le silence et l'abandon mûriraient en floraisons plus belles, les dévouements cimentés par une souffrance commune assureraient l'avenir, l'exemple d'endurance, de foi, de vaillance, donné par leurs maîtres, resterait pour les quelques disciples de ces dures années une inoubliable leçon. Et ce n'est pas sans émotion qu'il leur semble aujourd'hui revivre ces souvenirs. La scène est agrandie, les intérêts en jeu sont les plus graves qui

1. Ils étaient quatre, choisis parmi les premiers auditeurs : MM. Deploige, De Wulf, Nys et Thiéry.

soient, le drame nouveau répète dans un autre domaine le même effondrement, les mêmes péripéties et il retrouve le cardinal aussi ferme dans la conviction de son droit, aussi courageux dans l'unique poursuite du devoir, aussi sereinement confiant dans l'aide divine et dans l'avenir.

Lorsqu'en 1906, Pie X appela le professeur de Louvain au siège primatial de Belgique, ce fut un triomphe éclatant et, pour ceux qui savaient, un de ces retours des événements comme il semble que les œuvres d'imagination peuvent seules les offrir. Mais depuis longtemps l'Ecole Saint-Thomas, libre et florissante, brillait à l'Université du plus vif éclat. Sous la main de Mgr Deploige, elle devait poursuivre son développement. A la veille de la guerre, elle comptait plus d'une centaine d'étudiants réguliers, une dizaine de professeurs spécialement attachés à son enseignement, aidés par d'autres professeurs de l'Université, plusieurs conférenciers étrangers. L'enseignement que ses maîtres donnaient aux facultés légales multipliait son action[1]. Elle publiait quatre revues. Elle possédait trois laboratoires, une série de cours pratiques, donnait asile à cinq ou six sociétés d'études, dirigeait une maison d'éditions et une imprimerie.

1. Les universités belges, qu'elles soient libres ou organisées par l'État, ont les mêmes droits. Dans les quatre universités, il y a des cours *légaux* conduisant à des examens *légaux* dont le programme est fixé par une loi. Les universités organisent à leur gré des grades complémentaires pour une élite d'étudiants ; les cours *légaux* s'adressent à la masse.

Ses anciens élèves étaient près de six cents. Il y en avait sur les bancs du Conseil des ministres, d'autres enseignaient la philosophie aux quatre coins de l'Europe et de l'Amérique, et des universités aussi cotées que celle de Londres faisaient appel à leur concours.

Tel est le cadre dans lequel a mûri la pensée de Mgr Mercier. Les écrits de l'évêque comme ceux du professeur tiennent, de ce point de départ, leur allure et leur direction. Aussi bien la première de ses œuvres, c'est son œuvre vivante, l'Ecole qu'il a fondée, les disciples qu'il a formés, le mouvement dont il est l'initiateur et qui s'est propagé à travers le monde catholique tout entier. C'est pour lancer cette œuvre, pour entretenir ce mouvement, qu'il a écrit, presque toujours dans la fièvre de l'action, au milieu des tracas d'administration, dans l'encombrement de visites et de correspondances qu'amenait une influence de plus en plus élargie. Il écrivait, avec une rapidité étonnante, un article de revue ou un chapitre de livre en entier, d'un seul jet. Après avoir achevé la préparation des matériaux et des idées, une fois celles-ci mises au point, il se recueillait, s'enfermait, consignait sa porte et travaillait sans s'interrompre jusqu'à ce que tout fût achevé.

Parmi les écrits de cette période on connaît assez bien, dans le monde de l'enseignement catholique, ses manuels de philosophie. On connaît beaucoup le *Traité élémentaire à l'usage des classes*

où des mains diverses ont condensé et résumé la doctrine contenue dans ses grands traités : la *Psychologie*, la *Logique*, la *Critériologie*, l'*Ontologie*. Des raisons d'ordre pratique lui ont fait adopter le cadre de ces œuvres didactiques, mais sa pensée n'avait pas le tour figé et impersonnel de la philosophie de manuel. Souvent une discussion l'entraîne, ou bien il se laisse aller au développement de ses idées maîtresses ; ce sont les pages qu'il faut lire. A côté d'elles, il faut placer les très nombreux articles publiés dans la *Revue néo-scolastique*, qu'il dirigea jusqu'en 1906 ; il faut placer aussi quelques brochures : la *Définition philosophique de la vie*, *les Origines de la psychologie contemporaine*.

Mgr Mercier représente de la façon la plus brillante l'idée de la restauration thomiste. Il ne faut point séparer ses écrits de l'enseignement vivant dont ils sont sortis ni des travaux ultérieurs de l'Ecole qui poursuit l'œuvre du maître. Il convient aussi de noter la date qu'ils portent et l'on se rappellera en les lisant qu'aux environs de 1890 certaines idées qui dominent les débats d'aujourd'hui n'avaient pas encore été émises. Ces œuvres n'en restent pas moins actuelles par les directions générales qu'elles indiquent et qui s'adaptent d'elles-mêmes aux conditions nouvelles.

Jamais, en effet, il n'a conçu la restauration thomiste comme l'exhumation idolâtre d'une pensée fossile. Moins encore a-t-il poursuivi la chimère

d'un rapprochement définitif entre de soi-disant résultats des sciences et la lettre de saint Thomas. Il a cru que la doctrine du maître médiéval n'était point périmée et que l'on y trouvait des inspirations fécondes. Mais ces inspirations devaient nourrir et guider des pensées nouvelles.

Ce programme cependant ne pouvait être réalisé d'emblée. Comme les disciples de Ruskin, pour retrouver les sources de l'effort créateur, ont voulu se remettre à l'école des bonnes traditions oubliées et les suivre docilement pour en saisir l'esprit, ainsi fallait-il renouer le lien de la grande tradition aristotélicienne. Mais on y chercherait des lumières pour résoudre les problèmes d'aujourd'hui. On se mêlerait aux discussions contemporaines et aux recherches qu'elles suscitent. Et puisque ces discussions et ces recherches vivent et progressent, on vivrait et on progresserait avec elles. De cette vie et de ce progrès, le fondateur de l'école de Louvain espérait, dès ses premiers efforts, un avenir meilleur. Après trente ans d'études il lui semblait naguère que quelques pas avaient été faits dans ce sens ; avec la double autorité de sa science et de sa dignité cardinalice, il tendait une main fraternelle aux représentants d'un spiritualisme nouveau et il saluait de ses vœux le jour qui verrait tous les esprits sincères se retrouver dans l'unité.

Loin donc de se draper dans un isolement farouche, loin de formuler en tous sens des excom-

munications et d'accentuer les divergences par une attitude agressive, le thomisme se ferait accueillant et tâcherait de se faire accueillir. Il chercherait dans les discussions présentes les points d'insertion par où la vieille doctrine pourrait s'insinuer, se montrer féconde, nouer des alliances, et se rajeunir elle-même en se gonflant d'une sève nouvelle. Telle était la tendance générale de son œuvre; elle a trouvé plusieurs applications fort heureuses. En adaptant le vitalisme aristotélicien à la biologie, il précédait de vingt ans des thèses auxquelles les milieux scientifiques font aujourd'hui le plus grand honneur; en affirmant la convergence nécessaire de l'observation externe et de l'observation interne, de la science et de la morale, il se plaçait au point central d'où s'expliquent et se jugent les évolutions des systèmes modernes ; en interprétant la théorie thomiste de la vérité il indiquait le moyen de refondre la pensée du Docteur Angélique et d'en reconstruire tout le système, sur un plan dont la théorie de la connaissance ferait l'entrée, à la façon des grands systèmes contemporains; le sens qu'il donnait à la notion de substance prévenait les difficultés qu'elle présente pour beaucoup d'esprits.

En même temps qu'il donnait à l'école de Louvain son orientation théorique, il organisait le défrichement de certains domaines scientifiques où pouvaient germer de grandes espérances. Dès le début il poussait ses collaborateurs, puis ses dis-

ciples, à l'étude de la psychologie expérimentale, science encore jeune où son Institut tient aujourd'hui une place d'honneur. Sous la direction de M. Thiéry et ensuite de M. Michotte, le laboratoire de psychologie de Louvain était devenu l'un des mieux montés et des plus actifs d'Europe.

L'activité de Mgr Mercier ne s'enfermait pas dans les limites de ses travaux scientifiques. Adoré des étudiants, il était le confident d'un grand nombre et, tandis que des générations nouvelles accouraient sous sa direction, les anciennes lui restaient fidèles. Son influence ainsi s'élargissait toujours, elle gagnait les cercles dirigeants de la politique belge, du barreau, de l'industrie. Elle s'exerçait aussi de plus en plus dans le clergé. Son passage au séminaire de Malines avait laissé des traces profondes. A Louvain, il avait adjoint à son Institut un séminaire où quelques jeunes ecclésiastiques de choix se formaient à la piété tout en se livrant aux études de philosophie. Au milieu de tous ses travaux, il trouvait moyen de leur consacrer un dévouement sans mesure, vivant avec eux, partageant jusqu'à leurs délassements.

Ainsi il se faisait qu'au jour où s'ouvrit la vacance du siège primatial, la Belgique catholique reconnut aussitôt en lui son chef prédestiné.

Le 7 février 1906, les familiers de l'Institut de philosophie apprenaient la nomination qui faisait à la fois leur fierté et leur peine. Ils ont gardé le souvenir des impressions qu'ils pouvaient lire, en

ces premières heures, sur le visage du nouvel élu. Plus que jamais, dans l'oubli total de lui-même, transparaissait la force divine qui le soutenait et l'inspirait.

Quelques jours plus tard, l'Université entière, maîtres et élèves, se réunissait pour une séance d'adieux. L'archevêque y prononçait les premières paroles de sa carrière pastorale.

« Les émotions, nous disait-il, se pressent en mon âme, à l'idée que bientôt doit sonner l'heure du départ.

« Malgré ma répugnance à m'en convaincre, mes jours à l'Université de Louvain sont comptés. Je sens que, si je cédais à mes premières impressions, la tristesse ne tarderait pas à m'envahir.

« Puis, lorsque je porte mes regards vers l'avenir ; lorsque résonnent les chiffres : deux millions deux cent mille âmes, plus de deux mille prêtres ; lorsque je songe aux écoles, aux collèges, à l'Université, aux paroisses avec leurs œuvres religieuses et sociales, j'ai parfois le cœur serré, comme si je prenais peur.

« Mais, je ne veux pas avoir peur.

« Oh ! le joli petit livre que je me rappelle avoir lu avec charme, il y a quelque vingt ans, et qui m'a fait du bien. Je vous invite à y puiser une leçon de force, aux heures inquiétantes de votre vie. Il est de Mosso, professeur de philosophie à Turin ; il a pour titre *La Paura* (*La Peur*).

« Dans une lutte à armes égales, le vaincu est

celui qui a peur, telle est la thèse, scientifiquement démontrée, du physiologiste italien ; par contre, la conscience d'être fort rend plus fort encore. Lisez ce livre, vous y verrez comment la physiologie est à la base de la psychologie et celle-ci à la base de l'éducation de la volonté et du caractère.

« Mes étudiants en philosophie et lettres se rappelleront ce que j'avais coutume de leur dire, la veille des examens : « Surtout, ne tremblez pas. » A égalité de science, l'étudiant timide échouera, l'étudiant résolu, qui double son énergie en se disant, fût-ce avec une pointe d'exagération : « J'en « sais autant que mes juges », réussira. »

« Dieu me connaît tel que je suis, avec mes défauts et mes qualités ; Il a daigné me choisir ; tel que je suis, Il m'aidera. *Fiducialiter agam et non timebo.*

« Je ne veux ni gémir sur le passé qui n'est plus, ni rêver follement de l'avenir qui n'est pas.

« Le devoir de l'homme se concentre sur un point, l'action du moment présent.

« A quoi donc se réduit, pour chacun de nous, le jeu des causes secondes dont la Providence tenait, dans notre passé, les fils ? A une chose unique, à préparer le moment présent. C'est ce moment, donc ; c'est la disposition providentielle d'aujourd'hui que nous voulons adorer, bénir et, fût-ce avec des serrements de cœur ou même des frissons, intrépidement réaliser. »

Nous ne pouvions deviner, ce jour-là, quelles

épreuves surhumaines se préparaient, dans les brumes du lendemain, pour l'homme qui nous faisait cette émouvante confession. Nous ne songions qu'aux responsabilités immédiates qu'il énumérait et que nous connaissions. Que serait ce professeur soudain descendu des sphères de la raison pure dans le domaine de l'action la plus concrète, de l'administration la plus délicate? Nous ne doutions pas qu'il y porterait le même esprit de sainte audace que nous admirions en lui. Nous attendions de grandes choses, et nous ne fûmes pas déçus.

Bousculant avec sérénité les habitudes faciles, secouant les timidités, encourageant les initiatives, il a fait passer dans le diocèse et dans le pays, un souffle de renouveau. Le besoin de vie sincère, vraie, intense, qui inspirait son enseignement, se retrouve dans les réformes qu'il introduit partout. Autour de lui, cependant, les uns sont pris de vertige dans le tourbillon inusité où il les entraîne, d'autres s'effarent sous la pluie des instructions nouvelles, une vague d'étonnement passe sur le diocèse. Il sent alors le besoin d'entrer en un contact plus intime avec chacun de ses prêtres et il se décide à donner lui-même les retraites ecclésiastiques. Pendant cinq semaines, quatre fois le jour, il prêche au séminaire devant les divisions successives de son armée de trois mille prêtres. Et au bout de chaque semaine, une ovation spontanée et enthousiaste lui prouve qu'on l'a compris, qu'on

est gagné par son zèle ardent, qu'on le suivra désormais à travers tout.

Lui cependant, plus que jamais, il « va de l'avant ». Et quel champ merveilleux s'offre à son activité dans cette Belgique dont la vie débordante et magnifique multiplie toutes les initiatives, tandis que monte à l'horizon l'orage qui va rehausser du plus sombre des contrastes l'éclat de sa prospérité. Pays le plus libre du monde, les luttes politiques y sont violentes, mais la longue éducation d'une démocratie qui date du moyen âge, fait que les vraies volontés du peuple souverain y sont plus cohérentes qu'ailleurs et moins travesties. L'intensité de la vie économique pose avec force les problèmes sociaux, mais nulle part on n'est mieux outillé pour les résoudre. La Constitution de 1830, expression achevée d'un libéralisme sincère, a fait de la liberté d'association, de la liberté d'enseignement, de la liberté religieuse, des principes intangibles, et quatre-vingts ans d'expérience en ont fait de solides réalités. Si l'Église de Belgique a de rudes batailles à mener, rien ne paralyse son action, rien n'arrête la floraison de ses œuvres, rien ne l'empêche de mêler l'esprit chrétien à toutes les formes d'une vie nationale la plus moderne et la plus progressive de l'Europe.

Primat d'un pays qui compte plus de 7 millions de catholiques, chef d'un diocèse de 2.300.000 âmes, l'archevêque de Malines trouve, dans son ressort immédiat, et dans ceux de ses suffragants, un

enseignement libre de tous les degrés égal en droits, en puissance, en valeur technique à celui de l'Etat, un réseau d'associations, de patronages, de confréries, de syndicats agricoles et ouvriers qui enserrent de leurs mailles le pays entier et toutes les classes sociales.

Ainsi chaque jour naissent sous ses pas des occasions nouvelles de faire luire sur les questions les plus diverses la lumière de l'Evangile. *Apostolus Jesu Christi*, c'est la devise où il aime à rappeler la charité dévorante de saint Paul. Et qui exerça jamais un apostolat plus varié, plus universel que le sien ?

Réforme de l'action paroissiale, retour à des formes de piété plus liturgiques, introduction de la communion fréquente ou du chant collectif : à côté de ces entreprises toutes religieuses voici qu'il mène de front des tâches bien différentes. A Louvain, il active les progrès rapides des études et de l'outillage scientifique qui mettent l'Université au rang des grandes écoles internationales. Dans les collèges, il réclame le rajeunissement des méthodes pédagogiques. Aux hommes d'œuvres il propose une lutte énergique contre l'alcoolisme et il les invite à entrer à pleines voiles dans la voie de ces organisations syndicales qui effrayent encore les timides. Renouant une tradition glorieuse, il réunit à Malines le congrès général des catholiques, il est l'âme de la vaste assemblée. Voici qu'un jour, on aperçoit la robe rouge du cardinal parcourant les taudis

miséreux de Bruxelles, au grand émoi des organes socialistes. La même robe rouge siège à l'Académie royale de Belgique où chacun s'incline devant une supériorité intellectuelle incontestée. Au delà de nos frontières, sa haute silhouette se dresse aux assemblées catholiques de la France du Nord, aux congrès eucharistiques de Londres et de Vienne, aux fêtes de Bossuet à Meaux, au congrès de l'Evangile à Montmartre. A Rome, enfin, dans les conseils suprêmes de l'Eglise, on ne peut douter que ce savant, doublé d'un apôtre et d'un saint, n'exerce une influence de plus en plus écoutée.

Ainsi, dès avant la guerre, au pays belge ou dans les milieux informés des choses catholiques, l'épiscopat de Mgr Mercier rappelait, en des formes et dans un cadre très modernes, les grands évêques du passé.

Eux aussi, les Augustin, les Chrysostome, les Athanase, ont vu la Providence mettre sur leur vie si pleine le suprême sceau de la souffrance. Et voici que cette austère visiteuse a reparu dans la carrière du Cardinal. Quels lendemains lui prépare-t-elle? C'est le secret dont il faut attendre l'accomplissement, comme il l'attend lui-même, les yeux fermés et l'âme abandonnée aux souverains vouloirs du Maître éternel.

Cependant, dès à présent, compensation mystérieuse d'un divin paradoxe, l'excès même de son martyre a érigé, pour ce pasteur d'un peuple sub-

jugué et muet, la plus entourée et la plus retentissante des chaires. On le voit « parler et agir, devant l'univers attentif, comme le véritable maître de l'heure ».

M. Georges Goyau, à qui j'emprunte cette phrase, a dit avec toute la magie d'un style incomparable, le sens de cette grande carrière.

« Il y a, dit l'écrivain français, des grands hommes qui visent à gouverner les circonstances ou même à les créer... Loin d'eux, très loin d'eux, dans une ombre que brusquement certaines heures d'histoire illuminent, voici surgir d'autres grands hommes : ils ne sont point, ceux-ci, des orgueils qui sans le vouloir se livrent à Dieu comme des jouets; ils sont des dévouements qui, de propos délibéré, se donnent à Dieu comme des auxiliaires ; ils aspirent à servir plutôt qu'à dominer; ils font au jour le jour ce qui doit être fait... Le cardinal Mercier se dresse devant nous comme un exemplaire magnifique de cette façon de grandeur... Des hommes sont réputés grands, que de grands événements eussent peut-être montrés fort petits. Mais ces événements, lorsqu'ils surviennent, se chargent eux-mêmes de reviser la mesure des hommes... et beaucoup se rapetissent, et quelques-uns grandissent... Ceux qui grandissent n'avaient pas attendu, pour être vraiment grands, l'instant d'histoire qui les montre tels. Ils sont grands parce qu'ils l'étaient ; ils paraissent plus grands parce que le devoir est plus haut, d'une altitude

à laquelle sans effort leur grandeur s'élève[1]. »

C'est la pensée qui nous inspira de recueillir les pages que voici. Le monde entier a lu les protestations courageuses émises par le cardinal Mercier au nom de son peuple. Mais à côté de ces pages désormais célèbres, que d'autres pages, écrites aux jours sereins d'autrefois, méritent d'être lues et relues par tous ceux qui se demandent comment la foi catholique peut s'harmoniser avec les exigences de la pensée et de la vie moderne.

Au cours de ces quelques années d'épiscopat, sa parole suit, d'heure en heure, le rythme fiévreux de l'activité belge. Grands événements nationaux, luttes politiques, efforts de l'art et de la science, conflits économiques, œuvres de progrès social ou d'éducation, sur tout cela il met le sceau d'une pensée à la fois lumineuse et ardente, inspirée des clartés précises du thomisme et de la chaleur brûlante de son cœur d'apôtre. Discours de circonstances le plus souvent, mais où se dégagent des vérités dont la portée est universelle.

En même temps ses lettres pastorales se multiplient, insistant sur la pratique sérieuse et sincère de la vie chrétienne et portant, avec une sainte audace, le fer rouge dans les plus tristes plaies de notre civilisation. Il arrive que des journaux anticléricaux, essayant de le narguer, reçoivent des

1. G. Goyau. Le cardinal Mercier. *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1917, p. 797-798.

« droits de réponse » que le meilleur journaliste voudrait avoir signés et que ses contradicteurs eux-mêmes ne peuvent se défendre d'applaudir. A ses prêtres et à ses séminaristes, il expose, dans l'effusion de son âme mystique, les secrets de la vie intérieure. Et ce n'est pas tout, reprenant à certaines heures les habitudes et les pensées de sa vie professorale, il ajoute à ses œuvres philosophiques de précieux compléments.

Trois volumes d'*Œuvres pastorales*, deux volumes de sermons prêchés au clergé, avaient réuni, jusqu'en 1913, la plupart de ces discours ou de ces écrits, qui s'ajoutent aux œuvres professorales dont nous parlions plus haut.

De tout cela nous n'avons pu extraire que des fragments trop courts. Le lecteur voudra chercher, dans les œuvres auxquelles nous les empruntons, le détail technique des doctrines philosophiques, le développement des pieuses méditations ; il s'attachera aux mille circonstances qui se reflètent dans les homélies de l'évêque et apportent le parfum vivant et réel, et mélancolique aussi, de l'heureuse Belgique d'hier. Ici nous devions nous restreindre aux points de vue les plus généraux, à ceux qui pouvaient faire entrevoir les larges perspectives par lesquelles se meut une pensée attentive à tous les problèmes, à tous les besoins de l'âme moderne, et anxieuse de lui offrir les infinies ressources de la charité du Christ.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHRISTIANISME ET LA SCIENCE

CHAPITRE PREMIER

L'ISOLEMENT SCIENTIFIQUE DES CATHOLIQUES[1]

Les catholiques vivent *isolés* dans le monde scientifique ; ils sont frappés de suspicion, traités avec indifférence ; leurs publications ont grand'-peine à franchir l'enceinte du monde croyant et, si elles la dépassent, elles y sont sans écho.

Nous avons dans tous les pays des revues importantes. Cependant où sont-elles citées ? Les recueils protestants ou rationalistes d'Italie, de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Amérique s'occupent-ils jamais d'elles ?

Le clergé représente par état et publiquement la classe dirigeante de l'Eglise catholique : or,

1. Nous reproduisons ici tout d'abord une partie du *Rapport sur les études supérieures de Philosophie* présenté par Mgr Mercier, en 1892 au Congrès catholique de Malines. Ce rapport exposait les idées qui devaient présider à la fondation de l'Institut Supérieur de philosophie à l'Université de Louvain. Nous nous permettons de remplacer certaines parties de ce texte par un développement emprunté à des discours plus récents.

n'est-il pas vrai que l'idée courante que l'on se forme du clergé, en dehors des fidèles qui l'entourent de plus près, c'est qu'il est pieux, zélé, généreux, mais étranger sinon hostile aux préoccupations de la science ?

Cet état d'*isolement intellectuel* est *fatal à la Foi* et *à la science*.

Il est *fatal à la Foi :* Il accrédite le préjugé que la Foi et la science sont en opposition mutuelle ; il contribue à parquer en deux fractions antagonistes les croyants auxquels on se plaît à prêter une piété aveugle, et les croyants qui s'arrogent le monopole de la pensée libre et du savoir ; insensiblement l'Eglise est ainsi exposée, au grand péril de la foi et des âmes, à perdre le prestige scientifique dont jadis elle était entourée.

C'est l'argument d'autorité qui guide la plupart des hommes dans le choix de leurs convictions ou de leurs croyances. Autrefois, parce que l'élite de la société était croyante, le peuple croyait ; aujourd'hui, parce que beaucoup de ceux qui passent pour les représentants de la science sont devenus incrédules ou indifférents, le respect de la vérité catholique est entamé et l'autorité de l'Eglise n'est que trop mise en question.

Qui dira combien l'action du clergé sur la société a perdu de son efficacité, depuis que l'on s'est habitué à le regarder comme formant une caste à part, éminemment respectable à d'autres égards, mais étrangère à la science ?

Il y a aujourd'hui deux aristocraties puissantes,

celle de la finance et celle du savoir. La force du prêtre vis-à-vis du peuple, c'est qu'il n'appartient pas à la première; sa faiblesse, c'est qu'il n'est pas, selon l'appréciation générale, assez haut placé dans la seconde.

On se tromperait grandement, si l'on s'imaginait que, même dans les couches inférieures de la société, la science n'exerce pas un prestige séducteur. Naguère, un jeune apôtre, désireux de connaître par lui-même les sentiments intimes dont vit le peuple ouvrier, voulut, avant de se vouer au soin de ses intérêts, prendre la vareuse du travailleur et se mêler pendant deux ans, à Berlin et à Hambourg, à sa vie, à ses labeurs et à ses fêtes. C'est chose étonnante, écrit-il, combien ces masses aux mains calleuses, que la matière semble écraser, se relèvent fièrement devant l'idole de la science, et vibrent à l'unisson lorsqu'on articule devant elles le nom fatidique de « Wissenschaft ».

Le fait que l'Eglise a beaucoup perdu de son prestige scientifique est donc fatal à la Foi et aux âmes; il est aussi *fatal à la science elle-même.*

Nous le savons, nous chrétiens, la raison et la Foi, la science et la doctrine révélée sont faites pour être unies. La raison prépare la Foi et y conduit les âmes sincères, la Foi affermit les pas de l'homme de science, l'arrête à temps au bord du précipice, et lui trace les limites entre lesquelles se trouve renfermée la vérité qu'il cherche à se démontrer ou qu'il essaie de découvrir. Le préjugé que nous signalons va à l'encontre de cet accord providentiel, et il en résulte que souvent de nobles

et puissantes intelligences s'égarent en des hypothèses hasardeuses ou des rêves insensés, pour s'être confiées exclusivement à elles-mêmes et avoir manqué de l'appui que l'Auteur de l'ordre surnaturel a mis au service de notre pauvre raison humaine.

Je le sais, il serait naïf d'espérer que nous ramènerons en masse les hommes de science qui ont rompu avec l'Autorité chrétienne, mais à côté de ceux-là il y a tous ceux qui suivent avec intérêt, quoique de loin peut-être, la marche de la pensée ; il y a la jeunesse, l'élite directrice de la société de demain.

Quelles sont donc les *causes* de cet état d'isolement que nous déplorons et dont nous venons d'entrevoir les conséquences désastreuses? Quels sont les remèdes à y apporter?

Il y a plusieurs causes à cette situation.

Signalons d'abord, chez quelques-uns, une opposition voulue à tout ce qui est chrétien, une hostilité systématique à tout ce qui n'est pas imprégné d'incrédulité, ou un parti pris d'organiser autour des œuvres signées du nom d'un croyant la conspiration du silence.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, les sectaires ne sont que l'exception dans le monde savant. Encore se rencontrent-ils beaucoup plus parmi les vulgarisateurs de deuxième ou de troisième ordre que parmi les savants vraiment dignes de ce nom. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, contre une hostilité déclarée ou déguisée, il n'y a rien à faire, la bonne volonté et la droiture sont désarmées.

Une seconde cause, dont l'influence est plus générale, c'est cette idée *préconçue* que le savant catholique est un soldat au service de sa foi religieuse, et que la science ne peut être, entre ses mains, qu'une arme pour la défense de son *credo*. Il semble, aux yeux d'un grand nombre, que le savant catholique soit toujours sous le coup d'une excommunication, enlacé dans des dogmes gênants, et que, pour rester fidèle à sa foi, il doive renoncer à l'amour désintéressé et à la culture libre de la science. De là la défiance qui l'accueille : une publication qui émane d'une institution catholique — les institutions protestantes sont jugées plus favorablement, sans doute parce qu'elles ont donné par leur révolte contre l'autorité religieuse des preuves d'indépendance — est traitée comme un plaidoyer *pro domo*, comme une thèse d'apologétique à laquelle on refuse *a priori* les honneurs d'un examen impartial et objectif.

Que faire en présence de ce préjugé ? Cacher notre drapeau et nous faire honteusement accepter sous les dehors d'une neutralité impossible et par conséquent mensongère ?

Dieu nous garde d'une pareille abdication.

« Je ne veux pas, disait, il n'y a pas longtemps, Jules Simon à la Chambre Française à propos de l'enseignement même primaire, je ne veux pas du professeur neutre : je n'en veux pas, parce que je ne l'estime pas. La neutralité en matière d'opinions est tout ce qu'il y a au monde de plus déshonorant. »

« Je vous demande, poursuivait-il, ce que c'est qu'un homme qui veut enseigner, faire des hommes,

et qui n'a pas une croyance, que ce soit celle-ci ou celle-là... L'école neutre est une école déshonorée... Il n'y a pas d'école véritablement neutre et, s'il y en avait, il faudrait en rougir. »

A combien plus forte raison la neutralité, c'est-à-dire l'indifférence doctrinale est-elle impossible dans les études supérieures.

Aucun homme qui pense n'est neutre, aucun ne peut l'être, le voulût-il, et nous, moins que personne, nous ne nous sentons l'envie de renoncer à l'affirmation de nos convictions et de nos croyances.

Grâce à Dieu, nous n'avons pas à rougir de notre Foi...

Mais la profession de la foi chrétienne ne doit pas faire obstacle aux généreuses initiatives du savant, aux hardiesses même du génie.

Il y a des heures [1], celles de la recherche scientifique, où la neutralité nous est commandée. Il ne faut pas aborder les problèmes de la physique, de la chimie, de la biologie, ceux de l'histoire ou de l'économie sociale avec le dessein préconçu d'y chercher une confirmation de nos croyances religieuses.

Considérer un objet au point de vue scientifique, qu'est-ce, en effet, sinon l'isoler mentalement pour le regarder en face et le saisir, seul, d'une perception plus nette ?

Chaque fois que le progrès de la pensée, conditionné par la division du travail, fait surgir du pêle-mêle des observations empiriques l'objet d'une

1. Nous ajoutons ici quelques lignes empruntées à un discours prononcé par le cardinal à l'Université de Louvain, le 8 décembre 1907.

science nouvelle, c'est qu'un homme de génie a su dégager de l'encombrement inordonné où d'autres tâtonnent, un aspect nouveau, isolable, inaperçu jusqu'à lui, de la réalité. Les anciens scolastiques appelaient cet aspect distinct du réel, objet d'une science à part, l'objet « formel » de cette science. Dès lors, considérer une science sous un autre angle que celui que présente son objet formel, apporter à la considération de celui-ci une attention partagée entre cet objet et autre chose, entre cet objet et un problème ressortissant à une autre discipline, entre cet objet et une tâche apologétique, c'est méconnaître l'essence même de la spéculation scientifique, c'est marcher à rebours du progrès que le chercheur est censé poursuivre.

Quoi qu'en disent tels ou tels incrédules superficiels qui n'entendent rien à nos certitudes religieuses, plus la foi du chrétien est sincère, plus elle le met à l'abri des préoccupations qui troublent l'esprit ou paralysent la volonté.

Le savant catholique est *certain* de la vérité de sa foi.

Vous, qui ne partagez pas sa foi, dites, si vous le voulez, qu'il a tort de croire : peu importe pour l'heure; mais le fait est là : le catholique est *certain* que sa foi ne le trompe point, et ne peut le tromper; sa certitude va croissant à mesure que sa foi s'affermit. Aussi est-il certain, inébranlablement certain que jamais la découverte d'un fait nouveau ne contredira l'objet de sa croyance. Dès lors, le savant chrétien que troublerait la préoccupation de l'avenir éventuel de la science, manque-

rait ou de foi ou d'esprit scientifique, sinon de l'une ou de l'autre à la fois.

L'incrédule, au contraire, qui s'est bâti ses théories philosophiques ou religieuses sur le sable mouvant de la spéculation personnelle ou d'une autorité humaine, n'est jamais sûr de ne pas les voir ébranler par la découverte de demain. Plus ses théories lui sont chères, plus vif sera son désir de les confirmer, plus agitant son souci de les protéger, plus fortes en un mot, seront pour lui les émotions de l' « a priori » qui troublent la sérénité de la pensée scientifique...

La première condition [1] de la recherche fructueuse, c'est la liberté scientifique. Il faut que l'homme d'études soit libre de ses mouvements. Si vous lui interdisez de fixer son attention sur l'objet de ses recherches; si vous le condamnez à avoir constamment une oreille ouverte pour écouter s'il ne lui arrive pas du dehors une condamnation ou un conseil, vous portez gravement atteinte à sa liberté.

L'erreur est la devancière et la compagne habituelle de la vérité; une conclusion vraie n'est souvent que l'aboutissement d'une longue suite d'erreurs; il est bien rare qu'une découverte soit achevée d'un coup par un trait de génie; la loi commune du progrès, c'est que les générations qui se suivent s'approchent, par des inductions fragmentaires, et souvent au prix de plus d'une méprise, de ce qui doit finalement constituer un progrès pour la pensée. Vous ambitionnez les con-

1. Le fragment qui suit est emprunté au discours sur *la conscience moderne* dont les parties principales sont reproduites plus loin.

quêtes de la science : mais alors, sachez donc supporter que celui qui a une idée la pousse dans ses conséquences ; c'est la seule façon de soumettre une hypothèse au contrôle de l'observation ou de la discussion ; ne vous hâtez pas de récriminer s'il ne marche pas toujours droit au but ; les sentiers détournés où vous croyez qu'il s'égare sont la voie la plus pratiquable pour lui, et peut être en somme la plus droite de toutes, vers la vérité.

Si l'Eglise catholique avait la mission de couper toutes les erreurs dans leurs racines, aussitôt qu'elles se font jour, il vaudrait mieux qu'elle proscrivît d'un coup la recherche scientifique, car ces interventions incessantes de l'autorité rendraient la science impossible. « Ne vous embarquez pas, dit le cardinal Newman, si vous ne voulez pas courir les risques d'une mer houleuse, affronter des courants contraires, braver vents et marées, les bancs de sable et les récifs. Dormez plutôt en paix dans l'inaction, si vous ne savez pas vous résigner sans frayeur ni impatience aux retards, aux hésitations, aux inquiétudes inséparables du travail de l'esprit. Renonçons pour de bon et une fois pour toutes à l'histoire profane, aux sciences, à la philosophie, si nous ne pouvons avoir l'assurance que la Révélation est assez vraie pour n'avoir rien à redouter des conflits et des complications des opinions humaines. N'est-ce pas le sort de la vérité religieuse de ne conquérir définitivement les intelligences qu'après avoir triomphé des objections que l'on peut soulever contre elle[1]. »

1. Newman. *University subjects*, VIII.

Mais non, l'Eglise ne contrôle pas ainsi pas à pas les investigations du savant.

Il y a, dans le domaine moral et religieux, des points de doctrine de nature fort différente ; quelques-uns sont certains, les autres ne représentent que des opinions traditionnelles plus ou moins autorisées, des croyances populaires plus ou moins probables. Les premiers ne préoccupent plus l'homme de foi, parce qu'ils sont entrés dans sa façon habituelle de penser, ils sont devenus comme une partie intégrante de sa nature intellectuelle ; ils n'empêchent pas plus le libre mouvement de sa pensée que les lois de l'optique et de la mécanique n'empêchent les mouvements de notre corps. Quant aux seconds, rien ne l'oblige à les tenir constamment en vue ; du moment qu'il a la modestie de ne pas présenter comme doctrine acquise et s'imposant à tous, ce qui n'est que son opinion personnelle, peut-être encore prématurée; du moment qu'il prend garde d'effaroucher les faibles par une attitude agressive, irrespectueuse, il a le droit de pousser ses recherches avec hardiesse, sans devoir songer sans cesse à regarder autour de lui, et de marcher résolument en avant avec la confiance inébranlable que la vérité se mettra toujours tôt ou tard d'accord avec la vérité.

Gardons-nous[1] aussi de demander à des hypothèses hasardées des confirmations, du reste superflues, de nos croyances.

Naguère, un illustre astronome français émit, sur les origines de notre système solaire, une

1. Ici reprend le *Rapport* de 1892.

hypothèse qui modifiait en certains points celle de Laplace et d'après laquelle notre planète aurait été formée avant le soleil : ne vit-on pas aussitôt certains apologistes s'emparer triomphalement de cette prétendue confirmation du récit de la Bible sur la date de l'apparition de la lumière solaire, et d'emblée, avant tout examen scientifique, se déclarer *de ce chef* pour Faye contre Laplace ?

C'est ainsi, dit saint Thomas, qu'on livre imprudemment la Foi aux railleries de l'incrédulité. La théorie de Faye est déjà fort contestée, elle sera peut-être sous peu définitivement condamnée, et alors la doctrine révélée semblera partager l'échec qui atteindra ses trop zélés défenseurs.

La Révélation et l'Église ne sont qu'une norme *négative* pour la science humaine, et c'est tout compromettre que de pousser à des accords *positifs* avant que les conclusions de la science soient dûment établies.

Enfin, un troisième moyen de parer au reproche de servilisme religieux que l'on fait aux savants chrétiens, c'est de cultiver la science *pour elle-même*, sans y chercher directement aucun intérêt d'apologétique.

Le domaine de la science s'est élargi dans toutes les directions : pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, des légions de travailleurs pour l'exploiter partout de première main ? Nos séminaires, l'Université, déversent chaque année dans le pays des centaines de jeunes gens : en avons-nous assez qui ont l'ambition de tailler une pierre, si modeste soit-elle, pour l'édifice toujours en voie de construction de la science et de la philosophie ? Et en

dehors de la sphère où l'on s'occupe plus directement des travaux de l'esprit, a-t-on assez de sympathies pour ceux qui voudraient se vouer à l'étude ? Les soutiens des œuvres catholiques songent-ils assez à leur faire une part dans leurs générosités et à leur assurer ainsi les loisirs et la liberté que leur vocation nécessite ?

CHAPITRE II

LES ÉTUDES SUPÉRIEURES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE[1]

Une des grandes causes de l'isolement scientifique des catholiques tient à une différence de points de vue dans la façon de considérer la science.

Pour beaucoup d'entre nous, la science consiste surtout à *apprendre*, à collectionner les résultats déjà acquis, et à tenter de les *synthétiser* sous la direction de la Foi ou de la métaphysique spiritualiste. La science contemporaine n'a plus ces visées compréhensives, ces allures synthétiques ; elle est avant tout une science d'observations partielles, minutieuses, une science *d'analyse*. Notre siècle a conçu une défiance extrême pour les conclusions générales et les constructions d'ensemble ; les nouveaux moyens d'investigation mis à sa disposition ont fait naître un désir intense de reprendre l'examen des choses par l'observation patiente de leurs éléments. Nous, au contraire, sous l'influence de notre éducation théologique qui part de principes immuables pour en déduire des conclusions, par respect pour une tradition dont nous avons

1. Fragment du *Rapport sur les études supérieures de Philosophie* (v. plus haut, p. 31).

l'honneur de garder le dépôt, par crainte peut-être de certaines surprises de l'inconnu ou de hardiesses téméraires, nous sommes restés avant tout des hommes de *synthèse*.

De cette différence de point de vue dans la façon de considérer la science, résulte cette conséquence, que les catholiques se résignent trop facilement au rôle secondaire d'*adeptes* de la science et que trop peu parmi eux ont l'ambition de travailler à ce que l'on a nommé *la science à faire ;* trop peu visent à rassembler et à façonner les matériaux qui doivent servir à former dans l'avenir la synthèse rajeunie de la science et de la philosophie chrétienne. Sans doute cette synthèse finale s'harmonisera avec les dogmes de notre Credo et avec les principes fondamentaux de la sagesse chrétienne, mais, en attendant que cette harmonie éclate dans tout son jour, les objections que l'incrédulité soulève la voilent aux yeux du grand nombre, et parce que les nôtres ne sont pas toujours là pour y opposer avec la compétence et l'autorité voulues la réponse directe et immédiate qu'elles réclament, les doutes surgissent et les convictions s'ébranlent ; les matériaux sont groupés, rangés, classés sans nous et trop souvent contre nous, et l'incrédulité accapare à son profit le prestige scientifique qui ne devrait servir qu'à la propagation de la vérité.

Comment remédier à cette situation ?

Former des *hommes*, en plus grand nombre, qui se vouent à *la science pour elle-même*, sans but professionnel, sans but apologétique direct, qui

travaillent de première main à façonner les matériaux de l'édifice scientifique et contribuent ainsi à son élévation progressive : *créer les ressources* que ce travail réclame, tel est le double but auquel doivent tendre aujourd'hui les efforts de ceux qui se préoccupent du prestige de l'Eglise dans le monde et de l'efficacité de son action sur les âmes.

Former des hommes, fournir à l'Eglise des travailleurs qui défrichent le terrain de la science, comme jadis les moines d'Occident ont défriché le sol inculte de l'Europe chrétienne et préparé la civilisation matérielle dont elle jouit aujourd'hui ; montrer le respect que l'Eglise a pour la raison humaine et le fruit qu'elle attend de ses œuvres à la gloire de Celui qui s'est proclamé le Maître des sciences, tel est le but élevé que s'est proposé Léon XIII en recommandant au monde, dans ses Encycliques *Æterni Patris*, *Libertas*, l'étude des sciences spéculatives et des sciences sociales, et tout particulièrement en instituant à l'Université catholique de Louvain une école supérieure de philosophie placée sous le vocable de saint Thomas d'Aquin.

Un champ immense est ouvert à l'observation scientifique. Les cadres de l'ancienne philosophie sont devenus trop étroits, il faut les élargir.

Depuis le XIIIe siècle [1], l'homme a multiplié la puissance de sa vision, il pénètre dans le monde des infiniment petits et dans l'immensité des cieux ; l'analyse spectrale lui révèle la nature intime de ce

1. Passage emprunté au discours « La conscience moderne ».

monde sidéral qui n'était qu'un profond mystère pour nos devanciers; la chimie a décomposé les corps et déterminé les lois de combinaison de leurs éléments, tandis que la cristallographie en décrit l'architecture cristalline; la physique a pu formuler la loi générale de l'équivalence des forces de la nature et le principe de la conservation de l'énergie; la géologie et la cosmologie refont l'histoire de notre planète et de notre globe; les sciences biologiques étudient la structure et le fonctionnement des organismes dans la vie élémentaire de la cellule et nous font connaître tous les jours davantage leur variété infinie, leurs liens réciproques, leurs relations géographiques et paléontologiques, tandis que l'embryogénie décrit les phases de leur évolution originelle; les langues, les sociétés, les civilisations, tout est disséqué, analysé, pesé et mesuré : ne serait-il pas insensé de ne pas profiter de ces trésors pour arriver à des synthèses plus compréhensives et plus fécondes?

Aujourd'hui, on ne se contente plus d'observer, on expérimente; on crée soi-même, à volonté, les conditions d'observation. Observer, c'est voir l'effet sortir de ses causes; expérimenter, c'est poser soi-même les causes pour obliger les effets à se manifester. Eh bien, pourquoi hésiterions-nous à tirer parti des nombreuses ressources que l'expérimentation peut nous offrir, en l'appliquant, par exemple, à l'étude, toute scolastique celle-là, puisque Albert le Grand et saint Thomas en ont posé les principes, des localisations cérébrales, ou à la mesure de l'intensité ou de la durée de nos actes psychiques?

Sans doute, les progrès de la philosophie ne sont pas toujours en raison directe de la somme de matériaux que l'expérience accumule ; la sagacité vaut mieux que l'entassement pêle-mêle de faits ; et tel qui sait interroger et comprendre la nature, tirera peut-être meilleur parti d'une observation vulgaire que d'autres d'analyses multipliées.

Néanmoins, l'étude patiente des faits reste la condition ordinaire du progrès de la pensée ; c'est l'unique préoccupation de la plupart des savants contemporains.

Si donc nous voulons que la philosophie reprenne son empire sur la direction des esprits, il faut que nous aimions et que nous cultivions les sciences. Aussi longtemps que nous nous cantonnerons dans un enseignement déductif, aussi longtemps que nous n'aurons à opposer à l'objection de l'homme de science que des adages de métaphysique générale ou d'anciennes formules dont le sens lui échappe, nous pourrons bien, je le veux, conserver fidèlement pour nous le trésor qui nous a été transmis, mais nous n'aurons rien fait pour la conquête des intelligences, pour le progrès et la diffusion de nos convictions philosophiques.

Il faut[1] que dans ces différents domaines nous ayons des chercheurs et des maîtres qui par leur action *à eux*, leurs œuvres *à eux*, conquièrent le droit de parler au monde savant et de s'en faire écouter, et alors, le jour où l'on se reprendra à répéter l'éternelle objection que la foi aveugle, que la foi et la raison ne sont pas compatibles, nous

1. Ici reprend le *Rapport* de Malines.

répondrons mieux que par des principes abstraits, mieux que par des volumes érudits, mieux que par un appel au passé, nous répondrons par le témoignage de faits actuels et vivants.

Mais s'il est beau, s'il est nécessaire de se livrer aux travaux d'analyse, il faut reconnaître, l'expérience ne l'a que trop démontré, que l'analyse engendre aisément des habitudes d'esprit étroites, une sorte de répugnance instinctive pour tout ce qui dépasse le fait observé, des tendances, sinon des doctrines, positivistes.

Or la science n'est pas une accumulation de faits, c'est un système embrassant les faits et leurs mutuelles relations ; ce n'est pas un agrégat d'atomes, c'est un organisme. Ecoutons à ce sujet le cardinal Newman, qui a si bien compris le rôle de l'enseignement supérieur aux temps actuels.

« En présence du livre immense que la vérité étale, nous écrit-il, nous avons comme la vue basse ; nous ne pouvons le lire qu'à la condition de regarder de tout près les mots, les syllabes, les lettres dont il est fait ; de là la nécessité de sciences particulières. Mais celles-ci ne nous donnent pas la représentation exacte de la réalité. Les sciences particulières *abstraient*. Or les relations qu'elles isolent par la pensée *se tiennent dans la réalité ;* elles s'enchaînent les unes aux autres, et c'est pour cela que les sciences spéciales appellent une science des sciences, une synthèse générale, en un mot, la philosophie. »

Mais ne semble-t-il pas que nous tournions dans un cercle vicieux et que nous demandions l'impossible ?

Nous venons de dire que les œuvres de synthèse sont antipathiques aux hommes d'observation : la philosophie n'est-elle pas, par définition même, une science synthétique?

Et d'ailleurs, comment suffire aujourd'hui à la double tâche de rester au courant des sciences et d'en synthétiser les résultats ?

La difficulté, en effet, est grave et délicate.

Les sciences se sont tellement multipliées que la philosophie a naturellement subi, elle aussi, la loi de la division du travail. Jadis la philosophie embrassait l'universalité des êtres envisagés dans leurs propriétés physiques, mathématiques et métaphysiques; mais depuis un siècle, cette vaste unité est brisée; à l'époque de Wolff, la science de la nature et les mathématiques se séparèrent de la métaphysique; il n'y eut plus dès lors entre elles de langue commune; les équivoques surgirent, les termes qui rendent les notions les plus fondamentales de l'esprit humain, ceux de matière, par exemple, de substance, de mouvement, de cause, de force, d'énergie, furent pris dans des acceptions différentes selon qu'il s'agissait de science ou de philosophie; de là des malentendus que l'isolement accentuait, et c'est ainsi que l'on en vint souvent à considérer la tendance scientifique et celle de la métaphysique comme incompatibles ou même en opposition l'une avec l'autre.

Que l'on ajoute à cela le dédain de Descartes pour les spéculations laborieuses de l'ancienne métaphysique et le scepticisme professé par l'auteur de la *Critique de la raison pure* sur tout ce qui dépasse les limites de l'expérience sensible, et l'on

s'expliquera pourquoi la philosophie était tombée dans le décri et comment il se fait que, le jour où Léon XIII proclama devant le monde, par son Encyclique *Æterni Patris*, la nécessité et l'obligation de retourner à la philosophie traditionnelle dont saint Thomas d'Aquin est le représentant le plus autorisé, il n'obtint de la plupart des savants chrétiens eux-mêmes qu'un silence à peine respectueux.

Aussi est-ce surtout sur les jeunes générations que le Souverain Pontife reporta ses espérances. C'est à elles qu'il voudrait inspirer en même temps l'amour de la science et l'amour de la philosophie.

Et puisqu'en présence du champ d'observation qui va s'élargissant tous les jours, les courages individuels se sentent impuissants, il faut que l'association supplée à l'insuffisance du travailleur isolé, et que des hommes d'analyse et de synthèse se réunissent pour réaliser, par leur commerce journalier et par leur action commune, un milieu approprié au développement harmonieux de la science et de la philosophie.

De cette double pensée[1] est né l'Institut supérieur de philosophie inauguré à l'Université de Louvain en 1891.

Plus d'une fois, il nous fut demandé d'exposer en quelques pages succinctes ce qu'est la philosophie néo-scolastique, en quoi elle se différencie de la scolastique médiévale, d'une part, de la philosophie dite moderne, d'autre part.

1 Discours *la conscience moderne*.

Cet exposé est impossible à faire et nous manquerions à l'esprit de notre œuvre si nous cédions à la tentation de le proposer.

Il est loisible au professeur de présenter à ses élèves, en vue de la répétition préliminaire à leurs examens, les principaux résultats acquis au savoir et condensés dans son enseignement ; il est utile de les développer, même avec une certaine ampleur à l'intention du public lettré : de fait on s'est employé à cette tâche de son mieux.

Mais l'œuvre essentielle de l'Ecole doit être vivante : elle est méthode, esprit, plutôt que doctrine... Les sciences d'observation ne chôment pas... [1]

1. L'Institut Supérieur de Philosophie fait partie intégrante de l'Université de Louvain. C'est à la fois un centre d'enseignement et de recherches. On trouvera sur l'organisation et les travaux de l'Institut de nombreux détails dans le tome III des *Annales de l'Institut supérieur de Philosophie* (1914, à Louvain, et à Paris chez Alcan). Voir aussi notre brochure *Le bilan de l'École de Louvain* (Louvain, 1914). On parcourra avec intérêt la collection des *Annales*, ou encore celle de la *Revue Néo-Scolastique* (depuis 1894) et de la *Revue Sociale catholique*. Beaucoup de travaux des disciples de Mgr Mercier ont paru dans la *Bibliothèque de l'Institut supérieur de Philosophie*. La vie de l'Institut était fort internationale et son influence a inspiré de nombreux travaux en d'autres langues. Citons seulement la *Rivista di Filosophia neo-scolastica* dirigée à Florence par A. Gemelli.

CHAPITRE III

UNE GRANDE UNIVERSITÉ CATHOLIQUE[1]

Tandis que je suivais, avec une attention émue, le récit de la dernière période de l'histoire de notre chère Université, un souvenir de l'apologétique de Tertullien me revint en mémoire : « Si nous désertions l'Empire, disait le vigoureux apologiste aux magistrats de Carthage, si nous quittions vos cités, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos assemblées, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le Sénat, le forum, ne vous laissant plus que vos

1. Fragment du discours prononcé par le cardinal Mercier le 10 mai 1909, aux fêtes du 75e anniversaire de la restauration de l'Université de Louvain. Nous avons retracé l'histoire de la ville et de l'Université et décrit ce qu'était à la veille de la guerre l'organisation et la vie de la grande institution catholique belge, dans notre livre *Louvain* 891-1914 (à Paris, chez Didier). Qu'il suffise de dire ici que l'Université de Louvain, fondée en 1425, fut supprimée par l'occupation française en 1797. Lorsque la Belgique eut retrouvé son indépendance et proclamé le principe constitutionnel de la liberté d'enseignement, l'ancienne Université ressuscita comme Université catholique libre en 1834. Il y a en Belgique deux universités libres, Louvain et Bruxelles. Elles sont investies par la loi des mêmes droits que les deux universités d'État de Gand et de Liège.

L'Université de Louvain comptait en 1914 près de 3000 étudiants, 157 professeurs Ses nombreux locaux étaient disséminés par toute la ville. On y trouvait, entre autres, 5 grandes bibliothèques scientifiques, 17 musées, 39 laboratoires.

L'Université publiait 33 revues scientifiques.

temples, vous seriez épouvantés de votre solitude, et en présence du vide silencieux devant lequel nous vous laisserions comme devant l'immobilité d'un monde frappé de mort, vous chercheriez anxieusement à qui commander [1] ».

Supposons un instant que, en 1833, les Sterckx, les Delplanque, les Van de Velde, les Van Bommel; les Barrett, les Boussen, se fiant exclusivement à la toute-puissante efficacité de la grâce d'en Haut, eussent passivement abandonné à une action surnaturelle et miraculeuse de la Providence le salut de l'Eglise de Belgique; ou que, épouvantés de la grandeur de l'entreprise qui sollicitait leurs initiatives, ils eussent douté de leur autorité et de la coopération intelligente, généreuse, persévérante de leurs ouailles; ou, enfin que, déprimés par une oppression dont ils avaient à peine secoué le joug, ils eussent manqué de foi dans la liberté, je vous le demande, Messeigneurs et Messieurs, c'est l'interprète de vos cœurs patriotiques et de vos âmes catholiques qui vous le demande, que serait-il advenu de notre pays ?

Les Belges semblent prendre conscience — il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit le proverbe — du rôle qu'ils ont joué ou sont appelés à jouer dans le monde économique, dans les sciences, dans les arts et dans les lettres, même dans la sphère de la pensée pure, philosophique ou théologique...

Ceux qui ont parcouru les deux élégants volumes qui relatent le « mouvement scientifique en Bel-

1. *Apolog.*, ch. XXXVII.

gique de 1830 à 1905 »; qui ont lu le récent ouvrage où notre savant collègue M. Victor Brants a esquissé l'histoire et les institutions de l'Université de Louvain et qui viennent d'assister au brillant défilé des noms les plus glorieux de nos fastes universitaires, apprécieront, partageront sans doute notre tardive fierté patriotique. Ils ne nous refuseront pas le droit de proclamer que les Belges, les catholiques belges en particulier, prennent de plus en plus vivement conscience de leur puissance et des responsabilités qu'elle leur crée, et l'ambition qu'ils se sentent au cœur ne les bercera pas de rêveries égoïstes, mais leur fera mieux comprendre que noblesse oblige.

Il semble parfois, à vous surtout, chers étudiants, aisément il semble que ce qui est ne pourrait pas ne pas être, et pour un peu vous croiriez que cette institution qui vous abrite, que vous avez toujours connue florissante, fonctionne d'elle-même, comme la terre tourne sur son axe, comme se succèdent les saisons, amenant, après les semailles dont vous avez perdu le souvenir, l'efflorescence du printemps et les fruits de l'automne.

Qui dira cependant ce que représentent d'efforts, devant Dieu et devant l'observateur réfléchi, trois quarts de siècle de vie universitaire ?

Catholiques des professions libérales, qui vivez de l'intelligence et par l'intelligence, suivez donc dans leur activité féconde la masse industrielle et commerçante de notre pays, les représentants du droit, de la science médicale, les maîtres de nos collèges et de nos athénées, les lutteurs de la

parole et de la plume dans la presse et dans nos œuvres religieuses; supputez le nombre de ces foyers secondaires d'action raisonnée dont la multiplication est chez un peuple l'indice le plus immédiat de son progrès intellectuel; remontez ensuite jusqu'au flambeau initial dont ces foyers intermédiaires divisent la flamme pour la transmettre au peuple du dehors qui attend la lumière; puis, adressez-vous la question de Tertullien et pensez au vide que laisserait la disparition, dans la nation, de l'Université de Louvain.

Croyants qui réfléchissez, vous avez la noble et fière préoccupation de ne point vous abstraire de votre temps, d'en partager les aspirations et les sollicitudes. Vous entendez ne pas être de ceux que l'on a appelés « des émigrés à l'intérieur ». Vous avez l'esprit de prosélytisme, vous vous répandrez au dehors, vous agirez sur autrui, vous vous imposerez par votre sincérité et par l'élévation de votre caractère.

Mais, pour cela, il faut que chacun s'assure des fondements de sa foi, et se forme, par une discussion sérieuse, une conviction d'autant plus forte qu'elle concentrera davantage en elle les puissances réunies de l'intelligence et de la volonté.

Fils d'élite de l'Eglise, vous avez la mission de démontrer par des exemples permanents le caractère compréhensif de notre foi, je veux dire, son harmonie virtuelle avec les données de la raison, afin que les incroyants de bonne foi sachent à n'en point douter, que ce n'est pas à un esclavage intellectuel que le Christ convie l'humanité, mais à la liberté supérieure des enfants de la lumière.

Or, à ces fins, une institution de recherches personnelles et de haut enseignement est indispensable.

Sans doute, même en dehors d'une institution de ce genre, il pourra se former des savants catholiques ; mais le recrutement n'en sera pas régulier, léur influence sera plus lente à s'établir. De l'un à l'autre, la tradition scientifique risquera d'être interrompue, tandis qu'il est de la plus haute importance sociale que l'on puisse dire toujours avec le poète :

... *Uno avulso, non deficit alter*
aureus...

Il y a derrière nous, selon le mot de Bossuet, une « recrue continuelle d'humanité » affamée de croire, de voir ou de comprendre, parce qu'en effet, sans croire, sans voir ou sans comprendre, sans certitude, en un mot, il est impossible de bien agir.

Du poste où Dieu m'a placé, j'entends sans cesse s'élever les cris et les gémissements de cette multitude insatiable d'âmes en quête de leur nourriture de vérité.

A cette multitude d'âmes nous devons, nous donnons, nous évêques et prêtres, la vérité religieuse et morale que nous tenons du Christ et de ses Apôtres.

Mais nous lui devons aussi, nous catholiques instruits, la distribution abondante de la vérité scientifique.

De cette vérité, l'*Alma Mater* est, par l'intermédiaire des fils qu'elle nourrit de ses enseignements, la généreuse dispensatrice en notre pays.

A elle, est dévolue la mission de garder chez nous et pour notre catholique nation, la tradition de la science, d'assurer la formation de nos savants de demain, de pourvoir au recrutement régulier des membres des professions libérales et de l'élite sociale, dans des conditions qui sauvegardent en eux le dépôt de la vérité religieuse.

Eminente fonction sociale que celle-là !

L'Eglise, à toutes les époques de son histoire, parfois calme, le plus souvent tourmentée, voit surgir des saints, c'est-à-dire des héros qui poussent jusqu'au bout la logique pratique de leur foi à l'Evangile d'un Homme-Dieu crucifié ; et alors, éprise d'admiration pour leur surhumaine vertu, elle les élève publiquement sur les autels et fait converger vers eux, sinon les vouloirs fermes d'imitation, au moins les aspirations et les désirs de ses enfants.

Elle n'ignore pas qu'elle présente au monde des héros et que l'héroïsme est inaccessible aux masses, mais elle pense sagement que l'idéal a la vertu de soulever plus ou moins puissamment les natures inférieures au-dessus de leur égoïsme et qu'à tout prendre, elle ennoblit l'humanité, par le seul fait qu'elle l'invite à monter et l'empêche au moins de déchoir sans rougir.

Les universités sont les leviers du monde intellectuel.

Le fait qu'une nation possède une élite de chercheurs qui, avec désintéressement, sans souci du résultat immédiat et utile dans l'ordre économique, moral ou religieux, poussent aussi loin qu'ils le peuvent la pénétration de leur vision intellectuelle

et, avec cette patience sereine, dont on a dit qu'elle est à la base du génie, soumettent au contrôle de la documentation, de l'observation ou de l'expérimentation, les dernières conséquences des vérités nouvelles qu'ils ont cru apercevoir, ce simple fait élève le niveau de toutes les couches de la nation. Et quand cette élite est née d'un élan spontané de la liberté, se soutient par son propre effort, sacrifie parfois à son idéal des offres de renommée bruyante ou d'un bien-être abondant, l'influence bienfaisante de l'Université prend les proportions d'un apostolat social.

Franchement, lorsque je considère cette mission élevée de notre Université libre catholique, et que je vois, après soixante-quinze ans d'histoire, comment elle y a répondu ; lorsque je compare les deux dates extrêmes : 1834, avec ses 12 professeurs et ses 86 étudiants, avec ses tâtonnements, sa pauvreté, ses hardiesses ; 1909, avec sa plénitude de sens et de vie, je suis saisi d'admiration devant la grandeur de l'initiative prise alors par l'épiscopat belge et rempli de gratitude et de respect pour les générations qui, durant trois quarts de siècle, suivirent fidèlement son impulsion.

L'homme, roseau pensant, vaut plus que l'univers matériel, disait Pascal ; un acte moral vaut mieux qu'une pensée et la moralité de l'acte monte à mesure que s'affranchit et s'élève l'intention qui l'inspire et que s'élargit le champ social auquel il s'étend.

Mais s'il en est ainsi jugez donc de la grandeur du spectacle que nous offre l'histoire de notre libre et catholique Université.

Oui, tout cela : ce corps illustre de professeurs universellement réputé par le monde, cet ensemble magnifique de locaux d'enseignement, ce programme complet d'études supérieures de tous genres, cette activité féconde des laboratoires, cette ruche bourdonnante de vie et toujours en effervescence de travail, d'œuvres et de découvertes; ces deux mille étudiants, pépinière inépuisable de l'action scientifique, religieuse, sociale et politique; — tout cela, c'est donc le fruit mûr de la pensée, de la volonté opiniâtre, de l'abnégation persistante de trois générations d'évêques, de prêtres et de laïques, par ailleurs accablées de nécessités et de labeurs; c'est l'œuvre collective du dévouement catholique belge; c'est le produit grandiose de tant de milliers de dons et de subsides, de tant de quêtes paroissiales où les petits sous de nickel des fidèles pauvres se mêlent aux pièces d'argent ou d'or des fidèles plus riches; c'est l'édifice resplendissant de trois quarts de siècle de persévérance de travailleurs et de donateurs, de maîtres et de disciples unis dans un même esprit de désintéressement et dans une même passion de liberté, pour la recherche et la manifestation de la vérité à la gloire du Christ et de son Eglise !

Véritablement, quelle promesse splendide de vie et d'avenir n'est-ce donc pas pour nous, peuple catholique belge, que d'avoir pu ainsi soutenir, soixante-quinze ans durant, sans une défaillance, trois générations de volontés associées dans la même et invariable tâche d'intérêt collectif scientifique, religieux, social, national pour tout dire,

tâche dès l'abord ardue et cependant toujours poursuivie, incessamment aggravée et pourtant toujours accomplie !

Eh bien, chers maîtres, chers étudiants, ayez foi en ma parole. Je vous le dis au nom de mes vénérés collègues de l'épiscopat et j'ose vous le dire au nom de l'âme catholique de la patrie belge, tant de sacrifices, nous les comptons pour rien, nous sommes prêts à les continuer et à les accroître, pourvu que vous appréciiez et que vous aimiez la cause sainte pour laquelle ils ont été consentis !

Une université est une œuvre vivante : son évolution ne peut jamais subir d'arrêt...

Une fois de plus, l'Eglise pourra ainsi montrer au monde qu'elle embrasse l'homme, tout l'homme, de ses sollicitudes éclairées.

N'est-ce pas cette préoccupation qui inspire depuis dix siècles, le haut patronage qu'elle accorde aux universités ?

Elle ne croit pas avoir achevé son œuvre quand elle a baptisé l'enfant, confirmé et spirituellement nourri l'adolescent, distribué aux souffrants et aux infirmes ses miséricordes. Elle sait que la société, quoi que l'on puisse dire ou rêver pour flatter les masses, est et restera « oligarchique », ou mieux « aristocratique », en ce sens que l'intelligence préside à l'ordre et que par suite, si l'on ne veut pas abandonner la société à l'anarchie de la force brutale, il faut en remettre, tôt ou tard, à l'élite la plus intelligente la direction générale.

Soucieuse de promouvoir la paix, l'Eglise a à cœur la haute culture de cette élite.

Un jour vient où le jeune homme se sent à l'étroit

dans le cercle restreint de sa famille, un besoin d'expansion, le travaille : c'est la société qui réclame ses services, c'est l'Eglise qui fait appel à son apostolat. Sa mère, son père tremblent pour lui, car ils le savent inexpérimenté et la licence est si voisine de la liberté, l'indépendance orgueilleuse si proche du besoin de penser par soi-même, de vouloir pour son compte, d'agir sur autrui !

Le moment est venu pour l'Etat et pour l'Eglise de se concerter et de s'entr'aider, car ils ont à former ensemble les conducteurs de la multitude, ceux que Le Play appelait les autorités sociales. Malheur aux Etats s'ils s'arrogent le monopole d'une autorité qui doit être partagée ! Les Etats modernes surtout, qui se déclarent sans doctrines, comment suffiraient-ils à la formation des âmes ?

L'Eglise offre aux Etats son concours. Son instinct maternel lui dit qu'elle atteindra l'âme de ses fils à des profondeurs où nul autre qu'elle ne parviendra ; elle pourra lui donner une empreinte plus forte que celles que lui appliqueraient des autorités extérieures qui ne peuvent qu'effleurer les surfaces.

Parce qu'ils sont ses fils, elle les aime, les aime quand même et, au besoin, les dispute à ceux qui veulent les soustraire à sa protection.

Jamais elle n'a failli, lorsque les pouvoirs publics lui en ont donné le congé, à sa haute mission éducatrice...

CHAPITRE IV

LE NÉO-THOMISME[1]

Si la raison humaine peut assister à la chute des systèmes sans perdre sa foi à la philosophie, est-ce donc que la philosophie existe en dehors des systèmes ? Y a-t-il, à côté des doctrines que nous abandonnons sans remords, une philosophie en soi, monument achevé, immuable, de la pensée humaine, à l'ombre duquel l'humanité puisse reposer en paix et où elle soit assurée de retrouver toujours, quand elle en sentira le besoin, la solution vraie de l'énigme des choses ?

Evidemment non, il n'existe pas une philosophie en soi, il existe des philosophies. Evidemment aussi la pensée philosophique n'est pas une œuvre achevée, elle est vivante comme l'esprit qui la conçoit. Elle n'est donc pas une sorte de momie ensevelie dans un tombeau autour duquel nous n'aurions qu'à monter la garde, mais un organisme toujours jeune, toujours en activité, et que l'effort personnel doit entretenir, alimenter pour assurer sa perpétuelle croissance.

1. Nous réunissons ici un fragment de l'article *le Bilan philosophique du XIXe siècle* publié dans la *Revue néo-scolastique* en 1900, et une partie du chapitre final du livre *Les Origines de la psychologie contemporaine* (1897).

La séparation opérée par Kant entre la morale et la philosophie spéculative a contribué à répandre cette vague notion d'une double tâche assignée au philosophe.

Or, cette conception est erronée. La philosophie est l'explication la plus complète possible de l'ordre universel. Elle est cela et pas autre chose. Les sciences commencent cette explication; elles y tâchent dans un domaine particulier; la philosophie vient après elles, bénéficie de leurs résultats acquis, s'efforce de les mieux comprendre en les rattachant à des principes plus simples et par suite plus évidents, d'affermir leur certitude par une réflexion plus profonde et ainsi d'établir parmi toutes les connaissances humaines un ordre de subordination logique qui soit une expression, à la fois fidèle et sûre, de l'ensemble des choses connues.

Ce travail ne s'identifie avec aucun système leïbnizien, cartésien ou thomiste, avec aucun amalgame de systèmes; il est l'œuvre personnelle de quiconque, professeur ou élève, croyant ou incroyant, a le sens de ce qu'est la philosophie. Il n'a pas pour objet deux ordres de recherches, les unes moralement indifférentes et librement controversables, les autres moralement nécessaires dont les conclusions seraient fixées d'avance et imposées à la raison par je ne sais quelle autorité sociale : scinder la philosophie, c'est ne pas en comprendre la signification.

Cet effort personnel pour former de nos connaissances certaines des choses une synthèse *une*, supérieure, s'appuie directement sur l'étude de la

nature et sur les analyses de la conscience, d'une façon indirecte seulement et subsidiaire sur les résultats acquis par les recherches d'autrui et condensés en ce que l'on est convenu d'appeler les « systèmes » de philosophie. Un argument emprunté à l'autorité d'un homme n'est jamais, déclare fièrement saint Thomas d'Aquin, que le tout dernier des arguments.

C'est donc dans un esprit d'indépendance personnelle qu'il faut aborder l'étude historique des systèmes, y glaner ce que la raison approuve et mettre même à profit, par l'étude critique de leur genèse, les erreurs que la raison désapprouve, pour mieux apprécier les vérités dont elles marquent une déviation.

Ainsi comprise, la philosophie ne se confond pas avec les systèmes; elle est une, elle n'est point immobilisée mais en mouvement continu, elle est le fruit croissant des efforts des générations qui se succèdent dans l'histoire.

Elle n'en est pas moins une science actuelle.

Comment ne serait-elle pas une science, puisqu'elle fait siens les résultats acquis des sciences particulières?

Je sais bien que l'on se plaît parfois à opposer la science à la philosophie, assignant à la première le vrai connu, à la seconde la conjecture ou le rêve.

Evidemment si la philosophie était cela, il ne pourrait plus être question de l'appeler une science, puisque l'on aurait banni de sa définition le caractère scientifique. Mais c'est là un procédé arbitraire qui consiste simplement à transporter à la

définition de la philosophie les préjugés aprioristes d'Auguste Comte. La constatation du fait positif est seule œuvre de science, disait Comte ; la recherche des causes, des fins, de l'absolu, porte le nom de métaphysique ou de théologie.

La vérité est que la philosophie fait corps avec la science et n'en est que le développement naturel. L'esprit humain n'est pas régi par deux lois opposées ; une seule loi le domine toujours, à quelque objet que son activité s'applique ; il observe et analyse les faits, cherche à en induire les causes et à expliquer ainsi les faits par leurs causes.

Les nécessités de la division du travail veulent que les uns s'appliquent davantage à l'observation et à l'induction, c'est-à-dire à l'explication immédiate d'un groupe restreint de faits, les autres à l'étude des conclusions plus éloignées et à une explication plus générale de l'ordre de la nature ; mais il n'y a là, en réalité qu'un procédé artificiel nécessité par le caractère limité de nos forces intellectuelles et physiques. Après que savants et philosophes ont accompli leur tâche, ils doivent les uns et les autres apporter leur appoint au trésor commun du savoir, et la plus haute aspiration de l'esprit en même temps que la meilleure récompense de son travail est de contempler les résultats de l'observation et de la réflexion en une unité supérieure, au sein de laquelle les transitions des causes immédiates aux causes dernières s'effacent tandis que les limites des sciences et de la métaphysique se confondent.

Cette conception est celle d'Aristote, le plus

grand génie que l'humanité ait connu. Elle fut reprise par Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Descartes, Leibniz, Kant; et, parmi nos contemporains, Herbert Spencer, Helmholz, Wundt, comprirent, à leur tour, l'unité nécessaire du savoir.

Telle qu'elle fut exprimée par le fondateur du Lycée, perfectionnée et enrichie par les grands docteurs du moyen âge, cette conception de la philosophie a traversé les siècles sans être ébranlée dans ses thèses fondamentales : tant elle est en harmonie avec le bon sens et exprime la logique même du développement progressif de la science.

Saint Augustin, saint Anselme, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin et la pléiade de docteurs qui à Paris, à Oxford, dans les universités d'Allemagne et d'Italie, illustrèrent les XIIIe et XIVe siècles, apportèrent l'un après l'autre leur pierre à ce monument grandiose de la pensée; la Renaissance le recouvrit d'un plâtrage hideux et le défigura en plusieurs de ses parties par des ajoutes burlesques; mais à mesure que des travailleurs consciencieux enlèvent patiemment ce badigeon superficiel, la pierre solide de l'édifice primitif réapparaît et nombreux sont aujourd'hui les ouvriers qui ont l'ambition de reprendre et de poursuivre la construction de l'œuvre séculaire.

Puisque la philosophie est le complément naturel des sciences, quel temps fut jamais plus propice à l'élaboration de la pensée philosophique !

Avant le XVIIIe siècle, à quoi se réduisait la science, nous voulons dire, la connaissance exacte et certaine de la nature? L'observation ne dépas-

sait point les informations naturelles des sens; l'esprit tentait de suppléer au manque de faits connus par des hypothèses dont l'ingéniosité était parfois le seul mérite et dont l'expérimentation ne pouvait éprouver la valeur.

Aujourd'hui les instruments de recherche ont centuplé la puissance de l'observateur; le télescope de Herschel, la balance de Lavoisier, le microscope, le spectroscope et ces mille moyens d'investigation, dont s'enrichissent tous les jours nos laboratoires, interrogent la nature et contrôlent avec rigueur chacune des suppositions qu'elle suggère.

Des sciences nouvelles se sont constituées, la géologie, la minéralogie, la cristallographie; la chimie est renouvelée; la physique se perfectionne et dans certaines de ses parties, telle l'optique, par exemple, semble s'achever; la biologie cellulaire et l'histologie ont porté la lumière dans les profondeurs des organismes; la paléontologie, l'anatomie comparée, l'embryologie permettent d'entrevoir les enchaînements du monde végétal et du monde animal; l'homme est étudié de près dans toutes les manifestations de son activité; la philologie, la linguistique et l'histoire analysent ses œuvres; la physiologie cérébrale, la psychologie expérimentale sous des formes diverses, scrutent l'organisation et le fonctionnement de sa vie sensible; la psycho-physique applique les méthodes expérimentales à la détermination précise du contenu de sa conscience; de tous ces travaux d'analyse, des synthèses se dégagent: témoin cette merveilleuse loi de l'équivalence des forces de la

nature et de la constance de l'énergie dans l'univers, conquête scientifique et philosophique de notre siècle.

Insensé le métaphysicien qui en présence de ces travaux et de ces progrès, désespérerait ou douterait de l'avenir !

Ingrat, ajouterons-nous, et infidèle à l'esprit de la philosophie dont il se réclame, le péripatéticien ou le thomiste qui méconnaîtrait le respect dû aux sciences et la nécessité de demeurer en contact permanent avec elles !

N'est-ce pas pour les avoir méconnues, que la tradition scolastique s'est tenue, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, à l'écart de toute pensée vivante et qu'elle a encouru un discrédit dont aujourd'hui encore elle a peine à se relever ?

N'oublions pas cette leçon de l'histoire. Point de ces bouderies orgueilleuses qui dissimulent mal la paresse ou l'ignorance et le plus souvent l'une et l'autre à la fois ! Point de ces sourires stupidement triomphants, chaque fois qu'une hypothèse provisoire est controuvée par les faits ! Certes sur le champ de la science comme ailleurs, il y a des charlatans d'autant plus méprisables qu'ils exploitent au profit de leur vanité ou de leur irréligion sectaire un bien d'ordre plus élevé ; mais pourquoi feindre d'ignorer qu'il y a, à côté d'eux une légion de travailleurs loyaux qui peinent à la recherche de la vérité avec une patience digne de tous les respects ? Si nous voulons bien comprendre notre rôle, nous nous rendrons compte que, en réalité, ces hommes travaillent pour nous, et que, à défaut

de notre admiration, nous leur devrions au moins notre reconnaissance.

Si saint Thomas revenait au milieu de nous, que ferait-il? se demandait naguère un écrivain allemand le D[r] Müller.

« Cet esprit souple et si bien ouvert à tout ce qu'il y a de grand et de digne de notre connaissance, s'approprierait avec toute l'ardeur de son zèle les conquêtes de la civilisation depuis son époque; il nous donnerait dans une édition corrigée de sa Somme ce système que nous attendons encore et qui serait le fruit mûr d'une évolution de deux mille ans, conforme à l'éternelle vérité du salut ainsi qu'aux plus strictes exigences de la formation intellectuelle. Ce noble esprit si prudent dans ses décisions, constamment en progrès, se corrigeant fréquemment lui-même à mesure de son développement, serait fort étonné de voir qu'on a fait de ses écrits un dogme rigide et mort. Ce penseur si modeste et si éloigné de vouloir se déifier lui-même, quels reproches n'adresserait-il pas à ses partisans pour avoir mis tous leurs soins à empêcher le grain semé par lui de pousser et de germer en pleine terre et en plein air, et pour l'avoir laissé sécher dans leurs granges au lieu de faire fructifier avec abondance ce riche capital intellectuel ! »

Les néo-scolastiques doivent aussi se tenir en commerce avec les contemporains. Averroës, Siger de Brabant, Pierre Olive sont morts, ils appartiennent à l'histoire, mais Kant, Spencer, Comte, vivent toujours dans les milieux intellectuels con-

temporains et leur esprit est partout, répandu dans l'atmosphère que nous respirons. Nous témoignerions que nous avons bien peu foi dans la solidité ou l'efficacité de nos doctrines, si nous hésitions à les confronter avec celles qu'elles heurtent à chaque tournant du chemin.

Et pour que notre pensée retienne l'attention de ceux qui nous entourent, parlons leur langue.

Que de trésors sont enfouis dans de volumineux traités écrits en latin! Qu'on le déplore ou ne le déplore pas, il n'importe; le fait est que notre génération s'est désafectionnée du latin comme langue scientifique. Dès lors, écrire de la philosophie en latin, c'est renoncer délibérément à se faire comprendre de la plupart de nos contemporains.

Et que l'on ne dise pas que saint Thomas, ayant écrit en latin, ne peut être intelligible qu'en langue latine.

Car alors, pourquoi ne point pousser à fond cette logique et ne pas soutenir que pour faire comprendre la philosophie de Platon et celle d'Aristote, il faut les présenter au public dans la langue originale de leurs auteurs ?

La prétention est d'ailleurs plaisante chez ces admirateurs dociles du thomisme qui s'inclinent respectueusement devant les commentaires d'Aristote conçus par saint Thomas d'Aquin qui ne lisait pas le grec.

Dira-t-on enfin que les maîtres de la philologie ne comprennent pas ou expliquent mal Horace ou Tacite, parce qu'ils ne prennent pas pour langue d'enseignement un méchant jargon latin moins

voisin peut-être de la langue du Forum que nos idiomes modernes ?

Si nous ne voulons pas, une nouvelle fois, compromettre par notre imprudence le développement continu de la tradition péripatéticienne et thomiste, ayons donc à cœur de tenir notre philosophie en contact avec les sciences et avec la pensée philosophique contemporaine.

Sachons aussi être modestes. Sachons ignorer et n'ayons pas prématurément réponse à tout.

Ce fut une des plus grandes fautes des scolastiques de la décadence, de ne pas mesurer les limites du savoir et de trancher souvent des problèmes inaccessibles à la connaissance humaine avec l'assurance qu'une autorité infaillible met à définir un dogme.

Ayons la persuasion que nous ne sommes pas seuls en possession de la vérité et que la vérité que nous possédons n'est pas la vérité entière. Dogmatiseur hautain, à qui ferez-vous croire que cet homme de génie, dont, pendant des siècles, on a commenté ou discuté la pensée, n'ait mis au jour que des rêveries absurdes ?

Si les philosophes néo-scolastiques savent se tenir en garde contre les écueils que nous avons tâché d'indiquer et où vinrent échouer, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, à la fois le crédit et l'autorité de leurs doctrines, ils peuvent envisager l'avenir avec confiance et sont fondés à espérer que le XX[e] siècle marquera pour ces mêmes doctrines une ère de progrès.

. . . .

Ce fut[1] pendant plusieurs siècles la persuasion générale que, depuis la décadence des écoles de la Grèce jusqu'à la publication du *Discours de la méthode*, la pensée philosophique était demeurée engourdie sans rien produire qui méritât l'attention.

La scolastique n'apparaissait que comme une sorte de parodie burlesque de la saine philosophie, et il n'a pas manqué d'historiens qui la négligèrent sans scrupule.

La Révolution française fut comme une sanction violente à cette universelle impopularité, devant laquelle s'abîmèrent dans l'oubli, de grandes et belles œuvres dignes d'un immortel respect.

Aujourd'hui, grâce à des travaux consciencieux, parmi lesquels nous citerons, dans le domaine de la philosophie, ceux de Hauréau, Ehrle, Denifle, Baümker, Picavet, De Wulf; grâce aussi aux incertitudes de la pensée moderne qui rendent de plus en plus impérieux le besoin d'une orientation définitive, on étudie avec plus d'ardeur et on apprécie avec plus de justice la grande et forte tradition de l'École.

On convient que le moyen âge, dans son ensemble, ne fut pas l'époque stérile qu'on décriait, mais qu'en particulier les XIIIe et XIVe siècles furent une ère de fécondité épanouie, où fleurirent au grand jour les synthèses philosophiques les plus variées, vigoureux rejetons de la pensée de Platon, de saint Augustin, des Pères de l'Eglise, aussi

1. Ce qui suit est emprunté aux *Origines de la psychologie contemporaine*.

bien que de l'aristotélisme dont elles rajeunissaient la sève.

Dès le xv[e] siècle, il est vrai, la scolastique déchoit. Les intérêts de la philosophie se débattaient devant un siècle d'humanistes qui traitaient la langue scolastique de jargon incorrect et barbare ; il était inévitable que la doctrine elle-même souffrît du mépris dont on frappait son expression.

La Renaissance, qui restaurait le culte des lettres païennes faisait revivre, en même temps, les philosophes de la Grèce antique ; et autant elle produisait de néo-pythagoriciens, de néo-platoniciens, de partisans d'un nouvel aristotélisme ou d'un nouveau stoïcisme, autant elle suscitait d'adversaires à la scolastique alanguie.

D'autre part, à mesure que l'on s'éloigne de l'époque des Pierre Lombard, des Alexandre de Halès, des Albert le Grand, des Thomas d'Aquin, les héritiers de leur renom s'égarent en des controverses secondaires et subtiles ; ils rendent la métaphysique des premiers maîtres solidaire de théories physiques ou cosmogoniques sans caractère scientifique, ou même de certaines opinions conjecturales, dont le génie de saint Thomas avait su l'affranchir. Il n'est pas surprenant que la science expérimentale, entourée de tout le prestige de découvertes inespérées, ait éclipsé une doctrine si maladroitement défendue.

On a toutefois exagéré, en la généralisant, cette décadence de l'Ecole...

Même au xviii[e] siècle, la tradition scolastique n'est pas éteinte, mais elle ne dépasse pas le seuil des cloîtres silencieux où elle s'est réfugiée ; à côté

d'elle, la pensée des novateurs suit librement son cours : la tradition ne tente rien ni pour l'endiguer, ni pour le canaliser.

Au début de ce siècle, les philosophes chrétiens ne trouvèrent à opposer au sensualisme français et anglais et à l'infiltration lente du criticisme allemand, qu'un spiritualisme vague, inspiré de Descartes. Bonald, Bautain et Lamennais trouvèrent avec raison que c'était trop peu, mais ils ne furent pas heureux dans leurs tentatives de renouvellement philosophique. Ils aboutirent au fidéisme et au traditionnalisme; et l'Eglise romaine, plus soucieuse de maintenir la vérité que d'épargner ses amis — *magis amica veritas* — n'hésita pas à condamner leurs systèmes.

Alors les chrétiens se rejetèrent de nouveau vers le spiritualisme classique et, pour le rajeunir, imaginèrent de le rattacher à Malebranche et, par lui, croyaient-ils, à saint Anselme et à saint Augustin. Ce fut l'âge de l'ontologisme, dont Gerdil, Rasmini, Gioberti, Ubaghs, Laforêt furent les principaux représentants en Italie, en France et en Belgique.

Une seconde fois, et avec le même regret d'avoir à affliger de dévoués et éminents serviteurs, le Saint-Siège déclara que le salut n'était pas de ce côté.

Au milieu du désarroi causé par l'envahissement des philosophies anti-chrétiennes et par la condamnation des efforts, plus généreux qu'intelligents, des apologistes chrétiens le besoin de renouer la tradition des âges passés s'est fait de plus en plus impérieusement sentir. Depuis un bon quart

de siècle, une renaissance médiévale s'accuse. En architecture, les Gothiques, en peinture les Primitifs suscitent une admiration nouvelle et des émules enthousiastes ; Léon Gauthier a fait revivre les vieilles épopées françaises « qui nous offrent, dit-il, des types humains dépassant de cent coudées tous ceux de l'antiquité païenne »; les doctrines politiques et économiques de saint Thomas sont réétudiées; et dans tous les pays d'Europe, la philosophie scolastique est en voie de récupérer son ancienne grandeur...

Il allait appartenir à Léon XIII de donner au mouvement néo-thomiste une impulsion générale et sa véritable orientation. En même temps que le glorieux Pontife engageait, avec de graves instances, le monde catholique savant à retourner aux « eaux très pures de la sagesse, telles que le Docteur Angélique les répand en flots pressés et intarissables », il définissait, comme pour anéantir par avance les objections, en quel sens ce retour devait s'effectuer : en se gardant soit de défendre avec obstination des subtilités qui ont vécu, soit de tenir en trop peu d'estime les découvertes importantes qui chaque jour s'ajoutent à l'histoire des idées, ou élargissent le champ des sciences d'observation. « Nous proclamons, disait l'Encyclique *Æterni Patris*, qu'il faut recevoir de bonne grâce et avec reconnaissance toute pensée sage et toute découverte utile, de quelque part qu'elles viennent »... et que « s'il se rencontre dans les doctrines scolastiques quelque question trop subtile, quelque affirmation inconsidérée ou quelque chose qui ne s'accorde pas avec les doctrines

éprouvées des âges postérieurs, ou qui soit dénué, en un mot, de probabilité, nous n'entendons nullement le proposer à l'imitation de notre siècle »...

L'Encyclique *Æterni Patris* a remis en honneur la philosophie des grands maîtres de la scolastique ; elle a ramené l'unité d'enseignement dans les écoles catholiques. Elle a, de plus, appelé sur un monde d'idées qui leur était généralement inconnu, l'attention des érudits et des penseurs étrangers à la foi chrétienne.

Aussi n'est-il pas rare qu'en des milieux non chrétiens s'élèvent des voix qui rendent hommage à la supériorité de saint Thomas d'Aquin et à l'importance du mouvement de retour vers ses enseignements...

Trois fois déjà, en 1892, en 1893 et en 1896, M. Picavet, professeur à l'Ecole des hautes études de Paris, a publié dans la *Revue philosophique* des articles très riches de documents sur le néo-thomisme. Or, voici comment, prenant les choses un peu bien au tragique, il concluait son dernier article : « Les catholiques, unis par le thomisme, qu'ils complètent avec une ample information scientifique, sont devenus les maîtres de la Belgique; on compte avec eux en Amérique et en Allemagne ; leur influence grandit en France, même en Hollande et en Suisse. Les hommes d'Etat, en tous pays, devront s'en préoccuper, non seulement pour les affaires intérieures, mais encore pour la politique étrangère. »

Que les hommes d'Etat se rassurent. Les visées politiques sont étrangères aux néo-thomistes.

Leur seule ambition est de se rapprocher loya-

lement de tous ceux qui partent des données de l'expérience et des informations de l'histoire, à l'effet de bâtir, selon le mot de Huxley, à l'aide de ces matériaux, une théorie logiquement agencée et vraie de l'univers.

Nous nous réclamons de Platon, de Descartes, de Leibniz, de Kant, de Fichte, de Hégel, de Wundt, aussi pleinement peut-être et à coup sûr aussi sincèrement que ceux qui nous rangent dans un parti opposé au leur; si nous différons d'eux c'est que nous n'excommunions aucun génie en raison seule de son époque ; nous estimons qu'une doctrine, fut-elle du moyen âge et l'œuvre d'un saint, ne releva jamais que d'une seule norme : sa valeur.

Aussi bien, n'est-ce pas le chef de la catholicité qui nous avertit, dans son encyclique, « qu'il faut accueillir volontiers et avec reconnaissance toute pensée sage, de quelque part qu'elle vienne ? »

Et le grand Pontife ajoute qu'il faut accueillir dans les mêmes sentiments de loyale gratitude « toute découverte utile ».

Ceux-là, en effet, connaissent bien mal le programme de la philosophie thomiste qui l'opposent à « la philosophie scientifique », comme si l'observation à tous les degrés n'était pas le point de départ de la philosophie scolastique.

Il nous sera bien permis de reproduire ici la déclaration par laquelle nous inaugurions, en octobre 1893, les cours de l'Institut supérieur de Philosophie fondé, à l Université de Louvain, sous les auspices de Léon XIII.

La philosophie, disions-nous, est, par définition,

la connaissance de l'universalité des choses par leurs causes suprêmes. Or, n'est-il pas évident qu'avant d'arriver aux causes suprêmes, il faut passer par celles, plus prochaines, que recherchent les sciences particulières?...

Soucieux de corroborer la théorie par la pratique, l'épiscopat belge établit au nouvel Institut de Louvain un cours et un laboratoire de psycho-physiologie, à une époque où selon l'*Année psychologique* de MM. Beaunis et Binet, pareil enseignement n'existait pas encore en France.

Pourquoi donc s'obstiner à nous prêter un asservissement de parti pris à des idées « qui ont fait leur temps » ?

Dans cette même *Année psychologique*, que nous citions à l'instant, quelques pages avant l'aveu que nous avons reproduit, M. Binet avait accueilli notre idée d' « une tolérance réciproque entre catholiques et adversaires, au grand profit de la science et même de la religion, de la philosophie et de la civilisation ». Pourquoi fallait-il aussitôt après poursuivre : « Nous ajouterons à ces lignes si sensées qu'en nous mettant, pour juger le mouvement nouveau, à notre point de vue tout spécial et restreint de la psychologie expérimentale, nous ne pouvons pas donner notre approbation à un état d'esprit qui cherche dans l'observation et dans l'expérience la confirmation d'une idée préconçue, surtout d'une idée vieille de plusieurs siècles. Nous sommes habitués, au contraire, à prendre l'observation comme point de départ, comme origine des recherches, source de la vérité et souveraine maîtresse de la science. »

Aussi bien, qu'entend-on par « idée préconçue » ? Sera-t-il interdit au savant d'avoir une philosophie ? Ceux qui ne professent pas la même philosophie seront-ils en droit de la qualifier, parce qu'ils n'y souscrivent pas, d'idée préconçue ? A ce compte, le sceptique seul échapperait aux suspicions.

On est pour ou contre Aristote ou saint Thomas, comme on est pour ou contre Auguste Comte, pour ou contre Kant ; cela veut dire que l'on considère telle ou telle de ces philosophies, prise dans son ensemble, comme l'expression la plus adéquate du savoir véritable ; mais cela ne veut pas dire qu'on la tient pour un monument achevé devant lequel l'esprit n'aurait plus qu'à s'extasier dans une contemplation stérile ; cela ne veut pas dire davantage qu'on la juge irréformable.

Il n'est pas un philosophe catholique qui ne fût prêt à sacrifier « une idée vieille de plusieurs siècles », du jour où elle contredirait manifestement un fait observé. Car, nous aussi, « nous sommes habitués à prendre l'observation comme point de départ, comme origine des recherches, source de la vérité et souveraine maîtresse de la science ».

La morale de ces préjugés c'est que nous devons, plus énergiquement que jamais, nous catholiques, aimer la science et la cultiver dans nos écoles de philosophie.

La philosophie aristotélicienne se prête, mieux qu'aucune autre, à l'interprétation des faits qui font l'objet de la psychologie expérimentale. On se souvient de la conclusion des *Principes de psy-*

chologie physiologique du fondateur du laboratoire de Leipzig. Les résultats de mes travaux, dit Wundt, ne cadrent ni avec l'hypothèse matérialiste, ni avec le dualisme platonicien ou cartésien ; seul l'animisme aristotélicien, qui rattache la psychologie à la biologie, se dégage, comme conclusion métaphysique plausible, de la psychologie expérimentale.

En effet, si les matérialistes ont raison, si l'âme, comme ils le prétendent, n'est qu'un mécanisme dynamique ou physiologique, il s'ensuit que la psychologie physiologique n'est pas une science distincte ; elle n'est qu'une page de la mécanique ou de la physiologie.

Par contre, si l'âme est telle que toute sa nature soit de penser, si elle subsiste pour son compte, isolée du corps vivant, directement et exclusivement observable par la conscience, un laboratoire de psychologie expérimentale ne se conçoit pas.

Mais si l'on admet avec Aristote et tous les maîtres de la Scolastique que l'homme est une substance composée de matière et d'une âme immatérielle, que les fonctions supérieures sont avec les fonctions inférieures en relation de réelle dépendance ; qu'il n'y a pas chez l'homme une seule démarche intérieure qui n'ait son corrélatif physique, pas une idée sans image, pas une volition sans émotion sensible, aussitôt le phénomène concret qui s'offre à la conscience présente des caractères à la fois psychologiques et physiologiques ; il relève de l'introspection et de l'observation ; la raison d'être d'une science psycho-physiologique est tout indiquée.

Elle est si bien indiquée que, dans la philosophie aristotélicienne, la psychologie et la physiologie ne formaient pas deux sciences distinctes, moins encore deux sciences opposées, mais une science unique et une. Le Dr Hermann Siebeck, l'historien de la Psychologie, le note : Aristote, le premier, dit-il, a compris qu'il fallait rendre compte des actes spirituels de l'homme par leur liaison génétique avec les fonctions de l'organisme. Et M. Boutroux, dans un article remarquable de la *Grande Encyclopédie*, dit à son tour : « Aristote est un génie à la fois universel et créateur... Il n'a pas l'élan de Platon : l'esprit tourné vers la réalité donnée, il tient pour chimérique ce qui serait sans rapport avec elle ; mais il n'est pas empirique, et dans le sensible, il cherche l'intelligible... Ce n'est pas tout : les différentes parties du savoir sont entre elles, selon Aristote, dans un rapport déterminé qu'il définit très nettement. D'une manière générale, le supérieur n'est connu qu'après l'inférieur et à l'aide de la connaissance de cet inférieur même ; mais en même temps c'est dans le supérieur que se trouve la raison d'être et la cause véritable de l'inférieur. »

L'anthropologie aristotélicienne et thomiste répond donc à merveille aux besoins et aux préoccupations de la psychologie contemporaine.

Les caractères de cette psychologie font ressortir, soit par leur similitude, soit par leur contraste avec les enseignements d'Aristote et de l'Ecole, la même conclusion.

Les psychologues qui s'inspirent du dualisme cartésien assignent exclusivement comme objet

aux études psychologiques les faits internes, observables par la conscience ; d'où cette conclusion à laquelle, logiquement, ils aboutissent : la science psycho-physiologique est impossible ou impraticable. — L'anthropologie d'Aristote et de saint Thomas, à l'encontre de cette psychologie étroite, prend appui à la fois dans l'expérience interne et l'expérience externe, et du même coup affermit les bases de la psychologie.

La métaphysique, et en particulier la psychologie rationnelle sont discréditées ou abandonnées, en dehors des écoles chrétiennes de philosophie : la tendance métaphysique passe pour opposée à la tendance scientifique. — L'anthropologie aristotélicienne et scolastique fonde ses thèses rationnelles sur des constatations expérimentales ; elle déduit, de faits scientifiquement observés et de données certaines de la conscience, la nature de l'homme, et, ultérieurement, son origine, sa destinée.

La métaphysique ainsi entendue n'est pas une « poésie », mais l'achèvement logique de la science.

Longtemps, nous n'hésitons pas à le reconnaître, la métaphysique, au sens kantien du mot, c'est-à-dire l'étude des problèmes critiques, n'a pas eu dans la philosophie scolastique la place que la portée intrinsèque de ces problèmes et leur importance historique eussent dû lui assigner.

Mais le fait n'a rien qui doive nous surprendre. L'humanité est naturellement dogmatique. L'enfant croit à son père et à sa mère et à tous ceux qui l'entourent. L'homme du peuple a pu apprendre, par expérience, à douter de la parole d'autrui ; il

ne doute ni de ses sens ni de sa raison. Lorsque le physicien, le philosophe, remarquent certaines erreurs des sens, s'aperçoivent qu'ils sont tombés dans des paralogismes inconscients, ils cherchent des règles empiriques pour les éviter, mais ils gardent confiance dans leurs facultés naturelles, persuadés qu'ils sont que les erreurs commises par eux sont *accidentelles*. Les penseurs du moyen âge, pas plus que ceux de la Grèce ancienne, ne songent à mettre en doute, leurs conditions d'exercice étant supposées normales, la sincérité de nos facultés cognitives. Lorsque Sextus Empiricus s'insurge contre le dogmatisme trop confiant des philosophes, c'est au nom de déviations reconnues des sens ou de l'esprit; il oppose jugement à jugement, système à système, et s'attache à montrer l'impossibilité de discerner, au milieu de ce fouillis, quel est l'usage légitime de la raison : mais la possibilité de cet usage légitime ne lui semble pas douteuse. La défiance que les sceptiques de l'antiquité cherchaient à susciter regardait la raison spéculative, les systèmes et les disputes d'écoles; ils concluaient à la nécessité de s'en tenir aux assurances pratiques, d'ordre moral, et rendaient ainsi indirectement témoignage de leur confiance en la préordination naturelle de l'esprit vers la possession du vrai.

Tout le moyen âge s'est reposé en ces adhésions spontanées. Le spectacle journalier de l'ordre universel ne permettait pas de soupçonner que l'homme, le chef-d'œuvre de la création, fût seul un rouage mal fait, rompant l'harmonie générale. La loi de la distinction naturelle des êtres, sous

plus meurtrières erreurs une « âme de vérité ».

Il en est de la philosophie comme de la foi : l'hérésie est l'occasion la plus ordinaire de la définition des dogmes catholiques ; le criticisme de Kant aura été, si les philosophes chrétiens le veulent, l'occasion d'une philosophie critique approfondie, possible aujourd'hui ; impossible encore aux âges de foi philosophique universelle. Tel sera le premier avantage que le néo-thomisme devra à la philosophie moderne.

Il lui en devra un second, nous l'avons dit déjà ; un développement plus intense de l'observation scientifique et de l'expérience en psychologie.

Nous ne croyons pas que l'on puisse rendre de meilleur service aux doctrines générales de la psychologie scolastique, que de les mettre en rapport avec les résultats acquis en biologie cellulaire, en histologie, en embryogénie, en physiologie, en philologie ; de simplifier, autant que possible, les faits psychiques, à l'exemple des associationnistes anglais ; de chercher à comprendre l'homme adulte par l'étude de la psychologie animale et de la psychologie infantile, l'homme sain par l'homme pathologique, l'homme moral par l'homme criminel, afin que l'observation minutieuse de certains états exceptionnels accuse plus vivement des caractères que l'on ne remarque pas chez le type normal ; de suivre les *modifications* particulières ou les *variations* de l'activité humaine chez les différentes races ou à des époques différentes de l'histoire, comme l'a fait Herbert Spencer ; de soumettre le sujet de la psychologie à cette espèce de dissection mentale que permettent les expérimen-

tations hypnotiques et les suggestions bien conduites.

Mais il importe surtout que les néo-thomistes prennent une place plus considérable dans le mouvement imprimé aux recherches psycho-physiologiques par l'école *expérimentale* allemande.

Il ne s'agit évidemment pas de peser la pensée, ni de calculer les dimensions de l'âme humaine, comme certains philosophes chrétiens ont semblé parfois l'insinuer. Il s'agit simplement de prendre le fait conscient tel qu'il est dans sa complexité à la fois matérielle et immatérielle. Par sa partie matérielle il a des attaches avec le monde extérieur, il en subit l'action et de son côté réagit sur lui. Le fait ainsi grossièrement envisagé relève de l'observation la plus vulgaire, et la conscience spontanée suffit à nous en faire connaître globalement les résultats.

Mais la conscience laissée à elle-même ne peut guère nous renseigner sur les éléments dont est composé le complexus qui apparaît indivis à l'introspection spontanée. Dissocier ces éléments, afin d'arriver aux données analytiques les plus simples, celles que Wundt appelle d'un terme technique *impressions ;* reconstituer synthétiquement le complexus concret de la conscience spontanée, la *représentation*, et déterminer les lois de l'*association* des représentations, tel est en deux mots le programme de la science psychologique nouvelle.

Qu'a-t-il d'effrayant ?

Dira-t-on que cette science est vaine ? Qu'il importe peu de savoir si une sensation de couleur est simple ou complexe ; quelles sont les condi-

tions physiques et physiologiques d'une représentation; d'après quelles lois se combine ultérieurement le contenu total de la conscience?

Ces sortes d'objections sont irritantes.

Qui donc a qualité pour prophétiser l'importance d'une découverte dans l'avenir?

Ce que le Tout-Puissant a jugé digne de lui de créer, ce que sa suprême sagesse daigne gouverner, la raison humaine trouverait indigne d'elle de l'étudier?

C'est mal comprendre la dignité de la science que de la servir avec des préoccupations aussi peu désintéressées...

Ainsi que le disait Trendelenburg à ses compatriotes, le principe de la philosophie n'est plus à trouver : il existe. Il n'y a qu'à le développer par la méditation des vérités générales et par un commerce assidu avec les sciences expérimentales.

Les disciples d'Aristote, à la condition de tenir l'œil ouvert sur les origines expérimentales de la pensée, se trouveront moins que d'autres exposés à s'égarer dans les rêves de l'idéalisme et du subjectivisme.

Ils pourront, ainsi que le reconnaissait la *Revue scientifique*, « faire entrer dans les cadres de leur philosophie les recherches contemporaines de la physiologie et de la psycho-physique, sans faire aucune concession, sans jamais dénaturer la science ».

Si le néo-thomisme demeure fidèle à ce programme, il pourra rajeunir la philosophie scolastique par des acquisitions heureuses, renouveler en partie son appareil et lui donner aux regards de

nos successeurs un aspect assez différent de celui qu'elle offre aujourd'hui. Néanmoins, ceux qui voudront sonder ses profondeurs, retrouveront dans les substructions de l'édifice, l'intégralité des principes qui ont présidé à la civilisation occidentale. Ils constateront avec joie qu'il y a eu progrès sans révolution, acquisition sans pertes, développement d'une unité vivante sans cesse enrichie par la variété des apports que lui auront fournis toutes les branches du savoir humain.

CHAPITRE V

LE PROBLÈME DE LA CONSCIENCE MODERNE[1]

La conscience, en psychologie, est la science de ce qui se passe au dedans de nous ; d'un mot, elle est la connaissance de soi.

Selon cette définition, la conscience moderne serait donc la connaissance que prendrait d'elle-même la société moderne.

Mais y a-t-il une conscience moderne? Y a-t-il, dans la société dont nous sommes, à l'époque à laquelle nous appartenons, une âme dont nous puissions ausculter les palpitations, prendre conscience ?

Je sais bien qu'il y a une psychologie des foules, c'est-à-dire une étude des courants plus ou moins irrésistibles qui traversent une masse humaine, la soulèvent et souvent lui impriment une action dont on ne saurait rendre suffisamment compte en totalisant simplement les actions des unités qui la composent. Nous attribuons alors vaguement à la foule, comme telle, en la distinguant des individualités qui s'y rencontrent, le résultat qui nous étonne et il semble qu'elle nous fournisse, par le

1. Parties d'une conférence faite à l'invitation du *Jeune barreau* d'Anvers, le 28 avril 1908, sous le titre : *La Conscience moderne*.

fait de son agglomération, une explication, au moins provisoire, du phénomène...

Lorsque nous ne voyons que le résultat brut et que sa cause initiale nous échappe, il nous surprend, parfois nous stupéfie et, masquant d'un mot obscur notre ignorance, nous parlons gravement de la psychologie des foules.

C'est vers la *source* qu'il faut remonter pour découvrir l'origine du courant, pour redescendre ensuite les sinuosités du fleuve, voir l'apport successif des affluents qui gonflent ses eaux, et pour mesurer alors son volume et son élévation au-dessus de l'étiage.

Ce qui est vrai dans l'espace se vérifie dans le temps.

Il n'y a pas, à une époque déterminée, à notre époque moderne, par exemple, une âme commune en laquelle se condenserait la vie des générations antérieures.

Mais, à certaines époques, comme à certaines latitudes du globe, de puissants courants d'idées et d'action se dessinent, éveillent chez la plupart de ceux qui en éprouvent l'influence, des sympathies ou des antipathies pareilles et amènent des résultats d'ensemble dont les individus comprennent et expliquent malaisément l'intensité.

Vous connaissez le Gulf-Stream, ce courant gigantesque, de 80 kilomètres de large, qui traverse à flots pressés les profondeurs de l'Océan : ses eaux intérieures sont tièdes et bleues, elles fondent les icebergs et par leurs effluves bienfaisants empêchent les pays du Nord, l'Angleterre, l'Irlande, la Norvège, d'être emprisonnés dans les

glaces ; mais les couches de ses rives et de son lit sont froides, et si elles n'étaient constamment réchauffées par les eaux de l'intérieur, elles auraient bientôt fait de répandre sur leur parcours la désolation et la mort.

Je voudrais remonter aux origines du Gulf-Stream de notre société moderne, analyser le courant qu'il répand sur notre génération, montrer jusqu'où s'étend la nappe bienfaisante de ses eaux tièdes et bleues et signaler à votre attention les dangers que font courir à la société ses rives glaciales.

Voici l'unique fois, hélas, qu'il m'est donné de parler d'effluves, et d'eaux tièdes et de couches bleues : je n'ai à dire que des choses arides, en langage abstrait, délibérément, persévéramment abstrait.

En science et en philosophie, les métaphores sont décevantes : elles font prendre l'image pour l'idée : or, l'image est poésie, seule l'idée est à sa place en science et en philosophie...

Quelles sont donc les influences directrices de notre société moderne ? Quelles sont les idées qui dominent l'élite intellectuelle de notre génération et dont la répercussion se fait le plus vivement sentir au sein de notre société ?

Car tel est bien le sens qui s'attache à l'expression mal définie : la conscience moderne.

Dans le *contenu* de la conscience moderne, je distingue deux éléments, deux *données*, si vous le voulez, *d'un vaste problème* à résoudre.

Je distingue, d'abord, la méthode expérimentale,

les généralisations que permet l'application des mathématiques et de la mécanique aux choses de la nature et le culte universel pour les sciences de la nature suscité par ces méthodes.

Je distingue, ensuite, des aspirations générales, profondes, incoercibles, vers un idéal moral et social.

Ces deux données, quelques esprits superficiels ont tenté de les identifier, mais leur irréductibilité à une commune mesure apparaît de plus en plus évidente et elle a posé, implicitement chez tous, explicitement chez plusieurs, le problème de leur conciliation.

A ce problème une solution a été proposée par le philosophe qui a eu sur la pensée moderne la plus forte et la plus large influence, Emmanuel Kant (1724-1804) : cette solution consiste à séparer les problèmes spéculatifs de la science de ceux relatifs à la morale. En d'autres termes, Kant a dissocié les deux données du contenu de la conscience, afin de les empêcher plus sûrement de se faire échec.

Le résultat toutefois n'a point répondu à son attente : nous constaterons qu'il a ainsi compromis les assises de l'ordre moral et qu'aujourd'hui, les héritiers de son esprit n'ont plus même foi à la valeur objective de la science.

Une revue rapide de l'histoire de la philosophie, depuis un siècle, vous fera assister à l'échec graduel de l'interprétation kantienne.

Le spectacle de ce résultat négatif nous imposera un examen de conscience, la reprise des données du problème.

La revision attentive des deux données initiales nous expliquera la genèse de la philosophie néo-scolastique.

Oui, la première donnée de la conscience moderne c'est bien le culte de la science. Ce premier caractère ne peut faire doute pour personne.

Autant les siècles de la Renaissance furent les siècles de l'art, autant le XIXe et le nôtre sont les siècles de la science.

La population universitaire des pays d'Europe, des Etats-Unis, de l'Extrême-Orient atteint des proportions énormes.

Les publications, livres, périodiques, journaux montent à des chiffres déconcertants.

Et que d'œuvres auxiliaires du travail scientifique proprement dit!

Ce n'est pas que la science date d'aujourd'hui : toujours l'homme a voulu connaître; il devrait mentir à sa nature pour se contenter de l'ignorance.

Mais la science présente, depuis trois siècles, des caractères étrangers à l'ancienne culture du savoir. Je ne parle pas des avantages pratiques que l'humanité a recueillis en développant les sciences de la nature : essor économique, amélioration de l'hygiène publique, confort, prolongation de la moyenne de la vie. Tous ces avantages, assurément, éveillent la sympathie et la reconnaissance de la foule; mais je veux surtout parler de l'admiration de l'élite intellectuelle pour la science elle-même. Je veux rechercher ce qui vaut à la science aujourd'hui le culte que les hommes de la Renaissance vouaient, avec une admiration exclusive, à la poésie et à l'art.

Je vois surtout à la science moderne, non pas à telle ou telle science particulière, — physique, chimie, géologie, biologie, — mais à la science en général, à celle que j'écrirais volontiers avec une majuscule, si l'on n'avait trop abusé des majuscules, je lui vois surtout, dis-je, deux caractères distinctifs : sa méthode *expérimentale* donne à ses conclusions une stabilité jadis inconnue et ses conclusions tendent à devenir *de plus en plus générales*.

Sa méthode est *expérimentale :* qu'est-ce à dire ? Jadis, on *observait*, on *constatait* ce qui est. Et quand on croyait avoir complété la série des observations possibles, on concluait : ce procédé s'appelait *induction complète*. Mais, comment s'assurer que l'induction a été réellement complète, que tout ce qui était observable a été observé ? Et dans la coïncidence des faits observés, qu'est-ce qui est cause ? qu'est-ce qui est effet ?

Depuis Galilée, Pascal, Ampère et, dans les sciences biologiques, depuis Claude Bernard, Flourens, Pasteur, — pour ne citer que quelques noms marquants — on *expérimente*, c'est-à-dire que l'on provoque artificiellement des observations, dans les conditions que détermine l'expérimentateur lui-même lorsqu'il veut vérifier une interprétation des phénomènes observés...

Et alors, la vraie connexion entre les deux phénomènes est découverte ; quiconque veut renouveler les expériences le peut, et ainsi le savant arrive à des conclusions qu'il regardera comme définitives.

Aussi, défiez-vous de ces timides qui ne connais-

sent de la science que les abus que l'on en a faits et qui, à la première déconvenue d'un expérimentateur maladroit ou trop pressé, s'en vont répétant d'un air de triomphe, comme si la science était mise en échec et comme s'ils avaient prévu ses mésaventures : Voyez ce que vaut la science !

Non, la science marche ; parfois, sans doute, elle tâtonne, mais ses conquêtes s'accroissent et, quoi qu'en disent certains esprits chagrins, ou certains hommes de peu de foi, elle enregistre journellement des succès définitifs, elle va de l'avant.

Ecoutez l'illustre Pasteur prononçant son discours de réception à l'Académie française : « L'expérimentateur, homme de conquêtes sur la nature, se trouve sans cesse aux prises avec des faits qui ne se sont point encore manifestés et n'existent, pour la plupart, qu'en puissance de devenir dans les lois naturelles. L'inconnu dans le possible et non dans ce qui a été, voilà son domaine, et pour l'explorer, il a le secours de cette merveilleuse méthode expérimentale dont on peut dire avec vérité non qu'elle suffit à tout, mais qu'elle trompe rarement et ceux-là seulement qui s'en servent mal. Elle élimine certains faits, en provoque d'autres, interroge la nature, la force à répondre et ne s'arrête que quand l'esprit est pleinement satisfait. Le charme de nos études, l'enchantement de la science, si l'on peut ainsi parler, consiste en ce que, partout et toujours, nous pouvons donner la justification de nos principes et la preuve de nos découvertes.

« L'erreur d'Auguste Comte et de Littré est de confondre cette méthode avec la méthode res-

treinte de l'observation. Etrangers tous deux à l'expérimentation, ils donnent au mot expérience l'acception qui lui est attribuée dans la conversation du monde, où il n'a point du tout le même sens que dans le langage scientifique. Dans le premier cas, l'expérience n'est que la simple observation des choses et l'induction qui conclut, plus ou moins légitimement, de ce qui a été à ce qui pourrait être. La vraie méthode expérimentale va jusqu'à la preuve sans réplique. »

La science moderne présente un second caractère nouveau qui lui attire des sympathies enthousiastes, mais celles-ci plus périlleuses.

Les corps n'agissent qu'au contact; s'ils sont distants les uns des autres, ils doivent, pour agir les uns sur les autres, se rapprocher, ou agir par l'intermédiaire de corps interposés : bref, toute action des forces de la nature corporelle s'accompagne d'un phénomène moteur. Toutes ces forces, par conséquent, présentent un aspect mécanique et, dès lors, à toutes l'on peut chercher à appliquer certaines lois générales de la mécanique, par exemple, la loi de la conservation de l'énergie, la loi de l'équivalence des diverses formes d'énergie de l'univers.

Dans un système clos — tel que l'on suppose l'univers — l'énergie de position peut faire place à de l'énergie actuelle et vice-versa, mais le total ne varie pas.

L'énergie mécanique, la chaleur, l'électricité peuvent se substituer les unes aux autres suivant une loi d'équivalence.

Mais ces énergies, mécaniquement équivalentes, sont-elles identiques en nature ? Les changements internes conscients, qui s'accompagnent d'un phénomène corporel, ne sont-ils que corporels ?

L'âme humaine a la *passion de l'unité*. Interrogez-vous devant un chef-d'œuvre : la Descente de Croix de Rubens, le Triomphe de l'Agneau des frères Van Eyck, une cathédrale, un roman, un drame, une vie d'homme; dites-moi, êtes-vous satisfaits aussi longtemps que vous n'êtes pas parvenus à tout enserrer en une même formule, à tout embrasser d'un regard, à tout prendre ensemble, comprendre, *cum prehendere ?*

Il s'est donc aussitôt trouvé des esprits hâtifs — je m'abstiens de scruter leurs mobiles d'action — qui tentèrent de ramener à l'unité les forces de la nature et toutes leurs manifestations, d'y envelopper même les phénomènes conscients, pour proclamer ensuite avec autant de naïveté que de forfanterie : « L'univers n'est qu'un vaste mécanisme. Sa loi et le secret de sa conception est la mécanique universelle. La science moderne — entendez la science de la mesure — suffit à tout, remplace tout. »

Je ne parle plus d'Ernest Haeckel, qui est un blasphémateur grossier et que les libres penseurs allemands eux-mêmes appellent un charlatan dont l'Allemagne devrait rougir; je ne parle plus d'Ernest Renan auquel Brunetière a donné la riposte; je ne parle pas de certains polémistes de journaux — tel ce brave homme qui, naguère, écrivait sans paraître se douter des énormités qu'il condensait en quelques lignes : « Il faut pratiquer l'extension

à toutes choses, vitales, morales, sociales, des principes physico-chimiques, des forces ou de l'énergie, et de l'unité de la substance des êtres. »

Il est vrai que toutes les forces corporelles présentent un aspect mécanique; il est vrai que les êtres vivants, y compris l'animal et l'homme, sont composés d'un corps; il est vrai, en conséquence, que les actes humains les plus élevés — tel un effort de génie ou l'acte le plus sublime de l'amour de Dieu — s'accompagnent de manifestations corporelles et que, dès lors, la science fait bien de chercher à leur appliquer la mesure et à soumettre ainsi, au moins par un de leurs aspects, tous les êtres de l'univers aux lois de la mécanique.

Mais il est faux, d'abord, que cette application soit faite, ou qu'il soit établi qu'elle se fera effectivement un jour; il est faux que les réalités et les forces de ce monde ne soient que corporelles et que l'explication éventuelle de leur aspect mécanique soit l'explication adéquate de ce qu'elles sont et de ce qu'elles produisent.

Un savant, d'une logique implacable, mais dont la loyauté semble hors de doute, Félix Le Dantec, déclare que la science ne connaît que des choses mesurables et leur mesure. Mais il ajoute, aussitôt, que la science, telle qu'il la comprend, est incapable de justifier l'art, la morale, la justice, le devoir, la religion.

Il fait un grief aux artistes de vouloir imprimer à leurs œuvres le cachet de leur personnalité. Pour lui, il ne connaît et ne veut connaître que l'imitation de la nature. Aussi s'attend-il à ce qu'on l'appelle un philistin.

De même, rien de commun, il l'avoue, entre la science et la moralité. Les notions de bonté, de justice, les idées de vertu, de bien social, de patrie, sont des restes héréditaires de fictions ancestrales auxquelles on ne se soumet, dans la vie individuelle et dans la vie sociale, que par pure convention. « Les hommes ne sauraient être entièrement logiques ; les nombreuses générations de vie sociale qu'ont traversées leurs ancêtres ont laissé dans leur tempérament un grand nombre de caractères qui n'ont rien à voir avec la logique, mais qui n'en existent pas moins, et n'en jouent pas moins un rôle indéniable dans leur constitution. *Ils ont donc, indépendamment de leur raison, des goûts personnels auxquels ils obéissent pour être heureux. Mais ceux qui ont compris l'origine de ces goûts personnels ne leur obéissent que quand cela leur plaît*[1]. »

« Quant à la vie sociale, elle nécessite, chez ceux qui ne croient pas aux principes absolus, l'acceptation de conventions qui correspondent aux goûts du plus grand nombre. Et ceux qui n'ont pas les goûts de la majorité sont forcés, sous peine d'être traités en ennemis, de s'y conformer plus ou moins... Il faut hurler avec les loups[2] ! »

Ecoutez comment Le Dantec parle du *devoir* :

« Les lois naturelles découvertes par les savants et qui constituent la vérité scientifique, sont des lois inéluctables et qui s'appliquent sans que nous y prenions garde ; elles ne peuvent, en aucun cas,

1. Le Dantec. *Science et conscience*, p. 289.
2. *Ibid.*

prendre l'aspect d'un *devoir* à accomplir. La notion de *devoir* ne peut venir que de la croyance à des principes. Le logicien ne connaît plus de principes, mais seulement des conventions plus ou moins fixées dans son hérédité... La science ne dicte pas de devoir social, elle libère seulement l'homme des entraves que peuvent apporter à son activité certains impératifs douloureux. Le logicien est donc libre d'obéir, quand il lui plaît, à tel ou tel de ses sentiments, *uniquement parce que cela lui plaît*[1]. »

Même le devoir de la conservation s'efface devant la science. « Nous mangeons quand nous avons faim, pour ne pas mourir; mais il n'y a aucune raison scientifique pour que l'homme vive, et, en effet, même à cet instinct de la conservation, certains individus se dispensent d'obéir, pour d'autres raisons actuellement plus fortes en eux[2]. »

Toutefois, la conscience morale n'abdique point. Le Dantec en laisse, plusieurs fois, tomber l'aveu : « Heureusement pour l'humanité, écrit-il, le nombre de ceux qui cherchent à faire de la raison pure dans les affaires humaines est encore extrêmement restreint. C'est pour cela que la science est moins dangereuse que ne peuvent le croire les esprits vraiment logiques[3]. »

C'est que les aspirations de la conscience sont ce qu'elles sont et aucune théorie au monde ne peut définitivement prévaloir contre elles.

Nous sommes curieux de connaître le *comment*

1. Le Dantec. *Science et conscience*, p. 287.

2. *Ibid.*, p. 288.

3. *Ibid.*, p. 290.

des événements extérieurs. Les sciences de la nature s'efforcent à nous satisfaire en simplifiant et en élargissant de plus en plus les liaisons qui rattachent les uns aux autres les phénomènes observables. Mais il y a aussi des faits intérieurs, plus immédiatement certains que les phénomènes de la nature et perceptibles uniquement par la conscience du sujet en qui ils résident; parmi ces faits, il en est un qui se dresse devant la pensée attentive de chacun de nous : un idéal de perfection morale qui, sans nous et parfois malgré nous, s'impose à nous, à telle enseigne que nul ne peut se défendre de l'admirer et de l'aimer. Kant l'appelait « l'impératif catégorique absolu ».

Quelques heures avant de boire la ciguë, Socrate tenait réunis autour de lui ses plus fidèles disciples et là, dans cet état de simplification suprême qu'opère la perspective immédiate de la mort et de l'au-delà, détaché par le cœur de tout ce dont il allait sur l'heure se séparer, il leur disait : « Mes amis, celui-là ne s'achemine pas vers la vertu, dont toute la vie se passe dans des alternatives de voluptés, de tristesses ou de craintes, pareil à ceux qui changent une pièce en petite monnaie. La sagesse est la seule monnaie de bon aloi pour laquelle il faut changer toutes les autres. Avec elle on achète tout, on a tout, le courage, la tempérance et la justice [1]. »

Et notre divin Maître, au soir de la dernière Cène, après avoir ceint d'un linge ses reins et avoir lavé les pieds à ses disciples bien-aimés, ne leur

1. *Phédon*, tr. Saisset, p. 31.

disait-Il pas : « Voyez ce que je viens de faire, moi qui suis votre maître et votre roi. Les rois des nations païennes se plaisent à exercer leur domination sur elles. Mais vous n'en agirez pas de même. Non, au contraire, celui qui est le plus grand parmi vous se fera le serviteur des plus petits et des plus faibles. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Partout, la question sociale domine les préoccupations publiques. Or, supposez résolu le problème économique qu'elle soulève, supposez la propriété collective substituée à la propriété capitaliste et la richesse répartie au gré de ceux qui composent aujourd'hui la classe salariée, n'est-il pas évident que le respect du devoir, la soumission à l'ordre social, l'esprit de sacrifice seront nécessaires, comme aujourd'hui, au maintien de l'ordre établi ?

Je me reproche de trop insister sur ces vérités primordiales, je sais que je prêche des convertis. Mais j'ai voulu mettre, de mon mieux, en relief les deux données principales de la conscience moderne et leur irréductibilité à une commune mesure : La possession de la méthode expérimentale, conquête de ces trois derniers siècles, et la présence persistante, dans l'âme, d'un idéal moral absolu.

Sur ces deux données spécule le philosophe.

Nul plus vivement que Kant ne s'est senti aux prises avec elles, nul n'a plus impérieusement éprouvé le besoin de les expliquer sans les nier. Ecoutez comment il conclut son œuvre principale, la seconde partie de sa Critique, celle qui est appelée la *Critique de la raison pratique :*

« Deux choses remplissent l'âme d'une admira-

tion et d'un respect toujours renaissants et qui grandissent à mesure que la pensée y revient plus souvent et s'y applique davantage : *le ciel étoilé au-dessus de nous et la loi morale au dedans de nous*. Ces deux choses, je n'ai pas besoin de les chercher et de les conjecturer, car elles ne sont ni enveloppées de ténèbres ni placées dans une région en dehors de mon horizon ; je les vois devant moi, immédiatement rattachées à la conscience de mon existence. La première commence à la place que j'occupe dans le monde extérieur des sens et me met en relation tout à la fois avec l'espace immense où les mondes s'ajoutent aux mondes et les systèmes aux systèmes, et avec la durée sans limites de leur mouvement périodique, de leur commencement, de la prolongation de leur existence. La seconde commence au moi invisible, à ma personnalité et me place dans un monde véritablement illimité, dans lequel l'entendement seul peut pénétrer et qui me subjugue par l'ordre de ses relations universelles et nécessaires. Le premier spectacle, celui de la multitude innombrable des mondes, réduit pour ainsi dire à néant l'importance de la *créature animale* que je suis et qui doit rendre à la planète, après un court espace de temps, la matière dont elle est formée. Le second, au contraire, grandit infiniment ma nature *intelligente :* la loi morale me révèle, en effet, à moi-même comme une personnalité douée d'une vie qui est indépendante de l'animalité et de tout le monde sensible...

« Toutefois, poursuit le philosophe de Kœnigsberg, il ne suffit pas d'admirer et de respecter ces

grands spectacles de la nature extérieure et de la conscience morale, il faut chercher à les comprendre. »

Comment Kant les a-t-il compris?

Kant a péniblement élaboré une philosophie très personnelle, divergente des philosophies antérieures, et dont la pensée inspiratrice a pénétré toutes les philosophies qui ont vu le jour après lui.

Réserve faite d'un certain nombre de philosophes et de théologiens catholiques, restés fidèles à la tradition séculaire, les hommes qui, depuis un siècle et demi, orientent la pensée européenne sont pénétrés de l'esprit de Kant, préoccupés du problème qui l'obsédait, asservis à la solution qu'il voulait y donner. Aussi est-il permis de dire que la conscience moderne présente aujourd'hui à la critique deux couches superposées : une couche inférieure, où se rencontrent, sans se confondre, le culte de la science expérimentale et le culte d'un idéal moral; une couche supérieure, que forme l'interprétation kantienne des deux éléments renfermés dans la couche sous-jacente et qui tend à les harmoniser.

En quoi consiste cette tentative d'harmonisation et à quel résultat a-t-elle abouti?

Le philosophe de Kœnigsberg est frappé de l'empire qu'exercent sur toutes les intelligences les sciences mathématiques et les découvertes des sciences physiques et astronomiques. Ses premiers travaux furent physiques et mathématiques.

D'où vient le prestige indéniable de la loi de la gravitation universelle qu'a révélée le génie de

Newton ? En termes plus généraux, d'où viennent à la science expérimentale, sa certitude impersonnelle, la nécessité et l'universalité de ses lois ?

Hume venait de soutenir que le philosophe a pour rôle unique de noter des faits, de les analyser, de les classer, et de cette thèse initiale, le fondateur du positivisme écossais concluait que les lois physiques, mathématiques, métaphysiques, qui passent pour absolument nécessaires et générales ne sont jamais, en réalité, que d'une nécessité conditionnelle et d'une applicabilité restreinte.

Kant, au nom de l'observation seule, donnerait raison à Hume, mais, appuyé sur le fait qu'il existe un domaine scientifique dont il est impossible de nier l'ordonnance nécessaire et l'objectivité impersonnelle, il essaie de revendiquer contre le positivisme les droits imprescriptibles de la certitude. Il veut la justifier par le mode de fonctionnement de la pensée, par ce qu'il appelle la formation d'une *synthèse a priori*.

D'une part, voici la réplique de Kant à Hume : Vous avez raison de soutenir que l'observation est incapable d'asseoir les fondements de la certitude scientifique. L'observation nous dit ce qui *est*, elle ne nous dit pas ce qui *doit* être ; l'accumulation d'observations semblables augmente la probabilité que l'avenir ressemblera au passé, mais une probabilité, si forte soit-elle, n'est pas une certitude. Cent fois, mille fois, dix mille fois, on a constaté que les corps plus lourds que l'air sont tombés : mais on n'est point fondé à déclarer, au nom de ces observations seules, que dans l'avenir comme dans le passé, indubitablement, les corps tomberont.

Les observations de faits, — « connaissance *a posteriori* » — ne fondent donc, ni pour Kant ni pour Hume, la nécessité des lois de la nature ni ne justifient l'existence d'une certitude scientifique, impersonnelle, universelle.

Sans doute, il est des cas où, en dehors de toute observation scientifique, la simple décomposition du sujet d'un jugement conduit à une proposition nécessaire : j'analyse 2, par exemple, j'y vois une somme égale à 1 + 1, et je prononce que 2 = 1 + 1, nécessairement, partout, toujours. Mais ce sont là des jugements d'identité, qui nous font piétiner sur place, ils sont incapables de faire avancer la science.

D'autre part, il faut bien, coûte que coûte, trouver une explication à la science et à ses caractères, attendu que le succès prestigieux des sciences de la nature est un fait que l'on ne peut nier. Alors, à quelle porte frapperons-nous?

Tout jugement qui fait avancer la science doit être, nous l'avons dit, *non pas a posteriori*, mais *a priori*, car il énonce un rapport nécessaire et l'observation n'atteint pas le nécessaire ; mais il ne peut, cependant, être le fruit d'une analyse, car l'analyse, bonne pour éclaircir le contenu de la conscience, est incapable d'en élargir le champ ; le jugement doit donc, sous peine de n'être pas scientifique, être à la fois *a priori et synthétique*. Et nous voici, cette fois, en face de la thèse fondamentale du kantisme :

La science, qui a pour objet des lois nécessaires, s'imposant universellement aux intelligences, est formée de *jugements synthétiques a priori*.

L'expérience m'apporte des impressions sensibles, l'esprit humain, *essentiellement actif*, — veuillez retenir ce mot, — réagit à ces impressions, leur imprime ses modalités constitutives, — que Kant appelle intuitions *a priori* et catégories — et de cette chimie mentale, « synthèse *a priori* », résulte la perception d'un rapport scientifique nécessaire.

Selon Kant, les principes fondamentaux des sciences physiques et mathématiques seraient tous de pareilles synthèses *a priori*.

Telles sont, selon lui, ces deux propositions générales de la physique : Quels que soient les changements que subisse le monde corporel, la quantité de matière qu'il renferme ne varie pas. — Dans la communication du mouvement d'un moteur à un mobile, l'action et la réaction sont égales.

Telles sont aussi, poursuit-il, les propositions fondamentales de l'arithmétique, de la géométrie : des énoncés d'additions, telle la proposition $7 + 5 = 12$; ce théorème de géométrie : la ligne droite est le plus court chemin entre deux points ; toutes ces propositions seraient des jugements *synthétiques a priori*.

Mais il y a plus : Non seulement la synthèse *a priori* appliquée aux matériaux informes de l'expérience, engendre la science et l'explique, mais elle est le seul procédé capable de l'engendrer et de l'expliquer. D'où ce corollaire d'une capitale importance, qui sort du criticisme de Kant : Il n'y a de science que du monde observable ; les réalités extra-matérielles « métaphysiques », échappent aux prises de la science, leur connaissance est

dénuée de la certitude dont les sciences de la nature ont le monopole.

Si, en effet, une synthèse *a priori* s'exerçant sur les « impressions passives de la sensibilité » était la condition essentielle d'un jugement scientifique valable et solide, en l'absence d'une matière observable, pareil jugement ne serait pas possible et, dès lors, la *métaphysique* qui est, par définition, la connaissance de ce qui dépasse l'expérience sensible, ne serait pas susceptible de certitude scientifique.

Ces notions sont abstruses, j'aurais pu craindre de vous les infliger. Et voici que votre attention soutenue m'enhardit à serrer de plus près encore mon sujet.

Je vous disais donc que Kant attribue au jugement scientifique une valeur objective, tout en avouant, cependant, que l'observation seule ne la lui conférerait pas.

Alors, la certitude de la science lui est donc conférée par le sujet pensant.

Mais si elle est apportée par le sujet, n'est-ce pas jouer sur les mots que de l'appeler « objective » ?

Oui, c'est jouer sur les mots.

Une certitude qui n'est pas due à la puissance dominatrice de l'objet pensé sur le sujet qui le pense, n'est pas, à proprement parler, *objective*.

L'adhésion d'une intelligence qui, en présence des données de l'expérience, s'attache à elles à raison d'une prédisposition de sa nature, est une adhésion subjectivement certaine ; elle n'a d'objectif que le nom et, peut-être, les apparences.

Mais je présume qu'il se sera passé dans la conscience philosophique de Kant ce qui souvent se passe dans la conscience morale de l'honnête homme qui a fléchi. Le coupable, pris de remords, se figure volontiers après résipiscence que ce qu'il voudrait avoir été toujours, il n'a point cessé de l'être.

L'observation des faits ne vous donnait pas une certitude scientifique, c'est-à-dire, d'une portée nécessaire et d'une applicabilité universelle. Ce que voyant, vous demandez la certitude au sujet. Vous vous figurez que votre analyse des conditions d'activité du sujet vous l'a donnée et, avec une indiscutable bonne foi, je le veux, mais avec inconsidération tout de même, vous appelez « objective » une certitude qui n'est objective que dans vos désirs et votre bonne intention.

La vérité est que la certitude que vous avez fait dériver des formes mentales — intuitions *a priori* de la sensibilité, catégories de l'entendement — est celle d'une adhésion commandée par la nature du sujet pensant, elle est donc, dûment, une certitude *subjective*.

Vous me l'avez déclaré, c'est en vertu de la constitution du sujet pensant, au moyen de catégories de l'esprit, que s'élabore, dans ma pensée, la synthèse *a priori*. Je suis donc certain, somme toute, que, ma constitution mentale étant ce qu'elle est, je dois juger la réalité de la façon dont je la juge; mais j'ignore, je suis inévitablement condamné à ignorer si, moyennant d'autres dispositions mentales, je ne la jugerais pas autrement; si, par conséquent, les *choses* ont entre elles les rapports nécessaires que je leur attribue.

Kant a pris ses désirs pour la réalité.

Il a bien vu que les propositions scientifiques et les théorèmes mathématiques dont il subissait l'ascendant avaient une valeur indubitablement objective et il a de confiance attribué à son explication critique l'objectivité qu'il apercevait à la science elle-même.

La vérité, c'est que l'observation seule ne donne ni nécessité aux faits observés, ni généralité illimitée à leurs rapports : en cela Kant et Hume ont vu juste.

La vérité, encore, c'est qu'aucune forme mentale, aucune disposition du sujet pensant n'est capable de conférer à l'objet pensé une objectivité valable pour un autre que celui qui le pense, au moment où il le pense : et ceci tout kantien, maître ou disciple, doit bon gré mal gré l'avouer.

Mais il est un moyen, et que Kant ignore, de présenter une chose observée dans des conditions objectives autres que celles qui l'emprisonnent et la limitent dans l'observation sensible. L'intelligence a le pouvoir « *d'abstraire* » la chose observée des caractères qui l'individualisent et l'assujettissent à l'espace et au temps dans l'expérience sensible. Alors, *en son état abstrait*, l'objet est susceptible d'une décomposition mentale qui fait surgir entre ses éléments constitutifs des rapports qui dépassent toute limite et défient toute contingence. Ces rapports issus du rapprochement des éléments de l'objet abstrait sont donc *objectifs* : leur nécessité, leur universalité sont *objectives*, la certitude de la science de ces rapports est *objective*.

Il a manqué à Hume de connaître, il a manqué

à Kant de comprendre et d'appliquer sagement à l'expérience le procédé de « l'abstraction intellectuelle » si profondément pénétré par Aristote, si finement analysé par saint Thomas et duquel dépendent le niveau idéal de la pensée humaine et la valeur objective du savoir.

Nous avons ainsi résumé ce que l'on appelle le *criticisme* de Kant. On l'appelle de ce nom, parce que l'ouvrage qui le contient est intitulé *Critique de la raison pure*. Il aboutit à ces *deux conclusions générales* :

1° La *certitude des sciences* physiques et mathématiques est souveraine, universelle, mais trouve sa raison d'être dans une synthèse *a priori*, fruit de l'activité naturelle du sujet pensant appliquée aux impressions passives de la sensibilité. Kant appelle encore cette certitude « objective », mais nous avons fait observer qu'elle n'a plus de l'objectivité que les apparences et le nom.

2° La certitude de la *métaphysique* est injustifiable : la raison peut bien se former de Dieu et de l'âme des *idées*, mais celles-ci n'ayant pas d'éléments matériels susceptibles d'entrer dans une synthèse *a priori*, demeurent forcément étrangères à la science et dépourvues de la certitude qui lui appartient.

Chose surprenante et que le philosophe allemand n'avait point prévue assurément : Le kantisme sert aujourd'hui d'égide aux positivistes, héritiers de ce Hume, que Kant s'était donné la mission de combattre. A l'encontre de Hume,

Kant s'était attaché à établir, on se le rappelle, qu'il n'y a pas, dans la conscience humaine, que des événements contingents, éphémères : il lui opposa le fait inéluctable de l'existence des sciences physiques et mathématiques avec leur absolue nécessité et leur universalité illimitée dans le temps et dans l'espace et la construction laborieuse de son synthétisme *a priori* devait, dans sa pensée, sauver la science.

Mais les disciples de Hume, les Mill, les Huxley, les Spencer, ne retinrent de la spéculation kantienne que la conclusion négative : l'impossibilité d'asseoir la métaphysique sur une base scientifique; avec Kant, donc, ils nient que l'esprit humain puisse connaître avec certitude ce qui n'est pas compris dans la sphère des phénomènes sensibles, — ils se sont appelés, de ce chef, *agnostiques*, — mais ils se rattachent à Hume plutôt qu'au criticisme kantien dans l'interprétation du donné scientifique.

En revanche, un autre courant sortit du rationalisme en réalité subjectiviste de Kant : certains esprits, insistant sur l'idée que la nécessité est inhérente à la pensée et à elle seule, poussèrent la théorie à ses conséquences extrêmes et en vinrent à dire avec Fichte, Schelling, Hegel, que le sujet pensant est seul le créateur du monde réel.

Le *panthéisme idéaliste* se réclame de Kant, aussi bien que l'agnosticisme.

Le philosophe de Kœnigsberg n'était point agnostique. Le monde métaphysique fermé à la raison théorique se laisse saisir, pensait-il, au moins du dehors, par la raison pratique. La morale est

l'engin de sauvetage de la croyance à la vie future et à la religion naturelle.

Vous vous rappelez que, à côté de la science, Kant reconnaissait dans la conscience humaine l'*impératif absolu*, le devoir moral.

Ce que moralement je *dois* faire, se disait-il, je puis physiquement le faire : l'obligation morale implique donc le sentiment de ma liberté, faculté d'accomplir ou de ne pas accomplir mon devoir.

Bien plus, le caractère *absolu* de la loi morale nous commande de penser que tôt ou tard le Bien moral triomphera.

L'égoïsme ici-bas vicie en tout ou en partie la plupart de nos actes, au point que l'on se demande, dit Kant, si jamais il s'est accompli sur notre planète un acte humain absolument désintéressé. Mais, est-il admissible que, dans ce conflit entre la recherche intéressée du bonheur et les exigences désintéressées du devoir, l'égoïsme finalement l'emporte? Non, le caractère *absolu* de la loi morale a pour inévitable corollaire l'existence d'une vie future où devra se réaliser l'harmonie entre l'exercice de la moralité et la possession de la félicité.

Or l'individu ne peut faire son devoir que pour la raison austère que c'est son devoir; il vicierait la moralité de son acte, s'il y cherchait un titre à récompense.

Il est donc nécessaire qu'un autre que lui, un Être supérieur à lui et à l'humanité, Dieu, en un mot, sanctionne le devoir.

D'où la conséquence : L'existence indiscutable

d'une obligation morale absolue nous autorise à en déduire trois corollaires qui, dans la réalité, sont trois vérités « postulées » — c'est le mot de Kant — par le devoir. Ces trois « postulats de la raison pratique » sont : la liberté morale ; l'existence d'une vie future et de l'immortalité de l'âme ; l'existence de Dieu législateur et gardien de l'ordre moral.

Toutefois, prenons-y garde.

La vraie certitude, celle qui s'impose à tous et coupe court aux discussions, ne se rencontre que dans le domaine scientifique.

La certitude morale est attachée à un sentiment personnel : à ce titre, elle partage la précarité, la versatilité du sentiment ; elle peut me suffire, si je m'en contente, elle n'a point qualité pour s'imposer à autrui.

Kant se flattait d'avoir ainsi établi une cloison étanche entre le domaine spéculatif et le domaine moral. Car, se disait-il, si la science et la métaphysique n'apportent à la moralité et à la religion aucun secours, elles n'y mettent, en revanche, aucune entrave. « En ôtant au devoir sa base métaphysique, Kant a voulu, observe Secrétan, laisser le champ libre à la moralité. »

Une lignée d'apologistes et de philosophes se rattache au philosophe allemand.

Au lendemain de la Révolution de 1789 et de 1793, après les guerres de l'Empire, la pensée catholique était bouleversée, les apologistes et les philosophes étaient dans le désarroi.

Dépourvus du fil de la tradition, obligés de se

former eux-mêmes et de faire front, sur l'heure, aux idées sensualistes et matérialistes qui les envahissaient, de nombreux apologistes, le vicomte de Bonald, l'abbé de la Mennais, prirent le parti de surseoir à l'examen rigoureux des fondements métaphysiques de l'ordre moral et religieux ; partageant la défiance de Kant à l'égard de la raison spéculative individuelle, ils demandèrent l'un à la Foi révélée, l'autre au consentement général les garanties de sécurité, sinon de vérité, qu'ils désespéraient de trouver en eux-mêmes par un effort de réflexion personnelle.

Le traditionalisme et la doctrine mennaisienne de la raison générale furent éphémères, mais les mêmes tendances dualistes de défiance à l'égard de la raison spéculative, de confiance exclusive dans le sentiment personnel se sont poursuivies à travers le XIXe siècle et sont, aujourd'hui, particulièrement en Angleterre et en France, plus vivaces que jamais.

Durant la première moitié du siècle, brilla sur le théâtre de la philosophie française Victor Cousin, dont l'éducation avait été allemande. Il chercha dans *l'éclectisme* un abri pour ce que l'on était convenu alors d'appeler « les vérités fondamentales de l'ordre métaphysique, moral et religieux ».

L'éclectisme était une tentative de remplacer la philosophie spéculative, réputée stérile, par l'histoire ou, plus exactement, par l'acceptation en bloc de tous les grands systèmes qui, selon Victor Cousin, se succèdent périodiquement dans l'histoire de la philosophie. Ces systèmes se réduisent à quatre : le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et

le mysticisme. « Je ne voudrais pour rien au monde, écrit-il, quand je le pourrais, en retrancher un seul. Supposez qu'un de ces systèmes périsse : selon moi, la philosophie tout entière est en péril[1]. »

Théodore Jouffroy, disciple de Victor Cousin, se plaignait amèrement de la stérilité de l'idéologie de son maître, mais, à son tour, dépourvu d'une philosophie capable de lui donner la solution rationnelle du problème moral qui angoissait son âme, naguère encore chrétienne, aujourd'hui tristement désemparée, il était allé demander aux Ecossais Reid et Dugald-Stewart le raffermissement de ses croyances morales. Les Ecossais préconisaient la philosophie du *sens commun*, c'est-à-dire la foi à cette certitude instinctive, que la nature ne peut nous refuser, la conservation des croyances sans lesquelles tout ordre social serait impossible.

Un homme d'Etat anglais, Balfour, a développé, il y a quelque vingt ans, dans ses *Fondements de la croyance*, une thèse similaire : La raison théorique a perdu son crédit ; au nom de la science, on a affirmé le déterminisme universel et battu en brèche nos croyances morales, mais cette science même au nom de laquelle on nous attaque, aucune théorie philosophique ne parvient à la justifier ; gardons donc notre foi à la liberté, croyons à un Etre supérieur. Aussi bien, si nos croyances ne sont plus éclairées par la science, elles sont utiles, elles sont pratiquement nécessaires ; restons-y fidèles dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation[2].

1. V. Cousin, *Histoire générale de la Philosophie*, 8e édition, p. 25. Paris, 1867.

2. *The foundations of belief*, pp. 300-399.

Et vous entendez encore les échos de la parole éloquente de Brunetière qui, « après une visite au Vatican », écrivait dans la *Revue des Deux Mondes :* « Les sciences sont impuissantes, je ne dis pas à résoudre, mais à poser convenablement les seules questions qui nous importent... la science, pour le moment et pour longtemps encore, a perdu la partie. Incapables de nous fournir un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent, ni la science en général, ni les sciences particulières, physiques ou naturelles, philologiques ou historiques, ne peuvent plus revendiquer comme elles l'ont fait depuis cent ans le gouvernement de la vie présente[1] » ; et qui, d'autre part, dans sa conférence à Besançon sur le *besoin de croire*, disait : « Le besoin de croire est le fondement ou, si vous l'aimez mieux, la condition de toute morale, de toute science et de toute action »[2]... « Pas de morale sans croyance, ajoutait-il, et pas de croyance qui, pour mériter son nom, ne doive impliquer l'absolu »[3].

Et le savant académicien s'attachait à ramener les hommes de sa génération au catholicisme, mettant une insistance particulière à rappeler les services que la foi chrétienne a rendus et peut seule rendre aujourd'hui et demain à la société.

Ces dernières années, en ce commencement même de notre xxe siècle, il s'est produit soudain en pays anglo-saxons un mouvement qui a des ana-

1. *Revue des Deux Mondes, Après une visite au Vatican,* 1895, pp. 99 et 105.

2. *Discours de combat,* 1re série, p. 310.

3. *Ibid.*, p. 326.

logies avec le dogmatisme de l'utilité sociale préconisé par Balfour et par Brunetière. Il a pour représentants principaux John Dewey, F. C. S. Schiller et surtout William James [1]. L'opposition si fortement accusée par les deux *Critiques* de Kant entre le déterminisme des phénomènes de la nature et l'autonomie de l'acte moral, l'échec de la tentative de conciliation poursuivie par le philosophe allemand, provoquèrent chez des esprits soucieux à la fois de science et de morale l'envie de reviser les fondements de l'une et l'autre.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, deux penseurs originaux, l'un en Suisse, Secrétan, auteur de *La philosophie de la liberté*, l'autre en France, Renouvier, auteur de travaux de critique considérables et notamment des *Dilemmes de la métaphysique pure*, contribuèrent par une action lente mais continue, à arrêter l'attention des philosophes sur la *volonté*.

Si nous n'étions pas retenu par le point de vue spécial auquel nous nous sommes placé, nous nous ferions un devoir de reconnaître ici que, dans l'histoire de la philosophie, les démarches des sens et de l'intelligence ont trop exclusivement absorbé la pensée et que le « Pragmatisme » dont nous avons à parler à l'instant aura eu au moins cet effet utile de rendre à la philosophie « de la volonté » et « de la liberté » la place qui lui revient.

Tandis que le matérialisme écrase la volonté libre sous la pression d'un déterminisme brutal, Renouvier et Secrétan posent avec hardiesse à l'origine de toutes les lois, même au point de

départ de toute métaphysique, un acte libre.

Tributaire, sans doute, des théories de Renouvier, M. Boutroux, dans un petit livre qui fit réfléchir, *De la contingence des lois de la nature*, souligna tout ce qu'il y a de « contingent » dans les lois réputées « nécessaires » de la nature. Des mathématiciens et des physiciens aux vues synthétiques, comme Mach, Ostwald, Duhem, Poincaré, mirent en lumière le caractère approximatif de nombreuses formules qui passent couramment pour des énoncés de lois[1]. Des philosophes, notamment Milhaud, Le Roy, livrèrent à la conception positiviste et « intellectualiste » de la nature de vigoureux assauts, s'efforçant à montrer combien le sens commun et la science « déforment » la réalité qu'ils vont saisir.

D'où cette conclusion de M. Le Roy qui est comme l'arrêt de mort du déterminisme des phénomènes : « (Les) résultats (de la science) ne deviennent rigoureux et généraux qu'à partir du moment où ils se tournent en définitions librement décrétées. S'appuyer sur la science pour conclure au déterminisme universel, c'est donc un cercle vicieux et une contradiction... Donc on ne peut pas dire que l'on *découvre* par la science un ordre nécessaire existant réellement dans la Nature »[2].

D'où aussi cette autre conclusion, d'un caractère plus positif, et dans laquelle il y a, assurément, une large part de vérité : les hypothèses scienti-

1. « Aucune loi particulière ne sera jamais qu'approchée et probable », écrit Poincaré. *La valeur de la science*, p. 251.

2. Le Roy. *Bibliothèque du Congrès international de philosophie*, 1900, t. I, p. 340.

fiques ne sont pas des théorèmes, mais des *outils*, leur valeur se mesure non à leur conformité avec la réalité objective mais à leur *puissance d'invention*.

Généralisez cette conception de la connaissance scientifique et vous aurez l'idée dominante du *pragmatisme* anglo-saxon.

Il ne faut pas vous demander ce que représente une idée, si elle est en accord ou en désaccord avec le monde réel et, en ce sens traditionnel, vraie ou fausse. Ce sont là de stériles jeux d'esprit qui ont discrédité « l'intellectualisme », le « scolasticisme ». Il faut changer de point de vue et vous demander ce que vaut l'idée comme moyen d'action. Pour le savoir, il faut la mettre à l'épreuve ; si elle réussit, elle est, du coup, « vérifiée », elle possède sa « valeur logique » et celle-ci est sa « vérité ».

La vérité d'une pensée, dit expressément William James, est son aptitude fonctionnelle à procurer des résultats utiles [1].

Nos pragmatistes appellent cela le point de vue « instrumental » de la vérité.

Le vrai est ce qu'il nous est avantageux de penser, comme le bien, le juste est ce qu'il nous est avantageux de pratiquer.

La philosophie doit être mise sur le même pied que l'hygiène ou le commerce : le commerce nous fait gagner de l'argent, l'hygiène nous procure la santé, la science et la philosophie nous fournissent la vérité.

Ces graves et nobles théories sont professées non

1. William James. *Pragmatism*, p. 205.

à la bourse ou au marché, mais à l'université Harvard, à Cambridge (Etats-Unis), à l'Institut Lowell, à Boston.

Et William James qui les popularise, se flatte d'entretenir, par leur moyen, un idéal moral et religieux. Aux positivistes agnostiques, d'une part, aux métaphysiciens, d'autre part, il offre une solution mitoyenne : gardez la morale, gardez la foi en Dieu, leur dit-il, car ces idées et ces sentiments ont leur valeur fonctionnelle pour le progrès de l'humanité.

Toujours, vous en aurez fait spontanément la remarque, nous nous retrouvons en présence de la même idée inspiratrice : La raison spéculative est impuissante, appuyons la morale sur des bases nouvelles, interrogeons les besoins de nos âmes, sauvons les intérêts sociaux, ne sacrifions pas à des discussions théoriques les exigences de la vie pratique.

Je reviens à la philosophie française.

Après la disparition de l'école de Cousin et de Jouffroy, nous voyons au premier rang de la philosophie en France le Père Gratry. L'idée dominante, personnelle de Gratry est que, pour s'élever à la connaissance certaine de l'Absolu, la raison a besoin d'être aidée de ce que le philosophe appelle poétiquement « le sens du divin ». Ce sentiment est, selon lui, le ressort de l' « induction ». Lorsqu'un géomètre inscrit un polygone dans une circonférence, il voit qu'à mesure que se multiplient les côtés du polygone, celui-ci s'approche de la circonférence ; à un moment donné, dit Gratry, le

mathématicien passe à la limite et estime que la circonférence *est* un polygone d'une infinité de côtés.

De même, la raison va du fini à l'infini, à l'absolue perfection, à Dieu.

Toujours, dit le philosophe, le même procédé : le passage à la limite, passage qui implique un saut dans l'inconnu.

Erreur. Le mathématicien ne dit pas que la circonférence *est* en réalité un polygone d'une multitude infinie de côtés; mais il dit que la variable, le polygone, peut s'approcher indéfiniment de la limite, la circonférence et que, par suite, la différence peut devenir aussi petite que l'on voudra et, finalement, *être considérée comme si elle était nulle*.

Ollé-Laprune, qui exerça à l'Ecole Normale une puissante et à de nombreux points de vue très bienfaisante influence, ne fut pas indemne de la sentimentalité de l'abbé Gratry, son ami et son maître.

Et c'est peut-être par l'intermédiaire d'Ollé-Laprune que se rattache aux protagonistes de la philosophie du sentiment, une jeune et brillante pléiade d'écrivains, ou de penseurs de premier ordre, Bergson, Le Roy, Wilbois, qui tous, animés d'un même souffle, défendent avec ardeur un même programme, que l'on désigne sous les noms de : *philosophie nouvelle*, *philosophie de l'immanence* ou encore, *pragmatisme*, qu'il ne faut pas, toutefois, identifier au pragmatisme américain.

Qu'est-ce à dire?

Pour le commun des mortels — et nous en

sommes tous, tant que nous n'avons pas été soumis à un dressage, ou si vous le voulez, à un redressage particulier — le monde comprend deux termes :

Les *choses ;*

Nous qui les contemplons et cherchons à les *connaître*.

Les *connaître* c'est se les représenter telles qu'elles sont. La *vérité* consiste dans la conformité de la représentation avec l'objet représenté.

L'*erreur* gît dans le désaccord entre la représentation et la réalité qu'elle devrait représenter.

La *certitude* s'établit en nous lorsque nous avons conscience que nos représentations des choses sont fidèles.

Cette vue d'ensemble est applicable à la connaissance de toute réalité : elle vise d'abord la réalité sensible du monde extérieur et celle que nous percevons en nous dans nos impressions et nos émotions corporelles ; mais elle vise aussi, ensuite, notre âme spirituelle et Dieu, dans la mesure où l'expérience sensible nous sert de point d'appui pour nous élever à la connaissance des substances spirituelles et de l'Être divin.

Toujours, donc, c'est du dehors que nous viennent les *stimulations* à la connaissance. C'est aux *choses* que nous devons demander des *objets* intelligibles.

Pour nous, catholiques, il y a une source de connaissances différente de l'expérience sensible : l'autorité, celle du Dieu Révélateur, ou celle de l'Eglise, organe authentique de transmission de la parole révélée.

Mais l'autorité, elle aussi, est extérieure à nous ; au surplus, le langage, dont elle doit inévitablement se servir pour se faire comprendre de nous, est emprunté aux choses d'expérience.

Eh bien non, répondent les protagonistes des doctrines de *l'immanence*, Bergson, Le Roy, Wilbois, sur le terrain de la philosophie, Georges Tyrrell, sur celui de la théologie et de l'apologétique. Quiconque pose en dehors de l'âme, soit dans la nature extérieure, soit dans une révélation extrinsèque, l'objet de la pensée et les garanties de sa vérité, rend impossible toute explication rationnelle du savoir. Il faut donc résolument abandonner l'interprétation traditionnelle de la vérité et de la certitude, qui est *extrinséciste* et la remplacer par une interprétation qui n'oblige pas l'âme à sortir d'elle-même.

La seule théorie critériologique recevable est *l'individualisme idéaliste, l'immanentisme, la philosophie de l'expérience vécue*. Je ne puis connaître que ce qui est *en moi ;* je ne puis sortir de moi pour aller au dehors saisir une réalité qui ne ferait pas corps avec moi. Le donné est donc *immanent*.

Ce donné est un perpétuel devenir. Il n'existe pas de choses faites, mais seulement des choses qui se font; pas d'états qui se maintiennent, mais seulement des états qui changent.

Or notre intelligence porte en elle une tare incurable. Aux prises avec la mobilité du devenir, elle ne parvient à la saisir qu'en la décomposant en fragments homogènes et rigides.

Tout l'effort de la spéculation « intellectualiste » aboutit à une analyse de la réalité en concepts et

ces concepts l'esprit les coordonne ensuite en système; mais ces concepts sont fragmentaires, ils sont morts. Parce qu'ils morcellent la vérité, ils la déforment.

Il faut donc n'accepter comme absolument vrai, comme définitivement vrai aucun système : c'est sous la glace des concepts que coule le libre courant de la pensée. « La vérité absolue, en définitive, ce n'est, dit Le Roy, ni un système particulier, ni la somme de tous les systèmes, ce serait plutôt la courbe dont ils sont les tangentes ; disons mieux : c'est leur mouvement, leur progrès, leur devenir, leur vie, leur évolution, leur convergence. »

Il faut donc dépasser l'effort de contemplation intellectuelle — discours, entendement, raison, tous procédés qui n'atteignent que des concepts — descendre dans l'obscurité intime des choses et s'insérer dans le rythme de leur vie originale [1]. Cette pénétration du réel est possible, paraît-il. Si nous en croyons Bergson, nous possédons ce don *d'intuition* ; si nous en croyons Le Roy, nous avons cette « faculté d'*invention* ». « De la vie, écrit Bergson, (l'intelligence) ne nous apporte et ne prétend d'ailleurs nous apporter qu'une traduction en termes d'inertie. Elle tourne tout autour, prenant, du dehors, le plus grand nombre possible de vues sur cet objet qu'elle attire chez elle au lieu d'entrer chez lui. Mais c'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait *l'intuition*, je veux dire l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même,

1. Voir Le Roy. *Revue de métaphysique et de morale*, 1901, *Sur quelques objections adressées à la nouvelle philosophie*.

capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment[1]. »

M. Le Roy, après avoir comparé les diverses activités de la raison aux plages lumineuses d'un spectre continu dont chacune se prolonge et se fond doucement dans une autre, ajoute qu'à l'extrémité du spectre s'aperçoit « la faculté d'invention, la pensée créatrice, l'activité mentale supra-logique »[2].

C'est elle qui est avant tout la source de nos connaissances, car connaître c'est « fabriquer la lumière même dont notre vue se servira »[3]. « On ne *connaît* vraiment qu'en pénétrant jusqu'au point où l'idée pure devient objet d'action. La nécessité de l'action se fait sentir par conséquent, non pas seulement pour que la connaissance ait une valeur utile, mais encore et simplement pour qu'elle existe[4]. »

L'apologiste anglais, Georges Tyrrell, l'un des leaders du *modernisme*, se réclame de la philosophie de l'action et l'applique à la connaissance des vérités révélées. Tyrrell considère la *Révélation*, non comme un *dépôt doctrinal* confié à la garde de l'Eglise enseignante et dont les fidèles auraient à recevoir d'elle, aux divers moments de l'histoire, l'interprétation authentique... Elle est la *vie* de la collectivité des âmes religieuses, ou mieux, de

1. Bergson. *L'évolution créatrice*, pp. 191-192.

2. Le Roy. *Revue de métaphysique et de morale*, 1901, *Sur quelques objections adressées à la nouvelle philosophie*, p. 301.

3. *Ibid.*, p. 305.

4. *Ibid.*, p. 308.

toutes les âmes de bonne volonté qui aspirent à réaliser un idéal, supérieur au terre à terre des consciences égoïstes. Les saints du christianisme forment l'élite de cette société invisible, de cette communion des saints. Tandis que la *vie religieuse* suit invariablement son cours dans les profondeurs de la conscience chrétienne, des *croyances théologiques* s'élaborent dans les intelligences, s'expriment en formules commandées par le besoin du moment, mais d'autant moins conformes à la réalité vivante de la foi qu'elles gagnent en précision. L'autorité de l'Eglise catholique romaine — les évêques et le Pape — interprète la vie intérieure des fidèles, récapitule le produit de la conscience universelle et l'énonce en formules dogmatiques. Mais *la vie religieuse intérieure elle-même reste la règle directrice suprême des croyances et des dogmes*. Au surplus, la vie étant essentiellement active, l'effort des intelligences étant soumis à mille fluctuations, le code des croyances est variable ; les dogmes de l'Eglise, à leur tour, changent de sens, si pas nécessairement d'expression, avec les générations auxquelles ils s'adressent ; néanmoins, l'Eglise catholique reste une et fidèle à ses origines, parce que, depuis Jésus-Christ, un même esprit de religion, de sainteté anime les générations successives de la société chrétienne et toutes se rencontrent, au fond, en un même sentiment de piété filiale envers notre Père qui est dans les cieux, et en un même sentiment d'amour pour l'humanité, de confraternité universelle[1].

1. *Lex credendi*, pp. 3, 59, 107.

Le voilà donc, nettement accusé, l'antagonisme de la philosophie séculaire, « intellectualiste », et de la philosophie « nouvelle » de « l'expérience vécue ».

La vérité n'est plus une norme objective, impersonnelle qui commande l'adhésion à toute intelligence qui la saisit ; elle n'est plus qu'un mouvement ininterrompu à la poursuite d'un idéal qu'il est impossible de jamais atteindre. L'unique mérite d'une philosophie est de dépasser la philosophie qui l'a précédée. Sa valeur relative se mesure, sinon aux dividendes sociaux ou moraux qu'elle rapporte, au moins à la résistance qu'elle est capable d'opposer aux contradictions qu'on lui suscite ou qu'elle suscite, en un mot, à sa durée. Le critère de la vérité est le succès, la réussite.

Vraiment, n'est-il pas manifeste que la philosophie moderne, issue de Kant, s'est fourvoyée ?

Vous vous rappelez la tâche qu'elle avait assumée : elle avait à rendre compte de la certitude de la science, des sciences de la nature et de la science mathématique notamment, et ces sciences, comme telles, étant incapables de fonder une morale, moins encore une religion, il fallait, pour donner satisfaction complète à la conscience moderne, trouver une conception philosophique qui fût assez large pour embrasser et les sciences et la morale. Evidemment, il fallait *distinguer* le problème scientifique et le problème *moral*.

Mais Kant ne se contenta pas de les distinguer, il les *sépara* et crut pouvoir et devoir placer entre les conclusions de la raison spéculative, chargée de légitimer la science, et les conclusions — qui

ne sont pour lui que des aspirations — de l'ordre moral, une cloison étanche.

Voilà que, depuis un siècle et demi, vingt systèmes divers, engagés dans les deux voies divergentes, marquées par la bifurcation kantienne, s'efforcent en vain à donner à la morale et à la science une base certaine.

Les traditionalistes, La Mennais; puis les éclectiques, Victor Cousin à leur tête ; après, les représentants écossais de la philosophie du sens commun et leur brillant disciple français, Théodore Jouffroy; ensuite, Gratry qui préconise un sens divin, une induction mystique; et les hommes d'état, tel Balfour, et les apologistes, tel Brunetière, et les hommes pratiques qui, avant tout, éprouvent le besoin d'agir et de faire agir, tels les Américains John Dewey et William James ; et bien d'autres, enfin, dont je n'ai même pu, faute de temps, mentionner les noms, tous y ont été de leur système pour sauver la morale, mais sans se libérer, au préalable, du vice originel du dualisme kantien.

Vous avez vu combien chacune de ces théories fut éphémère, combien elle était fragile.

Et voici qu'aujourd'hui la science spéculative elle-même est frappée de suspicion. *Toute* vérité est devenue *mouvante*. Il n'y a plus rien d'acquis, de définitivement acquis, ni en science ni en philosophie, jamais de questions closes. La vérité est *vie* et la vie est, par définition, ce qui est perpétuellement en *mouvement ;* elle est *croissance* plutôt que terme; elle opère des progrès, plutôt qu'elle ne donne des résultats. La philosophie est

par nature invention et réinvention perpétuelles.

La banqueroute du kantisme est flagrante. N'est-il pas temps que les hommes de notre génération fassent à fond leur examen de conscience et, s'ils veulent se garder d'un scepticisme désespéré, n'est-il pas temps qu'ils se demandent si le grand philosophe allemand ne les a pas menés dans une impasse? . . . .

. . . .

Est-il donc vrai qu'il faille mettre à part de la science l'ordre moral? Est-il vrai que le devoir repose sur une base où ne pénètre point la raison spéculative? En un mot, l'homme soucieux à la fois de la science et de la morale doit-il faire appel à la méthode expérimentale et à la critique spéculative, pour asseoir les fondements de la première, au sentiment personnel, pour sauvegarder la seconde?

Je comprends que l'animal obéisse à ses impulsions : il est incapable de les contrôler. Mais l'homme est doué du pouvoir de réfléchir. Lui interdirez-vous d'appliquer sa réflexion à la signification de ses instincts? Estimez-vous possible qu'il n'y ait pas, dans les vies les plus absorbées par la sensibilité, des heures lucides où la conscience morale se demande : « Mais ce sentiment qui a la prétention de s'imposer à ma volonté pour la régir, qui lui commande d'accomplir ce qu'il lui présente comme bien, de repousser ce qu'il lui présente comme mal, ce sentiment est-il en définitive autre chose qu'une impulsion *aveugle*? Soutient-il l'examen d'une conscience *éclairée*? »

Si ce sentiment est *aveugle*, pourquoi aurais-je

le *devoir* de m'y soumettre? Si, comme le suppose Le Dantec, les lois morales ne sont que la pression héréditaire des nécessités ancestrales, j'en fais le cas que je veux, j'y obéis ou je n'y obéis pas *comme cela me plaît*, *quand cela me plaît*, *pour autant que cela me plaise :* et voilà le devoir moral qui sombre dans la fantaisie.

Si, au contraire, ce sentiment commande le respect d'une conscience *éclairée*, c'est donc qu'il se règle sur une norme que conçoit ou aperçoit l'intelligence, c'est donc que l'obligation morale a ses racines dans la raison spéculative et alors le divorce opéré par Kant entre l'ordre théorique et l'ordre moral, entre la raison théorique et la raison pratique est artificiel.

Donc, si nous voulons protéger le contenu intégral de la conscience moderne, c'est-à-dire, à la fois la science et le sentiment du devoir, il faut renoncer à l'interprétation kantienne de ce sentiment.

Aussi bien, quelle est cette raison théorique, objective, qui justifie chacun de nos devoirs? Le motif de l'obligation est plus ou moins complexe, selon que l'objet du devoir est plus ou moins compliqué, mais il reviendra toujours à ce fait dominateur : Un acte n'est pas indifférent. Il n'est pas indifférent que je mente ou que je dise la vérité; que je vénère ma mère ou que je l'outrage; que je sois fidèle à l'amitié ou que je lui sois traître; que je respecte la propriété de mon voisin ou que je l'usurpe. Il y a un *bien* que je dois *absolument* vouloir, une *fin* qui s'impose à toute conscience individuelle ; qui s'impose aux enfants à l'égard de

l'autorité familiale; qui s'impose au citoyen à l'égard de l'ordre social.

Est *bon* moralement l'acte qui se subordonne à cette fin; est moralement *mauvais* l'acte qui va à l'encontre de cette fin nécessaire.

La bonté morale d'un acte, comme sa malice, réside donc dans un *rapport* entre deux termes, dont l'un est l'acte, l'autre la fin à laquelle il est subordonné.

Et voilà que la Morale rentre dans la Logique, qui est la science générale des « rapports ».

Quels que soient les termes du rapport, qu'ils soient un acte et une fin, qu'ils soient deux quantités, deux choses, il importe peu : le *rapport*, comme tel, est de nature identique.

Or, tout jugement, spéculatif ou moral, a pour objet un rapport fondé sur deux termes.

Selon qu'il exprime exactement ou inexactement le rapport objectif, le jugement est vrai ou faux.

La vérification des rapports, qu'ils appartiennent à l'ordre spéculatif ou à l'ordre moral, est donc foncièrement identique.

La raison humaine, qui est par essence une faculté perceptive de rapports, est *une* et toutes ses démarches sont au fond de même nature.

La philosophie critique — elle s'appelle souvent aujourd'hui *critériologie* ou *épistémologie* — ne sanctionne donc pas le divorce kantien entre la critique de la science et la critique de la morale.

Disons en passant qu'elle reconnaît, au surplus, une distinction superficielle entre les conclusions ou les déductions d'une science et les principes

immédiats qui leur servent de prémisses ou de principes. Mais, encore une fois, dans la construction systématique de la plus complexe des sciences, il n'y a qu'un enchaînement de rapports, et la démonstration de la plus lointaine conclusion n'est pas autre chose que le rattachement de celle-ci, au moyen de rapports intercalaires, aux rapports qu'énoncent les prémisses ou les principes.

Montrer la valeur du savoir — spéculatif ou moral, immédiat ou inféré — revient donc à mettre en lumière la valeur d'un rapport immédiat.

La critériologie néo-scolastique s'attache à établir la valeur de ces rapports immédiats, en eux-mêmes, d'abord, dans leur enchaînement, ensuite, et enfin, dans leurs multiples applications.

Elle les considère dans la signification abstraite qu'offrent les mathématiques pures, et dans leur application au monde réel, soit observable soit métaphysique.

Dans chacune de ces sphères du savoir, elle s'attache à montrer que la nécessité de ce rapport, qui est la matière élémentaire de la science, ne tient pas à la constitution du sujet qui l'exprime, mais se révèle antérieure à la perception, domine le sujet, s'impose à son assentiment et ainsi *motive objectivement* la certitude de la pensée.

Nous voici au terme de cette longue, trop longue analyse du contenu de ce que l'on se plaît à appeler parfois, en une vague expression, la conscience moderne.

Dans ce large *Gulf-stream* dont les premières origines remontent au siècle de Galilée (1564-1624), au XVIe siècle, et auquel chaque génération, depuis

lors, a donné généreusement son apport, vous avez pu discerner, à l'intérieur, les eaux bleues, avec leur tiédeur bienfaisante, de la science expérimentale ; mais les couches profondes du courant sont froides — ce sont les conceptions mécaniques d'une intelligence sans cœur — et les rives sont froides — les eaux de la science y coulent séparées des ondes de la morale. La néo-scolastique unifie tous les effluves du courant : elle féconde et elle préserve.

L'Eglise catholique s'est trouvée, se trouve plus impérieusement que jamais en face du problème capital de la pensée moderne. Les préliminaires rationnels de sa foi, l'interprétation de ses croyances se trouvent engagés dans le débat.

Les modernistes supplient Pie X, au nom des intérêts de la chrétienté, au nom de la société qu'ils veulent retenir dans le giron de l'Eglise, ils le supplient d'accepter et la science et son interprétation kantienne, sauf à corriger celle-ci, si possible, à l'atténuer tout au moins.

Quelques savants, donc, ne voulant garder que la logique mécanique de leur science prétendent *identifier* cette logique et la morale ou supprimer la morale au nom de la science.

Kant et sa lignée conservent avec respect le donné scientifique et le donné moral, mais les *séparent* et tentent de l'un ou de l'autre deux interprétations diverses, opposées, qui ne peuvent se rejoindre.

Les modernistes voudraient qu'elles se rejoignissent quand même.

Le Pape leur répond : Impossible ! *N'identifions pas, ne séparons pas*, mais *distinguons*.

L'Evangile raconte que notre divin Sauveur fut un jour soumis, dans le désert, à une tentation de superbe. Le démon l'avait transporté sur une cime et, étalant de là sous ses yeux, tous les royaumes du monde dans leur plein éclat, il lui disait : Regarde, tout cela sera à toi, si tu consens à m'adorer.

Arrière, répliqua le divin Maître, retire-toi loin de moi, car il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que Lui. »

Regarde, disait La Mennais à Grégoire XVI en 1834, la science n'a de refuge que dans la Foi. Consens à asservir la raison, tu régneras seul sur les intelligences.

Regarde, ont dit les modernistes à Pie X, bénis le mariage de la science expérimentale avec l'individualisme kantien et tu régneras sur le monde moderne.

Et Pie X, comme Grégoire XVI, a repoussé du pied cette royauté usurpée, en disant aux séducteurs. Arrière. je ne connais que le devoir et ne veux servir que la vérité.

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET LA VIE

CHAPITRE PREMIER

ÉDUCATION ET RELIGION[1]

Il y a quelques jours, au Congrès d'éducation morale de La Haye, un orateur, partisan de la morale que l'on appelle laïque, croyait embarrasser ses adversaires en leur disant : Si, par impossible, vous cessiez de croire, est-ce que vous cesseriez d'être moraux? Non, n'est-ce pas ?

C'est donc, ajoutait-il, que la moralité est indépendante des « dogmes », il voulait dire, sans doute, indépendante des croyances religieuses.

Et quand nous, de notre côté, nous revendiquons une place, la première, pour la religion, dans l'œuvre de l'éducation morale, les laïcisateurs nous répondent par cette objection qu'ils estiment triomphante : « N'y a-t-il pas des honnêtes gens parmi nous, et n'y a-t-il pas, parmi les vôtres, des brebis galeuses? »

Eh, oui, il y a, parmi ceux et celles que nous

1. Conférence faite au Congrès eucharistique de Vienne (1912).

élevons dans nos maisons d'éducation ; à qui leur père et leur mère avaient essayé de passer la fermeté de leur foi et l'ardeur de leur amour ; que l'Eglise catholique avait nourris de sa doctrine et du pain vivant de la sainte Eucharistie, il y a, dis-je, des égarés qui nous échappent, se détournent de nous, se redressent même parfois contre nous, avec une haine tantôt hypocrite, tantôt féroce qui voudrait faire oublier ce qu'ils doivent à leurs bienfaiteurs et de quels sommets ils ont dévalé.

Ne connaissons-nous pas l'adage : *Corruptio optimi pessima*, « les meilleurs, quand ils se gâtent, deviennent les pires » ?

Il semble que le divin Maître ait voulu, par avance, nous avertir des déchets toujours probables de nos œuvres d'éducation, lorsqu'Il permit que, même à son école d'apostolat, un traître grandît qui, au jour des plus hautes manifestations de l'amour, répondit par cette basse et perfide ingratitude, que l'histoire a enregistrée comme le signe même de l'infamie : le baiser de Judas.

Et il y a, en revanche, des âmes qui se conservent pures, dans les milieux les plus délétères.

Ne dit-on pas que les moines emportaient avec eux dans les solitudes de la Thébaïde les « Entretiens d'Epictète » ?

La conclusion de ces faits, de sens contraires, est, que l'éducation n'a point pour effet de transformer en bien ou en mal les *actes* d'une vie.

Son œuvre porte sur des *habitudes*, et les habitudes inclinent à l'action, mais ne la déterminent pas irrésistiblement.

La différence entre l'enfant éduqué et celui qui ne l'est pas, ne consiste point en ce que le premier ne produise que des *actes* de vertus, tandis que le second ne produirait que des *actes* vicieux.

L'âme humaine n'est ni absolument bonne, ainsi que le rêvait Jean-Jacques Rousseau, ni foncièrement perverse, ainsi que le voudrait faire croire le pessimisme janséniste : la trame de sa conduite est tissue d'aptitudes au bien et de penchants au mal, et l'éducation, qui s'ébauche dans la famille, se poursuit au lycée, au pensionnat, à l'université, et se complète durant tout le cours de la vie, sous les influences multiples qui s'entrecroisent dans l'ambiance sociale, a pour objet direct, immédiat, le perfectionnement des premières et la neutralisation ou, pour parler un langage à la fois plus exact et plus chrétien, la mortification des seconds...

Eduquer, donc, dans l'esprit de la philosophie scolastique, — *educere*, faire sortir, ou mieux encore, *educare*, forme fréquentative qui accuse l'intensité et la répétition de l'action éducative, — c'est faire sortir d'un fonds, par des opérations réitérées, ce qu'il contient virtuellement.

Les étymologistes font observer que le mot allemand *Erziehung* — de *er Ziehung*[1] — est l'équivalent très fidèle de *e ducere*.

Le fonds à exploiter par l'éducation c'est une âme d'enfant, dont il s'agit de faire une âme d'homme, c'est-à-dire une âme trempée pour sa

1. En gothique, le *d* du radical *duc* devient *t*, le *c* devient *h*, *ducere* devient *tihan*, d'où, par une nouvelle modification du *t* en *z*, *ziehen*, *erziehen*, tirer de, extraire.

vie personnelle et adaptée au milieu social qui l'attend.

La plante est susceptible de culture. L'animal se prête au dressage. Seul l'homme est *éducable*.

Seul il l'est, parce que seul il possède des capacités d'intelligence et de volonté qui, à raison même de la supériorité indéfinie de leur mission, demeurent toujours inférieures à leur destin, c'est-à-dire incomplètes et, par voie de conséquence, intrinsèquement perfectibles. La philosophie d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin appelle ces facultés d'intellection et de libre choix, d'un qualificatif technique, *potentielles* ou *passives*, non point assurément pour leur refuser l'action, mais pour donner à entendre qu'elles sont améliorables, susceptibles de progrès indéfini.

Aussitôt qu'un rayon de lumière chaude tombe sur les parties vertes de la plante, la fonction chlorophyllienne s'accomplit suivant des lois fixes que précise la chimie organique.

Non seulement les opérations instinctives de l'insecte ou de l'oiseau sont uniformes chez tous les représentants d'une même espèce, mais les opérations individuelles qui s'accomplissent chez l'animal sont elles-mêmes adéquatement déterminées par leurs antécédents physiques ou psychologiques.

Seules les facultés qui appartiennent en propre à l'homme, la raison et la volonté libre, ont un champ d'évolution indéterminé, peuvent être diversement orientées et menées de progrès en progrès vers leur terme.

L'éducateur tire parti de cette souplesse des

deux facultés supérieures de l'âme humaine : par des exercices mesurés, répétés, progressifs, il les aide, les stimule à agir, dirige leur orientation, et réalise ainsi en elles cet enrichissement d'énergie, que l'on appelle en langage d'école des *habitus*, et que nous traduisons couramment par le mot, toujours plus ou moins décevant, de notre langage moderne, *habitudes*.

L'habitude, dans l'acception psychologique foncière du terme, ne désigne pas la fréquence d'un acte, mais la réalisation, dans le sujet, d'une disposition stable, à raison de laquelle un effort, qui était pénible, l'est moins, cesse de l'être, se transforme presque en un jeu aisé et attrayant.

Et parce que la nature, rebelle à la peine, indifférente à ce qui ne lui coûte pas, encline à ce qui lui plaît, suit la ligne de la moindre résistance, l'habitude a pour effet normal le désir de répéter des actes qu'elle a facilités et, par suite, le renouvellement spontané, de moins en moins distinctement conscient, de ces mêmes actes.

L'*intelligence* acquiert des habitudes, qui aboutissent à la formation de l'homme de science, de l'artiste, du métaphysicien.

La *volonté libre* en acquiert et, selon qu'elles inclinent l'homme au bien moral ou l'en détournent, elles s'appellent les *vertus* ou les *vices*.

Mais vertueuses ou vicieuses, les habitudes acquises à la volonté respectent son libre arbitre.

L'honnête homme peut se soustraire à l'influence bienfaisante des premières, l'homme pervers peut exceptionnellement résister aux secondes.

D'où ces phénomènes psychologiques que l'on

jeta si imprudemment, à La Haye, dans le débat sur la valeur éducative de la morale chrétienne comparée à celle de la morale laïque. Leur interprétation ne paraît pas cependant très difficile.

Le croyant qui aurait, aujourd'hui, le malheur de perdre sa foi, ne romprait pas d'un coup avec son passé : sa volonté, pareille au wagon détaché de la locomotive, poursuivrait, temporairement au moins, la voie que lui tracent les rails de ses habitudes vertueuses.

Tout n'est pas bon chez les meilleurs, tout n'est pas mauvais chez les pires.

On a surpris des actes de bonté chez des monstres; les brigands ont entre eux leur code de morale auquel ils ne sont pas toujours infidèles.

En revanche, l'apôtre saint Paul n'a-t-il pas averti ceux qui se croient fermes, debout, d'avoir à se garder de faillir? *Itaque, qui se existimat stare videat ne cadat?*[1]

Ne leur fait-il pas la recommandation de travailler en tremblant à l'œuvre de leur salut; *Cum metu et tremore vestram salutem operamini*?[2] Et n'est-ce pas le doux saint François de Sales qui nous avertit, qu'heureux serions-nous si nous étions décidément quittes de nos défauts un quart d'heure avant de mourir?

Mais si nous ne pouvons les extirper, nos défauts, nous avons le pouvoir de les corriger, de les faire même servir à notre progrès moral, en implantant

1. I Cor. X. 12.
2. Philipp II. 12.

dans nos âmes des habitudes contraires de vertu. « On a bien trouvé, écrit le saint évêque de Genève, le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc ; pourquoi est-ce que nous ne pourrions pas faire sortir nos inclinations perverses, pour devenir meilleurs? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revêche qui, par la grâce de Dieu premièrement, puis par industrie et diligence, ne puisse être dompté et surmonté [1] ».

L'éducateur est un cultivateur laborieux ; saint Paul l'appelle *laborantem agricolam* [2].

Il a analysé le sol où est déposé le germe de la moisson future ; sans se rebuter, il en a arraché, le plus profondément qu'il l'a pu, les herbes folles ; il a tourné et retourné la terre, chaque fois que la rosée du ciel lui en a fourni le moyen, et, sans cesse, le regard et le cœur orientés vers la bonne Providence, il attend d'elle la lumière et la chaleur qui feront monter la sève dans les canaux d'alimentation et perpétueront la fécondité de la nature.

Il n'y a vraisemblablement pas deux âmes identiques, pas plus qu'il n'y a, pensait Leibniz, deux feuilles de chêne absolument pareilles.

Au ciel, nos âmes béatifiées différeront, nous le savons, comme les myriades de types du monde sidéral. Le Maître souverain est assez riche pour ne jamais se répéter.

1. *Introd. à la vie dévote*, Ire partie, chap. XIII.
2. II Tim., II, 6.

Mais alors, éducateurs de la jeunesse, ne voyez-vous pas que votre première tâche est d'analyser, de pénétrer, de comprendre l'âme de votre élève, chacune des âmes dont vous vous êtes constitués la providence, avec ses travers et avec ses ressources, physiques, psychologiques, intellectuelles ou morales, afin de faire produire à chacun de ces trésors, dans les conditions qui lui sont le plus avantageuses, son rendement maximum ?

Et parce que ce trésor vit, parce que cet être frêle de dix ou de dix-huit ans, dont vous avez mission de faire un homme, a un cœur d'homme, il faut pencher l'oreille sur son cœur, en recueillir les battements ; il faut, à force de patience et de bonté et d'amour, le faire s'ouvrir à vous avec une confiance qui ne vous cache plus aucun secret, afin que non seulement vous sachiez où est le mal et où il s'agit de porter le remède, mais encore et surtout afin que l'enfant, le jeune homme soit, par vous, rendu conscient de ses énergies, aidé à les mettre en œuvre, secondé à vouloir, exhorté à choisir.

Il n'y a plus qu'une voix, aujourd'hui, sur la définition du rôle de l'éducateur : Il doit, avant tout, éduquer la volonté, former des caractères, édifier la personnalité morale.

Qu'est-ce à dire : *éduquer la volonté* ? C'est apprendre à la volonté à vouloir, comme on apprend aux membres à marcher, à nager, à parler ou à écrire. Car la volonté, nous l'avons noté dès le début de cette causerie, est une faculté souple, susceptible de direction et de renforcement progressif.

Dites donc au jeune homme, ou plutôt non, ne lui dites pas, mais faites-lui constater ces deux choses : d'abord, qu'il est moralement faible, malade, en butte aux assauts d'ennemis qui, du dedans et du dehors, menacent sa dignité morale ; puis, qu'il est libre, capable de devenir de plus en plus libre, de plus en plus solidement libre, c'est-à-dire, selon la belle définition de saint Thomas d'Aquin, de plus en plus maître de ses actes, et, par voie de conséquence, de son avenir.

Apprenez-lui que la *vertu*, — comprenant sous ce nom les habitudes de justice, de sagesse, de tempérance, de force d'âme et toutes les habitudes secondaires que comprennent virtuellement ou implicitement ces quatre directions fondamentales d'une volonté honnête, — apprenez-lui, dis-je, que la vertu est le renforcement de nos pouvoirs naturels d'action et, par suite, l'accroissement de notre pouvoir de résistance au mal ; apprenez-lui que l'exercice fait gravir par degrés à la volonté l'échelle de la valeur morale, tout comme l'inspiration dilate graduellement les poumons, comme la gymnastique rationnelle entraîne les muscles ; décidez-le à monter le premier échelon ; exigez de lui le premier acte de sacrifice de son égoïsme, le premier service de justice ou de charité ; faites-lui gravir ensuite le degré supérieur ; qu'il monte, qu'il monte encore et, afin de l'y aider, montez vous-même moralement avec lui et alors vous aurez noblement fourni votre tâche d'éducateur moral.

Vous aurez, du coup, *formé un caractère.*

Qu'est-ce qu'un *caractère* ?

C'est une volonté qui a subi assez fortement

l'empreinte des habitudes vertueuses ; qu'elles ont suffisamment trempée, pour qu'elle soit capable d'agir régulièrement, non comme la branche que le moindre souffle du dehors balance, mais comme le chêne posé droit, indéracinable sur ses racines.

Le jeune homme de caractère ne consulte pas l'opinion de la foule, pour la suivre ; il n'interroge pas ses passions, pour leur obéir ; il juge sereinement la première, il domine fortement les secondes. Il est ce qu'il est, lui-même, supérieur aux séductions qui l'entourent, aux quolibets ou aux violences qui l'assaillent, maître de son intérieur, souverain dans son royaume.

Qui dit *personnalité* dit possession plénière de soi. La *personnalité morale* est la maîtrise de soi dans l'ordre moral.

L'homme formé est cette personne morale qui, se suffisant à elle-même, fière de sa dignité d'homme, ne se laisse assujettir ni à ses passions intérieures ni à la tyrannie de ce que le langage évangélique appelle le « monde », ce monde séducteur et pervers que le Christ a maudit et dont saint Jean a écrit que tout entier il est plongé dans le mal.

Donnez-nous donc, éducateurs ou éducatrices, de la famille, du gymnase, des universités, donnez-nous des volontés trempées d'habitudes vertueuses, des caractères, des personnalités conscientes de leur dignité morale et vous collaborerez au grand œuvre de l'éducation nationale.

On demandait naguère à Maurice Barrès comment il concevait la tâche éducative : « Nous voulons, répondit-il, faire nos enfants à notre image. »

Parents chrétiens, ministres du christianisme, faisons nos enfants à notre image.

Les traditions familiales, sociales, chrétiennes, sont le fruit de l'éducation.

Les peuples sauvages sont des masses sans traditions.

Le monde civilisé est celui où des éducateurs transmettent à leur descendance, soit naturelle soit spirituelle, les trésors de vertu que leur labeur persévérant a d'abord accumulés.

Maîtres de la jeunesse, puissiez-vous ne devoir jamais rougir de ceux que vous aurez enfantés à la vie!

Je me plaisais tantôt à vous dire que les éducateurs sont aujourd'hui généralement d'accord sur la signification première de la tâche qui leur est assignée.

Tous se rendent comptent que, ce qui importe essentiellement, ce n'est pas d'accumuler dans les cerveaux une quantité plus ou moins considérable de connaissances, mais de former chez l'élève des *habitudes* de penser, de l'*instruire*.

Tous aussi ont compris que l'*instruction*, en tant que formation d'habitudes *mentales*, ne peut avoir, dans l'ensemble de l'élaboration éducative, qu'un rôle subordonné.

La raison dirige, mais la libre volonté choisit et, parce que le but de la vie est le bien, l'ordre, la paix, la préparation du jeune homme, de la jeune fille à leur avenir consiste, au premier chef, en une œuvre *d'éducation* morale.

Ce n'est pas sans un sourire aux lèvres que

nous assistons, aujourd'hui, nous chrétiens et catholiques, à une évolution piquante de la pédagogie.

On a presque perdu déjà le souvenir de l'ère bruyante, où les Renan, les Berthelot proclamaient la suffisance du savoir au progrès de la civilisation et de l'humanité.

Le dernier Congrès de la Haye, où des pédagogues de la plupart des contrées du globe s'étaient donné rendez-vous, a décidément enregistré la faillite de cette prétention, d'ailleurs absurde, de construire une morale scientifique.

La science, en effet, observe, décrit, s'efforce d'expliquer *ce qui est*.

La morale enseigne *ce qui doit se faire*.

On a bien essayé, je le sais, et peut-être pendant quelque temps encore essayera-t-on, au moyen de confusions habiles, de prôner une morale autonome, qui se réduirait à une constatation de faits intérieurs et dont toute influence, autre que celle de l'homme sur lui-même, serait exclue.

On se flatte d'instituer ainsi une morale qui se passe de Dieu, et qu'en termes vagues l'on appellerait « neutre », « areligieuse », « laïque ».

Est-ce que, dit-on, les honnêtes gens de toutes les confessions, et ceux-là aussi qui ne sont d'aucune confession, ne portent pas dans les plis de leur conscience un fond commun d'idées morales sur lesquelles pourrait se faire l'accord des volontés ?

Non, la négation de l'Absolu, dont le nom populaire est Dieu, entraîne logiquement la négation de toute obligation morale proprement dite.

Aucun homme sincère ne niera, et de fait les matérialistes qui pensent ne nient pas, ils affirment, au contraire, que pour l'homme, enfermé dans son individualité, il n'y a point de devoir proprement dit.

Si je suis mon maître, je me trace à moi-même ma vie, je la règle comme bon me semble, et aucun intérêt d'un homme semblable à moi, mon égal, ne m'astreindra, qu'il soit seul ou qu'il s'adjoigne des votants ou des partisans, à subir son joug.

Si les règles des mœurs émanent de mon propre fond, je puis, si cela m'agrée, les rédiger en recettes pratiques plus ou moins élégantes. à la façon des *Lettres* de Sénèque, des *Entretiens* d'Epictète, des *Pensées* de Marc-Aurèle, mais nul n'a le droit de *m'imposer* ces normes de conduite : libre à moi de m'y soustraire ou, si elles me pèsent, de les secouer, et aucun pouvoir au monde ne peut raisonnablement condamner le libre penseur athée, qui revendique pour lui ou pour autrui le droit de « vivre sa vie ».

« Vivre sa vie », c'est-à-dire ranger au même niveau de valeur, la vertu et la volupté, la propriété et le vol, la soumission ou la révolte.

S'il n'y a pas, au sommet des multiples désirs qui se partagent le champ de ma conscience et souvent s'y entrechoquent, un Bien Absolu qui les domine tous, par rapport auquel les uns sont absolument bons et, par conséquent, honnêtes, les autres intrinsèquement mauvais et, par conséquent, déshonnêtes ; s'il n'y a pas une Fin qui se suffise à elle-même, dans son indépendance sou-

veraine, et par rapport à laquelle telle démarche de la volonté est droite, telle autre une déviation, un écart, le mot de *devoir* n'a plus de sens, il devient synonyme de caprice.

Kant l'avait bien compris. Au-dessus de nous, les splendeurs du ciel étoilé ; au dedans de nous, la loi impérieuse du devoir ; deux faits qui s'imposent, disait-il, et que l'on ne peut nier sans mentir à soi-même.

La philosophie doit les adopter à son point de départ. Elle est fausse si elle aboutit à les nier. Sa mission est de s'efforcer à les expliquer. Or, le fait du devoir moral serait inintelligible, poursuit le philosophe, si la conscience ne possédait en elle l'indéracinable conviction que l'homme est libre, que son âme est immortelle et que, au-dessus de notre univers physique et dominant nos consciences, règne un Souverain Absolu, un législateur moral qui, tôt ou tard, sanctionnera l'accomplissement du devoir, et établira entre la vertu et le bonheur une harmonie qui trop souvent, dans notre présente histoire, fait misérablement défaut.

L'athéisme invoque l'honnêteté naturelle des gens sans confession. Hier encore, au Congrès international de la libre pensée à Munich, M. Ferdinand Buisson émettait la prétention d'appuyer la morale laïque sur « les principes essentiels de moralité, trésor amassé par les siècles, patrimoine commun de l'humanité »[1].

D'abord, il n'est pas question ici de confession

1. Paroles extraites de la résolution de M. Ferdinand Buisson voté par le Congrès.

religieuse positive, moins encore de la confession chrétienne ou de la confession catholique à l'exclusion des autres croyances surnaturelles.

L'Eglise catholique condamne les apologistes outranciers qui prétendent que la raison, soustraite aux influences de la foi positive, est foncièrement incapable de s'élever à la connaissance d'un Dieu suprême et, par suite, de l'ordre moral qui s'appuie sur Lui.

Lorsque nous nions la possibilité d'une morale indépendante, nous ne nions pas la possibilité intrinsèque d'une morale indépendante de la Révélation positive et de l'Eglise catholique qui en est la gardienne et l'interprète ; nous nions la possibilité d'une morale indépendante de la religion et nous entendons alors par religion, l'ensemble des rapports entre la créature raisonnable et le Dieu souverain dont elle dépend.

Sans doute, les honnêtes gens de toutes les confessions professent la morale, parce que toutes les confessions positives se rencontrent dans la reconnaissance fondamentale d'une religion naturelle.

Sans doute, encore, il y a des honnêtes gens sans confession positive, parce qu'il y a des honnêtes gens qui sont religieux sans être croyants. Tel était, par exemple, il y a cinquante ans, Jules Simon, qui a écrit sur la religion naturelle des pages édifiantes. Tel fut, parmi nous en Belgique, Frère-Orban qui se proclamait rationaliste, mais déiste.

Y a-t-il aussi des honnêtes gens sans religion aucune, ni positive, ni naturelle?

Toute la question débattue entre les partisans

de la morale sans Dieu et nous se trouve condensée dans cette interrogation.

Les protagonistes de la morale dite « laïque » essaient d'en appeler à la morale professée et pratiquée par l'humanité à travers les siècles, et les libres penseurs du Congrès de Munich enveloppaient dans cette phrase sonore leur prétention osée : « Notre morale laïque, disaient-ils, elle est dans les principes essentiels de moralité, trésor amassé par les siècles, patrimoine commun de l'humanité. »

Vaine est cette tentative.

L'humanité, en effet, prise en masse, a toujours été ; l'humanité, aujourd'hui encore, est religieuse.

« Pas une grande race humaine, écrivait l'illustre de Quatrefages, pas une population occupant une aire étendue, pas une fraction quelque peu importante de ces races ou de ces populations n'est athée[1]. »

Les ethnologues qui font autorité sont d'accord à ce sujet. Nous pourrions invoquer ici des témoins en grand nombre, Von Strauss, Roskoff, W. Schneider, Th. Waitz, Tylor, Ratzel, et bien d'autres. Qu'il nous suffise d'alléguer deux citations éminemment autorisées.

« Nulle part, écrit Waitz, où se rencontrent les caractères distinctifs de l'espèce humaine, l'élément religieux n'ést absent. Là même où il est le moins saillant, son influence générale sur la vie des peuples est partout saisissable et son influence,

1. De Quatrefages. *Introduction à l'étude des races humaines*, p. 254.

partout où l'on a pu l'étudier de près, est très significative [1]. »

« L'ethnographie ne connaît pas de peuples sans religion », écrit Ratzel [2].

« J'ai cherché l'athéisme avec le plus grand soin, écrivait encore de Quatrefages, je ne l'ai rencontré nulle part, si ce n'est *à l'état erratique*, chez quelques sectes philosophiques des nations les plus anciennement civilisées... Ces quelques exceptions excessivement rares et toujours très restreintes n'infirment pas la généralité du fait fondamental de la religiosité humaine, pas plus que le daltonisme de quelques individualités n'infirme celle du rôle de notre œil dans la perception des couleurs [3]. »

L'humanité donc, considérée dans son histoire et dans toutes les manifestations de sa vie spontanée, chez les incivilisés aussi bien que chez les civilisés, est religieuse et, dès lors, ce n'est pas là que les partisans de la morale sans Dieu trouveront des autorités ni des témoins.

En trouveront-ils chez les athées de l'heure présente? Car enfin, l'on ne peut nier qu'il y ait des

1. Th. Waitz. *Anthropologie der Naturvölker*, 12, s. 321.

2. Fr. Ratzel. *Völkerkunde*, 2 Ausg Leipzig-Wien, 1914, s. 37. Très récemment, le Dr B. Hagen, directeur du Musée ethnologique de Francfort, avait cru à une exception à la loi générale. Chez les Kubu, avait-il écrit, peuplade misérable de l'île de Sumatra je n'ai pas trouvé trace de religion. P. W. Schmidt, dans la Revue *Anthropos*, Bd. IV (1909), s. 837-838, conteste le bien fondé de cette observation. A noter que, de son propre aveu, le Dr Hagen a résidé exactement quinze jours chez les Kubu.

3. *Loc. cit.*

athées. L'existence même de Congrès de libres penseurs athées atteste que l'athéisme n'est plus une fiction. Et on ne le niera pas davantage, parmi ces partisans de l'athéisme, la moralité n'a pas cessé d'être en honneur. Dès lors, nous voici ramenés, semble-t-il, à une morale non solidaire d'une religion même naturelle.

Regardons bien cette objection en face, car elle est le suprême refuge de la morale sans Dieu.

Eh! bien, oui, il y a des athées : les uns le sont par philosophie, les autres par entraînement.

Et ces athées ne sont assurément pas tous sans morale ; qui le contesterait?

Mais la question délicate et qui appelle des précisions est de savoir, dans quelles conditions les athées professent et pratiquent la moralité.

Se contentent-ils de suivre le courant général des sociétés civilisées et d'obéir à la morale, parce que d'autres y obéissent, parce que la mode est de régler sur elle la conduite de sa vie ?

Nous ne les blâmerons pas d'agir ainsi ; nous les féliciterons même de l'hommage qu'ils rendent, malgré eux, au christianisme qui les enveloppe et dont ils portent dans leurs entrailles l'empreinte héréditaire.

Longtemps après qu'il a disparu de l'horizon, le soleil réchauffe encore les nuits d'été, et la végétation en ressent l'influence prolongée, sinon même l'action fécondante.

Les ténèbres, pourtant, ni ne réchauffent ni ne fécondent.

Ainsi en va-t-il de ceux que la religion pénètre, à leur insu ou malgré eux, parce qu'ils la respirent

partout dans l'ambiance séculairement chrétienne où ils ont grandi et où ils se laissent de toutes parts, aujourd'hui encore, enlacer dans le réseau du commerce social.

L'exemple de cette honnêteté inconsciente est un témoignage sans portée dans le débat qui, en ce moment, nous occupe.

Le problème des relations de la morale avec l'affirmation ou la négation d'un Dieu absolu relève de la conscience réfléchie et non de l'instinct, si noble que vous le supposiez dans ses aspirations.

La vraie position du problème, l'unique position du problème consiste à rechercher si l'homme qui nie la subordination de sa nature à une fin absolue, supérieure à lui et souveraine par rapport à lui, si cet homme est tenu *en conscience*, après *réflexion*, de professer et de pratiquer une loi morale.

Or, à cette question, nous répondons hardiment : Non.

Non, l'athée conscient de son athéisme n'a pas l'obligation d'être honnête et j'ose l'ajouter, celui qui, sans y être obligé, met des chaînes à sa volonté libre est un naïf ou un insensé.

Certes, il y a, Dieu merci, des athées inconséquents ou timides qui sont moraux, comme il y a, hélas! des hommes religieux qui, par inconséquence ou par faiblesse, sont immoraux.

Et c'est pour ce motif, entre autres, que les statistiques comparatives des crimes commis en pays religieux ou dans des régions où domine l'indifférence religieuse seront toujours un instrument défectueux de contrôle, entre les mains de celui qui voudrait s'en servir pour ou contre la thèse de

la solidarité de la morale et de la croyance religieuse.

Il est impossible, en effet, dans les statistiques qui tablent sur des faits extérieurs, matériels, de faire la part de la faiblesse ou de l'illogisme de la conscience morale.

Mais supposé, par impossible, qu'une société pût devenir athée et le rester assez longtemps pour neutraliser en elle les bienfaisances ancestrales de la civilisation religieuse et chrétienne, alors la logique de l'athéisme développerait sans entraves ses conséquences et, au bout d'un certain nombre de générations, ces hordes humaines sans frein religieux seraient sans frein moral; chacun, en toute raison et en toute justice, revendiquerait pour soi et pour ses instincts et pour ses lubies une indépendance souveraine, et les spectateurs de ces mœurs nouvelles assisteraient stupéfaits à une ruée violente ou astucieuse de passions sensuelles ou féroces.

De tout quoi nous tirons la conclusion, que le libre penseur athée qui prétend à la devise : « Pas de Dieu, pas de maître » ! ou encore : « Je vis ma vie, à ma guise », a pour lui la logique.

Les honnêtes gens sans religion n'ont pas qualité pour opposer obligatoirement l'ordre à l'anarchie.

Depuis un siècle, les faits ont parlé.

Au lendemain du jour où les libres penseurs avaient séparé de la religion les idées morales, on vit de prime abord les moralistes athées proclamer la persistance de l'*obligation* morale, de la *loi* imprescriptible du *Devoir*.

Mais, insensiblement, à ces exigences impératives, les disciples substituèrent le respect du *Bien*, le culte d'un *Idéal* moral.

Il restait une étape à franchir. Elle est franchie aujourd'hui. Au moment où nous écrivons ces lignes, un jeune professeur de la Sorbonne trouve que l'idée de vertu morale est de trop encore et il met en vedette sur la couverture de son livre ce titre significatif : *Le Mirage de la Vertu.*

Il devient difficile, dans ces conditions, de préciser le contenu de la morale laïque. Aussi les philosophes qui la préconisent sont-ils esclaves de l'équivoque. Ils n'oseraient parler clair. Les mots sonores — moralité, justice, solidarité, morale humaine, amour de l'humanité ou amour du progrès — s'entassent les uns sur les autres comme pour étouffer, chez le lecteur ou l'auditeur, jusqu'à la possibilité de la réflexion.

Encore à ce Congrès de Munich dont nous faisions mention plus haut, les libres penseurs ne parlent que de « moralité » dans leurs prémisses, mais ne vont pas jusqu'au bout de leur résolution sans se contredire.

Après avoir essayé d'envelopper leur code de morale dans les formules élastiques que je vous ai citées : « principes essentiels de moralité, trésor amassé par les siècles, patrimoine commun de l'humanité », ils sentent la nécessité de préciser leur pensée lorsqu'ils en viennent à l'application de la morale à l'éducation de l'enfance. Alors, c'est de Loi et de Devoir qu'ils nous parlent : « La morale, disent-ils, poursuit, par ses propres moyens, un objet bien déterminé, qui est d'éveiller la cons-

cience dans chaque enfant, de lui faire découvrir en lui-même la Loi du Devoir, à la fois par la pensée, par le sentiment et par la volonté, de faire ainsi de chaque être humain une force morale capable de se gouverner. »

A la bonne heure, n'est-il pas vrai, c'est notre tâche à nous, éducateurs moraux, « d'éveiller la conscience de l'enfant, de lui faire découvrir en lui-même la Loi du Devoir » ; mais nul ne fera loyalement cette analyse sans apercevoir, avec Kant, que le devoir muni du caractère absolu avec lequel il se dresse devant la conscience, ne s'explique pas sans l'existence d'un Être suprême qui, par ses lois et ses sanctions, préside à l'ordre moral et à son accomplissement.

« Une substance éternelle et immuable et spirituelle tient suspendus à ses attraits les volontés humaines et tous les élans de l'univers »[1], dit Aristote, dans ce merveilleux chapitre VII du livre XI de sa métaphysique, cette synthèse la plus puissante, sans doute, que le génie de l'homme ait jamais élaborée.

« La Fin suprême, dit à son tour saint Thomas d'Aquin, est le premier Moteur universel : d'elle dépendent le mouvement de la matière et... toute la nature[2] ».

1. *Metaph.*, lib. XI, cap. VII, éd. Didot.

2. Ex hoc igitur principio, quod est primum movens sicut finis, dependet caelum... et per consequens dependet a tali principio tota natura (In XII, *Metaph.*, lect. 7a).

Est unus princeps totius universi, scilicet primum movens et primum intelligibile et primum bonum, quod supra dixit Deum, qui est benedictus in saecula saeculorum. Amen (*Ibid.*, lect. 12a).

« Un seul prince, poursuit-il, gouverne cet univers, il est le premier Moteur et le premier Intelligible et le premier Bien ; appelons-Le de son nom, c'est *Dieu*, que nous voulons bénir à jamais. »

La dernière stance du Paradis de Dante est connue de tous : « Mais déjà, dit le poète, pareille à la roue qui se meut sans secousse, mon âme, pleine de désirs et de vouloirs, suivait l'attrait de l'Amour qui meut le soleil et tous les astres des cieux [1]. »

La philosophie morale et la pédagogie qui s'en inspire s'arrêtent ici.

Mais je ne dois pas oublier que j'ai accepté la mission d'appliquer les principes de la philosophie morale à l'éducation de la jeunesse *chrétienne*.

Les enseignements de la Foi, l'histoire et notre expérience personnelle s'accordent à nous avertir que la raison et la volonté de l'homme, laissées à leurs efforts naturels, n'arrivent le plus souvent, ni à percer les nuages qui obnubilent la notion de la loi morale, ni à vaincre les obstacles qui s'opposent à son entier accomplissement.

Aristote a bien aperçu que la nature de l'homme va, par son premier élan, vers Dieu, le Moteur immobile de toutes les aspirations du monde créé ; mais, ni Aristote, ni aucun philosophe païen, soit avant, soit après Jésus-Christ, n'a conçu l'amour de Dieu comme la loi fondamentale de toute la vie hu-

1. Ma già volgeva il mio disiro e il velle,
Si come ruota ch'egualmente è mossa,
L'amor che muove il sole e l'altre stelle.

(*Parad.* XXXIII, 143-145.)

maine, qu'il s'agisse de l'individu ou de la société, de nos relations avec Dieu ou de celles que nous avons avec nos semblables. « *Mandatum novum do vobis* », « je vous donne un commandement nouveau », a pu dire Notre Divin Sauveur, dans son discours d'adieu à ses disciples, « *ut diligatis invicem sicut dilexi vos* », « c'est que vous vous portiez les uns aux autres l'amour que moi-même je vous ai porté »[1].

Nous, les baptisés, bénéficiaires du baptême de l'Esprit-Saint, *baptizati in Spiritu Sancto*[2], nous avons l'incomparable bonheur de posséder, sans avoir dû ni même pu rien faire pour les acquérir, des habitudes de vertu hors de pair avec celles que l'éducation morale et notre effort personnel peuvent nous procurer. La foi, l'espérance, la charité, de nombreuses vertus morales, en harmonie avec tous les besoins de notre vie individuelle ou collective, devancent les premières démarches de notre activité libre, donnent à celle-ci une destination transcendante et un renforcement sans pareil.

Toutes ces vertus néanmoins, une seule exceptée, n'ont qu'une destination temporaire ; seule la charité est absolument nécessaire, seule elle suffit, seule elle demeurera éternellement. Aussi le développement de l'habitude de la charité forme-t-il le principal objet et constitue-t-il le plus puissant facteur de l'éducation chrétienne.

Voulez-vous, efficacement, aboutir à la formation

1. Joan. XIII, 34.
2. Joan. I, 33.

d'une volonté, d'un caractère, d'une personnalité morale?

Cultivez par-dessus tout la charité, propagez-la par votre enseignement, propagez-la par la vertu plus puissante encore de votre exemple. La charité doit, selon les enseignements si précis et si sûrs de saint Thomas d'Aquin, « engendrer, nourrir de sa sève toutes les habitudes vertueuses et leur apporter leur perfectionnement supême. — *Charitas est mater omnium virtutum et radix, in quantum est omnium virtutum forma* »[1].

En tout, partout, toujours, donc, versez la charité, faites-la régner dans les cœurs.

Mais la charité ne va pas sans le renoncement chrétien.

Impossible de se livrer à Dieu et à ses frères, sans s'arracher à soi-même. Qui donne, se prive; qui se voue, se renie. On ne dit pas que Dieu est tout, sans avouer qu'on n'est rien; on ne se désapproprie pas de soi, sans se faire souffrir.

La privation, l'abnégation, la mortification, le sacrifice, sont l'envers de l'amour.

Et la merveille, le triomphe surnaturel de l'amour, c'est que la mortification de l'égoïsme est la libératrice de la conscience.

L'âme monte, à mesure qu'elle jette le lest de ses convoitises; elle respire avec plus d'aise, domine de plus larges horizons, est davantage maîtresse d'elle-même et du monde.

La donation totale d'elle-même à la charité lui

1. 1a 2ae, q. 64, art. 4. Cfr. q. 65, art. 4; 2a 2ae, q. 23, art. 8, ad 3.

confère la possession plénière de sa liberté.

Oh ! comme il fait bon tenir ce langage élevé à la jeunesse chrétienne.

Combien il faut se garder, avec certains modernistes rationalisants, de ravaler Dieu jusqu'à le mettre au service des intérêts de l'humanité ! Ne laïcisons pas, si j'ose le dire, la charité surnaturelle, en l'abaissant au niveau de la philanthropie.

Ne vidons pas davantage la charité de sa sève d'amour pour nos frères. Ce serait convertir la plus sublime des vertus en un fanatisme bigot, et le Livre inspiré lui-même nous confondrait, en nous rappelant que « la religion, pour être pure et immaculée sous le regard de Dieu, notre Père, doit nous pencher le cœur vers l'orphelin, nous faire porter secours aux veuves éprouvées et nous garder nous-mêmes de toute souillure morale. — *Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem haec est : visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum et immaculatum se custodire ab hoc saeculo*[1] ».

Que notre amour pour Dieu pénètre toute notre moralité et qu'il n'y ait pas, si possible, une seule démarche de notre vie morale qui ne nous mène jusqu'au trône de Dieu.

Oh ! la merveilleuse grandeur, oh ! la triomphante unité d'une pareille vie.

A quoi la comparerai-je ?

Contemplez la majesté sereine de nos cathédrales gothiques : ces arceaux qui retombent sur les piliers auxquels s'arc-boutent les contreforts, base

1. Jac. I, 27.

d'élan de la voûte qui monte légère vers l'Éternel; ces deux rangées parallèles de colonnes qui mènent le regard vers le sanctuaire; tous ces organes de pierre dont les fonctions convergent vers l'autel silencieux, où s'immole mystérieusement Celui qui s'est chargé de nous conduire à Dieu : quelle concentration de forces, quelle synthèse d'ordre, quelle stabilité, quelle unité!

L'homme moral, qui est un caractère, est ce chef-d'œuvre vivant de l'art constructif. Sur les assises naturelles de son tempérament, il a bâti sa vertu. Secondé par ses passions dont il s'est fait des auxiliaires, il maîtrise les forces qui, dans le jeu de ses puissances, s'entr'aident ou s'entrechoquent, et les soumet à l'équilibre. Chaque jour, les matériaux taillés et ciselés de ses œuvres élèvent sa structure intérieure. Et cette structure a une âme, nourricière du sacrifice, la charité; et, tandis que cette vie morale, transfigurée par la grâce, attire vers le point de convergence de la totalité de sa donation, nos regards et nos désirs, nous avons le sentiment délicieux et paisible que, nous aussi, nous nous approchons de Dieu.

CHAPITRE II

LE DEVOIR CONJUGAL [1]

Vous n'ignorez pas à quel péril est exposée une noble nation, voisine de la nôtre, et qui, cependant, garde en elle de si fortes réserves de générosité et de grandeur d'âme...

Le peuple belge est merveilleusement prospère. Avec une population de sept millions d'habitants, la Belgique occupe, dans l'échelle des affaires, le cinquième rang à la suite de l'Angleterre, de l'Allemagne, des Etats-Unis et de la France ; relativement à sa population, elle marche en tête du mouvement économique des peuples de l'ancien et du nouveau monde.

Tout en éprouvant, devant ces résultats matériels, une patriotique fierté, nous ne pouvons nous défendre, cependant, de réflexions mélancoliques sur le progrès, dans certaines régions de notre pays, du mal dont souffre si cruellement la France, ni, par suite, de vives appréhensions au sujet des destinées de la patrie belge.

Sans doute, la population de la Belgique n'a pas cessé de s'accroître, la mortalité y diminue, mais le progrès de la natalité s'y ralentit...

1. Extraits d'une lettre pastorale de 1909.

Les mesures prophylactiques extérieures, si saines et si indispensables soient-elles, n'arrêteront pas seules le fléau. Les causes primaires de la limitation de la fécondité sont intérieures.

Les notions du *devoir conjugual* et de la *saine et forte éducation des enfants* se sont altérées ou perverties. Ce sont ces deux notions qu'il faut affermir ou restaurer dans la conscience morale...

L'union des époux chrétiens est indissoluble, comme l'est son divin exemplaire, l'union de Jésus-Christ avec son Eglise...

Le Christ féconde les âmes par sa grâce et leur fait produire des fruits de sainteté.

La raison d'être primordiale de l'union des époux est la fondation d'une famille, la procréation d'enfants qu'ils ont l'honneur et l'obligation d'élever dans la foi et les mœurs chrétiennes, auxquels ils ont la mission de transmettre les trésors dont ils ont hérité eux-mêmes, par le fait de leur incorporation dans la société qu'est l'Eglise.

Il apparaît ainsi que le premier effet du mariage est un devoir auquel les époux ne peuvent se soustraire, à moins que, dans des circonstances tout exceptionnelles, ils ne s'accordent à chercher dans la continence volontaire, mutuellement consentie, la réalisation d'un idéal plus élevé de détachement des sens et d'attachement plus exclusif à Dieu et aux intérêts spirituels.

Combien donc s'égarent ceux qui se représentent le mariage comme une union dont l'amour physique serait le but et l'intérêt la condition !

Sans doute, les nécessités matérielles de la vie

entrent à bon droit dans les préoccupations des contractants : il ne faut pas, à la légère, engager son existence et, avec elle, l'avenir d'une famille, mais il ne faudrait pas que la prévoyance devînt du calcul, ni les espérances une spéculation basse ou usurière.

Sans doute, l'attrait du commerce conjugal est légitime, et il n'est pas interdit aux époux de le suivre. Il est comme un salaire providentiel de l'acceptation des charges de la paternité et des devoirs souvent angoissants et pénibles de la maternité. De même que la nature a attaché aux fonctions qui entretiennent la vie de l'individu le plaisir sensible du boire et du manger, de même elle a placé dans l'attrait de l'amour la garantie de la perpétuation de l'espèce.

Mais qu'il s'agisse de l'individu ou de l'espèce, la satisfaction des sens n'est justifiée que par la fonction qu'elle présuppose et qu'elle est chargée d'assurer.

Autant la nature raisonnable se dégoûte des satisfactions grossières de la gourmandise et de l'ivrognerie, autant et davantage encore elle réprouve les satisfactions voluptueuses cherchées en dehors de l'ordre que la nature impose à la transmission de la vie.

La bête n'a que des sensations ; irrésistiblement elle y obéit, elle est incapable de les modérer ou de se contenir.

Mais l'homme a le privilège d'élever l'amour à la hauteur d'un sentiment. L'union matrimoniale est la fusion de deux vies humaines, l'union sans

doute de deux corps fragiles qui bientôt, hélas, s'étiolent et s'usent, mais aussi et surtout l'union de deux âmes qui mettent en commun leurs intelligences pour compléter leurs pensées, leurs cœurs pour doubler par l'échange leurs joies et leurs consolations, leurs volontés pour se prêter mutuellement aide, soutien, énergie dans le support de leurs épreuves personnelles et dans l'œuvre capitale de l'éducation d'une famille chrétienne.

L'homme n'est pas esclave de ses impulsions; il a, dans une certaine mesure, le pouvoir de les maîtriser, d'en contrôler par la pensée la destination et de les soumettre à une fin honnête : sa dignité morale lui vient de l'empire qu'il exerce sur elles. Aussi, la honte lui monte-t-elle au front lorsqu'il abdique devant elles sa souveraineté. Il a conscience, alors, qu'il déchoit, se ravale, se dégrade...

Le christianisme connaît aussi la faiblesse du cœur de l'homme, mais en même temps qu'il lui impose le commandement, il lui indique et lui fournit les moyens de réagir.

La loi austère du renoncement et l'obligation du recours à Dieu, par la prière, s'adressent à tous, religieux ou laïques, hommes et femmes, jeunes gens et gens mariés. A tous, sans exception, notre divin Sauveur a déclaré que, pour être admis à sa suite, il faut renoncer à soi-même, prendre sa croix, chaque jour, et marcher sur ses traces[1]. Celui qui ne meurt pas à sa vie égoïste, dit-il

1. Luc. IX, 23.

encore, ne peut avoir la prétention d'être compté au nombre de mes disciples [1].

Même dans le mariage, l'homme et la femme doivent modérer leurs désirs. Chaque mari doit avoir pour la complexion de sa femme les égards, les ménagements que la prudence et la délicatesse du cœur commandent. Un jour peut venir où la sauvegarde de la santé de l'un des époux mettra entre eux, pour longtemps peut-être, une barrière : comment la respecteraient-ils alors, s'ils ignoraient les premiers efforts de la continence?

Nul ne méconnaît, dans le manger et dans le boire, la réserve qu'imposent la tempérance et la sobriété. La chasteté conjugale est d'autant plus nécessaire que les propensions auxquelles elle commande, et qu'elle doit régir sont plus aveuglément impérieuses.

Et ne vous récriez pas, en protestant que nous exigeons de vous l'impossible.

Dieu ne vous ordonne jamais l'impossible, vous répond saint Augustin en une parole célèbre que reprit le Concile de Trente, mais il attend de vous qu'après avoir fait ce que vous permettent vos forces naturelles, vous Le suppliiez de venir en aide, par sa grâce, à votre insuffisance.

L'un des fruits de la grâce du sacrement de mariage est de préparer aux époux, pour les heures les plus laborieuses de leur commerce conjugal, les énergies qui feraient défaut à leur bon vouloir naturel.

Epoux chrétiens, vous avez le sincère désir de

1. Luc. XIV, 26, 33.

demeurer impeccablement fidèles : demandez tous les jours à Dieu d'en avoir persévéramment le courage.

Epouse chrétienne, vous redoutez peut-être le péril de la maternité. Ce péril n'est pas aussi grave que l'on se plaît parfois à vous le dire ; même s'il arrivait, exceptionnellement, qu'une intervention chirurgicale fût requise, les progrès de la chirurgie sont bien faits pour affermir votre confiance ; il est, en effet, établi que les opérateurs avisés sauvent aujourd'hui, quatre-vingt-quinze fois sur cent, la vie à la mère. Si réduit qu'il soit, le danger de l'opération demande cependant de vous une force d'âme, que la prière et la confiance en Celui à qui vous vous abandonnez pourront seules vous assurer.

Epoux et épouses, souvenez-vous donc de vos célestes origines et de vos immortelles destinées. Laissez à d'autres, pour qui le mariage ne dépasse pas le niveau d'une union dont l'amour sensuel est le seul but, l'idée déprimante que la passion est souveraine, incoercible, toujours légitime. Pour vous, montez plus haut. Que votre mariage réalise l'union de vos corps et de vos âmes ; que vos joies y soient sobres, contenues ; gardez-vous de les chercher pour elles-mêmes en dehors de l'accomplissement des conditions naturelles de la constitution de la famille.

Je vous entends : vous ne voulez, au fond, méconnaître ni la modération, ni le respect que vous imposent la dignité du commerce conjugal et le but premier de votre union ; mais lorsqu'on vous

rappelle la loi promulguée par Dieu à l'origine : « Croissez, multipliez-vous », vos regards inquiets se promènent autour de vous et mesurent l'âpreté des conditions actuelles de la vie, les exigences tyranniques de la coutume, de la convention, de la mode ; ils se portent vers l'avenir et vous vous demandez, le cœur serré, comment vos enfants, s'ils croissent encore en nombre, pourront garder dans la société le rang qu'avec une fierté bien légitime, vous y occupez vous-mêmes.

Qui donc, vous dites-vous anxieusement, pourrait nous faire un devoir d'amoindrir socialement nos enfants ?

Et si la continence honnête nous paraît au-dessus de nos forces, serions-nous coupables d'user du mariage en apportant des restrictions à sa fécondité ?

Mais si vous, parents aisés, qui avez amassé une épargne, réuni peut-être une fortune plus ou moins considérable, étiez autorisés à tenir ce langage, que ne pourrait pas dire l'humble employé qui vit, au jour le jour, de ses modestes appointements ; que ne diraient pas, avec plus de droit que vous, le travailleur des champs, l'ouvrier de l'usine qui sont sans relâche au labeur, et ne connaissent pourtant guère que de nom ce que l'on appelle en langage populaire « une pomme pour la soif », la possession tranquille de réserves pour l'avenir ?

Oh ! je comprends vos inquiétudes, j'ajouterai même que, étant donné le courant sensualiste qui traverse le corps social, les idées étroites, disons le mot, l'usage l'a consacré, « bourgeoises », que beaucoup de gens se font du but et de l'orienta-

tion de leur vie et, par conséquent, de la préparation qu'ils ont à donner à leurs enfants pour les y faire entrer, vos inquiétudes s'expliquent; et si la mentalité qui les inspire n'était pas mensongère, elles seraient justifiées.

Il n'y a pas si longtemps encore, après 1880, l'un des chefs du socialisme allemand, Bebel, appelait « répugnantes » les manœuvres des époux qui, dans des intentions de jouissance égoïste, apportent des restrictions volontaires à leur postérité. Mais l'oubli de la morale évangélique, le déchaînement de ce que l'on ose appeler en une formule contradictoire la morale de l'intérêt, les encouragements directs donnés, tantôt ouvertement[1], tantôt à mots couverts, par des économistes libéraux du siècle dernier et par de nombreux organes de la presse socialiste, aujourd'hui, aux doctrines néo-malthusiennes et aux « manœuvres préventives » tendent à affaiblir le sentiment des obligations strictes du devoir conjugal, et à fausser la conception élevée que les parents doivent se faire de la grandeur et de l'importance religieuse et sociale de l'éducation de leurs enfants. Insensiblement, les pratiques les plus criminelles semblent moins odieuses et moins coupables et si vous ne vous décidez pas à réagir, chers Parents chrétiens, le crime finirait par s'installer paisiblement au cœur de vos foyers.

L'iniquité tend même à exploiter à son profit,

1. Cfr. Elie Halévy, *Le radicalisme philosophique*, ch. II (Paris, 1904).

comme toujours d'ailleurs, la faveur malsaine de l'opinion publique, et il n'est pas rare que des époux honnêtes, pour avoir loyalement accompli, en dépit des incertitudes de l'avenir, les obligations conjugales, se trouvent exposés, soit à la commisération blessante de gens qui semblent ne plus comprendre que le devoir passe avant les folies du luxe, de la mode, ou le souci de ses aises, soit au sourire malicieux des déserteurs, qui se croient les habiles, de la dignité du foyer. Il se rapporte même que le jour où certains parents débattent, devant leurs beaux-enfants, les conditions du contrat de mariage, les calculs de l'intérêt se colorent parfois du nom de prévoyance, pour imposer honteusement à la généreuse droiture des fiancés des limites ou des compromissions.

Eh bien, chers parents, toutes ces spéculations, aussi immorales que spécieuses, reposent sur une même erreur fondamentale.

Vous vous méprenez sur ce que vous devez à vos enfants. Qu'à soixante ans, après une vie de fatigues, votre idéal à vous soit la sécurité dans le repos, médiocre ou opulent, nul ne vous en fera un grief. Mais à quinze ans, à vingt ans, à la veille d'affronter les luttes et les difficultés de la vie, ce n'est pas de repos que vos enfants ont besoin, c'est de l'énergie confiante qu'il faut; donnez-leur donc du ressort, du courage, sinon même de la hardiesse. Enseignez-leur que leur devoir social est de produire avant de consommer.

Il ne faut pas, il n'est pas bon que lorsqu'ils sont jeunes, ils entrevoient la possibilité et conçoivent

sourdement l'espérance de profiter, sans effort, des épargnes qu'en mourant vous devez leur déposer dans les mains. Il faut qu'ils sentent l'aiguillon de la nécessité.

Ne croyez donc pas faire œuvre de sagesse en conviant vos fils à s'asseoir au degré de l'échelle sociale où votre énergie et votre esprit d'épargne vous ont fait monter. Apprenez-leur que le point de départ importe peu ; que ce qui importera, pour eux, ce sera leur point d'arrivée.

Le plus détestable service que les parents puissent rendre à leurs enfants, c'est de les exempter, je ne dis pas de la loi, car la loi est supérieure à leurs volontés, mais de la nécessité du travail, sans lequel il n'y a ni âmes viriles ni peuples forts.

Parents chrétiens, avez-vous donc oublié votre catéchisme? La paresse est un des sept péchés capitaux, c'est-à-dire une des sources empoisonnées d'où pullulent tous les vices.

Vous voulez pour chacune de vos filles une dot, qui les dispense d'être recherchées pour elles-mêmes, pour leurs charmes, pour leurs aptitudes à la maternité et à ses devoirs, pour la beauté morale de leur caractère.

Mieux vaudrait pour elles ne point se marier, que d'être livrées innocentes victimes, à des libertins qui, après une jeunesse orageuse, se sentent des velléités de se ranger, mais n'obéissent, en réalité, sans peut-être en avoir conscience, qu'à un besoin de bien-être ou de jouissance facile.

Vous voulez pour chacun de vos fils une position assurée qui, les mettant à l'abri du risque, les prive du stimulant des initiatives fécondes et

leur procure le succès avant qu'ils l'aient mérité.

Ne voyez-vous pas que, au lieu de faire leur éducation, c'est-à-dire de les aider ou de les obliger à tirer parti de toutes les sources que la nature a déposées dans leur intelligence, dans leur volonté ou dans leurs bras, vous flattez leur vanité et leur inertie, et qu'ainsi, dans ces jeunes cœurs que vous aimez, et dans lesquels vous avez l'ambition de vous retrouver vous-mêmes, vous favorisez l'éclosion des pires instincts de la bête humaine? N'avez-vous donc pas entendu la malédiction portée par saint Paul contre les fainéants : A quel titre serait-il nourri, celui qui refuse de travailler, dit le grand apôtre, le plus hardi pionnier de la civilisation chrétienne : « *Si quis non vult operari non manducet ?*[1] »

Dernièrement, un observateur consciencieux de nos mœurs contemporaines parlait devant nous d'un cercle où les jeunes gens gaspillent au jeu, en conversations stériles, les heures qu'ils ne donnent ni aux sports, ni aux théâtres, ni à des plaisirs plus bas encore, et, faisant allusion à la catastrophe qui engloutit Messine, il ajouta avec une ironie mélancolique : « Et dire que si ce cercle s'effondrait et que ceux qui le fréquentent vinssent à disparaître, rien ne serait changé en Belgique ! Ni les œuvres, ni la politique, ni l'industrie, ni les sciences, ni les arts n'en ressentiraient le contre-coup ! »

N'est-ce pas une honte pour des jeunes gens de classes que l'on dit et qui devraient être dirigeantes,

1. II Thess., III, 10.

que leur manière de vivre provoque de pareilles réflexions ?

A ces exemples déprimants, comme il est bon d'opposer le spectacle de ces familles aristocratiques, bourgeoises, ouvrières, où les enfants, en grand nombre, pareils aux rameaux de l'olivier, entourent le tronc, d'où ils sont issus, d'une large et vigoureuse couronne, remplissent le foyer de vie et de mouvement et de joie, et où les chauds effluves de l'affection filiale et fraternelle empêchent la pensée du père et de la mère de s'arrêter trop pesamment sur les difficultés et les peines inséparables de l'existence, et leur promettent une vieillesse qui ne sera ni solitaire ni abandonnée.

Y a-t-il rien de plus beau au monde, rien de plus réconfortant et de plus digne de tous nos respects que l'une de ces familles, heureusement encore nombreuses au sein de nos vaillantes populations, surtout parmi la classe ouvrière, où six, huit, dix enfants et davantage croissent, se développent, se forment à l'école du travail et même, ayons le courage de le dire, à celle plus virile encore des privations et du sacrifice ?

Voilà les usines où se forgent les énergies, où se trempent les caractères.

Quand je considère ceux qui montent et ceux qui descendent l'échelle sociale, dit quelque part un économiste d'une indiscutable autorité, M. Paul Leroy-Beaulieu, je vois que ceux qui montent portent des sabots et ceux qui descendent des souliers vernis.

Oh ! je le sais, mes chers ouvriers, tous vos fils

ne monteront pas et il ne faut pas souhaiter que tous aillent s'enrichir dans la grande ville. Plusieurs resteront autour de vous, au village natal. Mais la densité même de votre population familiale en obligera quelques-uns, au moins, à essaimer vers ces agglomérations puissantes où se concentre l'activité industrielle.

Là, à mesure que la concurrence devient plus intense, l'esprit d'invention s'aiguise, l'outillage mécanique se perfectionne, les produits du sol sont plus savamment et plus complètement exploités, les débouchés sont plus passionnément recherchés, et ainsi, à raison même de la condensation de la population, s'accélère le progrès de l'industrie et du commerce. Les fils de familles nombreuses sont les mieux armés pour réussir dans ces luttes économiques. Rompus dès leur jeune âge à une vie laborieuse, habitués à l'endurance, doués d'un caractère qui s'est adouci au frottement quotidien du commerce fraternel, en possession d'une volonté mieux disciplinée et plus forte, ils ont en main les meilleures chances d'avenir.

Et lorsque l'esprit chrétien agit efficacement dans une famille, les aînés deviennent les protecteurs vigilants des plus jeunes ; ceux qui sont corporellement les plus forts facilitent l'ascension aux carrières libérales de ceux qui sont plus intelligents ; tous sentent l'obligation de s'entr'aider et, dans cette entr'aide même, les liens de l'affection mutuelle se resserrent, tandis que les parents contemplent avec fierté les premiers fruits de leurs durs labeurs et caressent l'espoir d'une vieillesse entourée d'honneur et de sécurité.

Oh ! je sais ce que l'on peut opposer à ce riant tableau, et je n'entends pas cacher à ceux qui le regardent les ombres de la réalité.

Elever une famille nombreuse, ce n'est pas arriver d'emblée au succès, mais c'est le préparer ; le labeur en est rude, mais fécond. Tant que les enfants sont en bas âge et se suivent de près, les parents ont la vie pénible, et, pour peu que le chômage les frustre du salaire journalier, que la maladie s'abatte sur les leurs, les privations peuvent devenir amères et les douleurs cuisantes.

Personne ne nie cela, et personne, que je sache, n'a trouvé le moyen de supprimer la souffrance. Mais, tandis que l'ouvrier qui n'a qu'un ou deux fils est très exposé à les voir déserter au plus tôt le toit familial, dépenser au cabaret ou ailleurs leur salaire et refuser odieusement à leurs parents, caducs ou infirmes, la pension alimentaire à laquelle la morale et la loi les obligent, le père et la mère d'une famille nombreuse, chrétiennement éduquée, possèdent dans les bras de chacun de leurs enfants un capital, et, en les plaçant tous dans l'heureuse nécessité d'utiliser leurs énergies, ils accroissent tous à la fois les ressources de la famille et obligent ceux qui la composent à se développer avec plus de vigueur, plus de patience et plus d'amour...

Si, donc, Dieu a béni votre union, n'enviez pas le sort des foyers déserts. Plaignez, au contraire, les unions naturellement ou librement inféconde. Estimez, louez, encouragez les parents, aisés ou pauvres, qui ont assez de confiance en eux-mêmes

et en Dieu pour nous donner des familles nombreuses. Elles sont déjà ou seront, demain, leur honneur et leur mérite. Elles procurent à la patrie des hommes d'initiative et de caractère, destinés à occuper les postes d'honneur ou de combat que désertent les jouisseurs improductifs de fortunes trop facilement acquises ; elles fourniront demain, nous en nourrissons l'espoir, des colonisateurs intrépides à notre seconde patrie ; à l'Eglise, elles donneront des prêtres, des missionnaires, des apôtres, qui renouvellent et ravitaillent sans relâche les phalanges de la religion et de la charité.

Elle n'est donc ni un vain mot, ni un leurre, la solennelle bénédiction prononcée par Dieu sur l'union de nos premiers parents : « Croissez et multipliez-vous[1]. »

La liturgie ne berce pas les époux d'un rêve illusoire, lorsqu'elle appelle sur l'épouse, comme une bénédiction, la fécondité, « *sit foecunda in sobole* », et qu'elle souhaite aux parents, comme un bienfait, de voir nombreux leurs fils et les fils de leurs fils, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

Ici encore, à un point de vue plus général, l'Eglise catholique possède dans ses enseignements moraux les principes de la solution d'un des problèmes les plus graves de l'économie sociale ; j'entends parler du problème qui a pour objet la conciliation de l'accroissement de la population avec les limites que la nature impose à la productivité du sol.

1. Gen., IX, 1.

Le néo-malthusianisme préconise la restriction volontaire de la fécondité, dussent ceux qui la pratiquent réclamer, comme compensation, des jouissances « répugnantes » contre nature.

C'est la théorie de la stérilité stationnaire, avant-coureuse de la décadence des peuples, qui commettraient la lâcheté de la pratiquer.

Au IVe siècle avant l'ère chrétienne, la Grèce était à l'apogée de la civilisation, mais après que les conducteurs de sa pensée, Platon et Aristote eux-mêmes, eurent préconisé la stérilité comme remède aux inquiétudes de l'avenir, il se produisit ce que les auteurs du IIIe siècle appelèrent la disette d'hommes ; au IIe siècle, la Grèce perdit son indépendance : elle n'avait plus de soldats à opposer aux armées romaines [1].

Le même phénomène se reproduisit à Rome sous l'Empire. La stérilité volontaire tarit les sources de la cité et prépara, à brève échéance, la décadence de l'empire [2].

En France, à l'heure présente, les vrais patriotes jettent le cri d'alarme. Un économiste français, M. de Foville, faisait naguère, devant un auditoire d'élite, cette comparaison qu'il disait d'une cruelle éloquence : « Au milieu du siècle dernier, donc vers 1850, observait-il, le territoire qu'occupe actuellement l'Empire allemand comptait le même nombre d'habitants que la France : il y avait égalité. En 1895, l'Allemagne nous surpassait déjà de

1. Paul Guiraud. *La propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine* (Paris, 1893), pp. 399-400.

2. J. Denis. *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité* (Paris, 1871), t. II, p. 101. Cfr. pp. 445-446.

6 millions. Et, en 1908, l'écart est de plus de 20 millions : 39 millions d'âmes d'un côté ; de l'autre, 60 et quelques millions. Au train dont vont les choses, il y aurait dans vingt ans deux Allemands contre un Français, si tant est que la France n'ait pas été dévorée d'ici là[1]. »

Et à supposer que l'immigration comblât les vides qui résultent de la dépopulation, toujours est-il que la France perdrait son caractère national, pour faire place à un mélange cosmopolite, où les nobles qualités de la race courraient grand risque de disparaître.

Seule la morale chrétienne allie au respect de l'honnêteté conjugale une doctrine de progrès.

Aux individus et aux familles elle prêche le labeur patient et persévérant. Elle encourage les initiatives fécondes, elle bénit les familles nombreuses où ces initiatives germent et se développent. Elle condamne la jouissance qui consume sans produire.

Aux peuples elle redit la parole de nos Livres Saints : « Soyez féconds et multipliez-vous sur la terre et peuplez-la. — *Vos autem crescite et multiplicamini super terram et implete eam*[1]. »

La terre est assez vaste pour contenir et pour entretenir les générations croissantes des enfants des hommes.

Mais elle ne livre pas bénévolement ses trésors : il faut les lui arracher de vive lutte. Elle n'est pas

1. *Réforme sociale*, juillet 1908, p. 13.
2. Gen., IX, 1.

un riche butin que l'humanité soit appelée à se partager, de telle sorte que la part de chacun doive grossir, à mesure qu'il y aurait moins d'ayants droit.

Le butin croît indéfiniment avec le génie et le courage des combattants. La vie est un service de campagne ininterrompu : « *Militia est vita hominis super terram*[1]. » La civilisation est le fruit du travail. Le progrès est le prix d'une conquête.

Voilà ce que la morale chrétienne enseigne aux familles et aux peuples. Et, par-dessus tout, elle nous rappelle, à chaque page de l'Evangile, cet enseignement dont notre divin Sauveur fit le thème de son premier et sublime discours sur la montagne : « N'oubliez pas que vous n'êtes sur la terre que pour y passer. La vie présente vous achemine, à travers les ronces et les épines, vers la paix définitive du paradis. Durant le trajet, à vos heures d'inquiétude ou de chagrin, levez les yeux vers moi. Vous avez au ciel une Providence toute paternelle, sage et puissante, qui veille sur vous et vous garde. Ne vous laissez donc pas aller au trouble à propos de ce qu'il vous faut pour vous nourrir et vous vêtir... Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans les greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus que ces oiseaux ? Qui de vous, en y mettant tout son esprit, peut ajouter à sa taille une coudée ? Et le vêtement, pourquoi vous en inquiéter ? Voyez les lis des champs comme ils croissent ; ils ne travaillent

1. Job., VII, 1.

point, ils ne filent point ; cependant, Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui existe aujourd'hui et sera demain jetée au four, combien plus aura-t-il soin de vous, hommes de peu de foi ! N'ayez donc point d'inquiétude et n'allez point vous dire : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi serons-nous vêtus ? Ces inquiétudes sont dignes des païens. Votre Père céleste ne sait-il pas que vous avez besoin de ces choses ? Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît[1]. »

1. Math., VI, 25-33.

CHAPITRE III

LA PAIX SOCIALE[1]

Vous ne vous trompez pas, lorsque vous me croyez prêt à me dévouer, de toute mon âme, aux intérêts de l'ouvrier.

Aussi bien, j'en ai le devoir.

Quand les disciples de Jean-Baptiste vinrent demander au Christ : « Est-ce vous qui êtes le Messie, ou devons-nous en attendre un autre ? », le divin Maître leur répondit par des faits. Ayant opéré devant eux plusieurs guérisons, il leur dit : « Allez, rapportez à Jean ce que vous venez d'entendre et de voir : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux déshérités de ce monde. »

Vous l'entendez, il y a de la divinité du Christ une preuve qui vaut des miracles, c'est que désormais il n'y aura plus une tourbe d'esclaves légalement abandonnée aux caprices d'une oligarchie débauchée et cruelle ; la bonne nouvelle du salut est la même pour tous ; les barrières entre le riche et le pauvre, entre le juif et le gentil, entre l'es-

1. Nous réunissons ici des fragments empruntés à diverses allocutions adressées à des ouvriers chrétiens du diocèse de Malines (années 1906 et suivantes).

clave et l'homme libre, tombent ; la charte de la liberté chrétienne n'est ni pour une caste, ni pour une classe sociale, elle s'adresse à l'humanité.

Nous trouvons naturel aujourd'hui ce programme de liberté et d'égalité, et ceux-là même qui tournent le dos au christianisme se font les hérauts et se proclament naïvement les inventeurs des enseignements vingt fois séculaires de l'Evangile du Christ.

Ils ont oublié l'histoire. L'aveugle aurait beau nier la lumière du soleil, il n'en devrait pas moins à sa bienfaisante chaleur, la conservation de sa vie. Tous, croyants et incroyants, nous vivons socialement de l'Evangile. « Vous seriez effrayés de votre solitude, disait déjà Tertullien, si nous nous retirions. » Un écrivain anglais vient d'imaginer ce que serait notre société civilisée, dans la supposition que le christianisme dût, soudain, subir une éclipse, ne fût-ce que durant six mois. Les ténèbres dans lesquelles nous serions aussitôt plongés seraient affreuses, dit-il. Le roman de Guy Thorne, dont le succès en Angleterre est considérable, porte pour titre : *Quand il faisait noir !*

Il a fait longtemps noir. Les hommes libres, à Rome et à Lacédémone, étaient le petit nombre et l'homme qui n'était pas libre était la « chose » d'autrui. Le citoyen libre avait le droit de vie et de mort sur ses esclaves ; la loi lui permettait de jeter les vieillards aux murènes de ses étangs, de livrer les jeunes gens à la dent des bêtes féroces dans les arènes publiques...

Ne nous étonnons pas trop que beaucoup de ceux qui jouissent aujourd'hui de la liberté aient

oublié jusqu'au nom de celui à qui ils la doivent. Notre divin Sauveur avait guéri dix lépreux et leur avait dit d'aller se baigner pour se purifier. Sur les dix, un seul a songé à revenir vers le bienfaisant thaumaturge pour lui dire merci.

Les lépreux ingrats sont de tous les temps.

Mais nous, qui avons le bonheur d'avoir conservé intacte notre foi et qui n'avons pas oublié nos origines, bénissons le Libérateur social, notre Christ Jésus !

Il naquit pauvre et Dieu voulut que les premiers compagnons de sa crèche fussent d'humbles pâtres descendus de la montagne pour venir l'adorer. Son père nourricier et sa mère, bien qu'ils fussent l'un et l'autre de sang royal, étaient de modestes artisans. Joseph était un charpentier; Marie, la femme bénie entre toutes les femmes, a passé la plus grande partie de son existence aux soins les plus vulgaires d'un ménage ouvrier, et le Fils de Dieu, le Verbe éternel, s'est fait enfant du peuple, il a été manœuvre, simple ouvrier, dans un atelier de Nazareth.

Les fondateurs des premières sociétés chrétiennes, André, Pierre, Jacques, Jean, sortaient du peuple; ils avaient jeté leurs filets dans le lac de Tibériade, avant de devenir des pêcheurs d'hommes.

Paul, ce génie incomparable qui tenait tête aux scribes juifs dans les synagogues et aux philosophes grecs dans l'Aréopage d'Athènes, Paul, l'organe des plus grandes pensées dont se compose l'atmosphère morale où s'est épanouie la société chrétienne, se disait fier de vivre du travail de

ses mains. Et à ceux qui mènent une vie parasitaire, il dictait impitoyablement la loi du travail : Celui qui refuse de peiner, disait-il, ne mérite pas d'avoir à manger. « *Si quis non vult operari, nec manducet* »...

Toutefois, nous ne croyons pas que, pour faire droit au travail, il faille insulter au capital. Le travail a besoin du capital, comme celui-ci appelle celui-là.

Les partisans des syndicats révolutionnaires en font en ce moment l'expérience : ils se sont organisés, moins pour se défendre en cas d'injustice, que pour menacer et attaquer ; l'instinct de la conservation devait inévitablement provoquer une organisation opposée des patrons ; dès lors, il ne s'agit plus d'une entente harmonieuse d'intérêts pour la prospérité d'une œuvre commune, il s'agit d'une lutte corps à corps dans laquelle le succès n'est pas toujours pour celui qui en a le plus besoin.

Si le socialisme n'avait pas d'autre objectif que d'organiser la propriété de tel ou tel groupe social sur une base collective, il ne présenterait pas de grave inconvénient.

A la condition, bien entendu, qu'il ne fût pas exclusif et que, choisissant pour son compte le régime de la propriété indivise, il ne condamnât pas chez autrui celui de la propriété individuelle.

Les plus parfaits d'entre les nôtres n'ont-ils pas réalisé, sous la conduite et le patronage de saint Benoît, du pauvre d'Assise, de saint Dominique, de saint Ignace de Loyola, de saint François de Sales, ce rêve collectiviste : chacun travaillant

selon ses moyens et recevant selon ses besoins?

Mais nos religieux agissent librement.

Donnez-nous des âmes trempées d'idéal religieux, formées à l'école de l'humilité, de la pénitence, de la charité, et le collectivisme des instruments de travail et même de leurs produits deviendra spontanément une réalité que nul ne regrettera; mais, tant que vous n'aurez pas supprimé du cœur humain les désirs égoïstes d'ambition et de jouissance qui y fermentent, la revendication « à chacun selon ce qu'il produit » restera la loi la plus ordinaire de notre pauvre humanité.

Les socialistes ont le grand tort de trop souvent flatter le peuple au lieu de songer à le servir. Ils le flattent, lorsque, caressant ce qu'il y a de moins noble dans le cœur de l'homme, ils ravalent la question sociale à une lutte d'appétits et prétendent la résoudre par ce qui ne peut que l'aggraver : l'antagonisme des classes.

La question sociale a pris dans l'âme de l'ouvrier un caractère aigu lorsque, témoin ahuri du bouleversement opéré dans l'industrie par l'invention des machines, parfois envieux des grandes fortunes qu'il voyait rapidement s'accumuler sans en comprendre suffisamment ni l'origine, ni le rôle, il prit conscience de la disproportion qui s'est subitement produite entre la condition inférieure et trop souvent incertaine des prolétaires, et la fortune de certains capitalistes qui ont réussi.

Le sentiment de cette disproportion est digne d'attention et d'intérêt...

Il est légitime et noble, le désir d'ascension économique qui travaille le cœur de l'ouvrier; légi-

time, nécessaire même le besoin de s'assurer et d'assurer les siens contre les incertitudes d'un avenir précaire, trop souvent malheureux. L'éducation professionnelle, une sage réglementation du travail, les institutions de mutualité, l'organisation syndicale sont autant de moyens de seconder et de diriger les ambitions des travailleurs...

Mais ceux-là trompent odieusement le peuple qui, sous prétexte de pacifier son âme aigrie, fomentent l'antagonisme des classes. C'est vouloir éteindre le feu en jetant de l'huile dessus.

Jamais, quoi que l'on fasse — il faut avoir le courage de le dire loyalement aux ouvriers — la question sociale telle que l'entendent les socialistes ne sera complètement résolue. Jamais, quoi que l'on fasse, la richesse publique ne sera répartie de telle façon que tous les besoins soient assouvis, toutes les ambitions satisfaites.

Jamais on ne pacifiera la société en organisant la lutte de ses membres, l'antagonisme de ses intérêts.

Et voilà pourquoi vous faites bien d'opposer, à la lutte des classes que veulent les syndicats révolutionnaires, l'union sociale, par les syndicats chrétiens.

Nous, catholiques, nous saluons avec un respect convaincu tous les travailleurs. J'estime que les ouvriers qui gagnent honnêtement leur vie par leur travail ont droit à nos égards, aussi bien que les hommes de plume, de robe, d'épée, députés ou sénateurs, prêtres ou évêques, qui appartiennent à la catégorie de ceux que l'on se plaît à appeler des « intellectuels ». Aux uns et aux autres je tends une main amie, et si j'éprouve un senti-

ment de préférence, il va à ceux qui me la serrent, non sous la dictée des lois de l'étiquette, mais sous l'inspiration spontanée de leur cœur généreux. Les égards mutuels sont une loi universelle de la vie chrétienne. Saint Paul la résume en ces mots : « *Honore invicem praevenientes* » : ayez des prévenances et des marques d'estime les uns pour les autres.

Ouvriers, mes amis, parce que nous vous respectons, nous ne voulons pas vous flatter; nous ne pouvons vous parler de vos droits sans vous parler aussi et surtout de vos devoirs. Car la loi du devoir est le fondement du droit.

La vie n'est pas qu'un droit auquel il me serait loisible de renoncer à mon gré. Elle m'a été donnée pour être mise au service du devoir, c'est-à-dire de mon perfectionnement individuel, des intérêts de la famille et, plus haut encore, de la patrie; le travail m'est imposé pour l'entretenir, et si la société doit sa protection aux travailleurs, c'est, en fin de compte, parce qu'elle ne peut refuser à l'individu les conditions normales de l'accomplissement de son devoir, étant elle-même organisée pour le perfectionnement matériel et moral de chacun de ses membres.

Ceux-là aussi flattent l'ouvrier, qui n'ont jamais que des paroles amères à l'adresse des détenteurs de la richesse.

La richesse est un bien; la réserve du capital est la source du progrès économique. Votre bon sens vous le fait bien comprendre, chers ouvriers : si, à un moment donné, tous ceux qui, par leur travail manuel ou intellectuel ou par droit d'héritage, ont accumulé une fortune, se passaient la

fantaisie de l'enfouir ou de la dépenser en plaisirs stériles, c'en serait fait de l'industrie, et la source du travail serait tarie en même temps que la circulation des capitaux.

Mais le capital entraîne des devoirs sociaux. Pas plus que le travail, la propriété n'est purement et simplement un droit ; elle impose au propriétaire une fonction dans l'organisme universel. Le droit d'abuser de la richesse est une conception païenne ; le devoir d'en user pour soi et pour autrui est l'idée fondamentale de la justice éclairée par la morale chrétienne. La parole cinglante de saint Paul, que je rappelais tout à l'heure : « *Si quis non vult operari, neque manducet* »[1] n'atteint pas la propriété individuelle, elle frappe le parasitisme. Cet abus de la richesse qui permet au fort d'exploiter le faible, l'Église l'a toujours condamné ; sa législation médiévale sur l'usure n'avait pas d'autre but, au fond, que d'empêcher le parasite habile de vivre aux dépens du travailleur impuissant...

Tous nous sommes conviés au banquet de la vie ; non pas seulement au festin des joies éternelles, plus tard, mais aujourd'hui même, au repas de la vie présente.

L'Evangile et l'Église bénissent l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire qu'ils nous recommandent à tous, riches ou pauvres, de tenir nos cœurs détachés des richesses terrestres ; mais ni l'Evangile, ni l'Eglise ne nous proposent pour idéal la misère. « La piété nous apprend, dit saint Paul, à nous estimer heureux quand nous possédons à suffisance

1. 2 Thess. III, 10.

les biens de la terre »[1]. Vous l'entendez : servir Dieu et s'assurer par le travail une existence indépendante, de quoi se suffire à soi-même, tel est, dit l'Apôtre, le but chrétiennement assigné à nos aspirations légitimes. Après cela, que chacun, par son talent, par sa vertu s'efforce de « mériter » un rang supérieur à celui qu'il occupe, tant mieux, les cœurs bien nés s'en réjouiront ; la carrière est ouverte à toutes les bonnes volontés, et les distinctions sociales ne sont jamais mieux justifiées que lorsqu'elles sont conquises par le mérite Mais ayons assez d'humilité et de justice pour ne point prendre, de nous-mêmes, la place qui revient à autrui.

. . . .

Au fond, au fin fond de l'homme et de la société il y a, disait déjà, il y a seize siècles, le grand docteur saint Augustin, deux amours en présence et en opposition. L'expansion de ces deux amours engendre l'antagonisme de deux sociétés. Et les péripéties de ce perpétuel antagonisme forment ce que l'on appelle l'histoire, l'histoire de l'humanité ou de la civilisation.

L'un de ces amours, c'est l'instinct que l'on appelle « amour de soi » et, quand il dévie, il a nom « amour-propre », « égoïsme ».

L'autre, c'est l'amour désintéressé d'autrui.

Et parce que saint Augustin est persuadé que l'on n'aime sincèrement, profondément le prochain qu'à la condition de voir en lui un frère, une créature de Dieu, il définit les deux amours en présence : l'un, l'amour de soi qui peut aller jus-

1. I Tim. VI, 6.

qu'au mépris de Dieu; l'autre, au contraire, l'amour de Dieu qui va, au besoin, jusqu'à l'effacement et au mépris de soi.

Il y a toujours eu dans le monde, il y a encore et vraisemblablement il y aura, tant que durera le monde, une fraction d'égoïstes qui ont l'instinct de la jouissance personnelle, la passion de dominer autrui, de le piétiner, de l'exploiter, de l'écraser à leur profit : c'est celle que saint Augustin appelle « la société mauvaise, la société terrestre ».

Il en est une autre aussi, moins bruyante, moins apparente peut-être, formée d'hommes pour qui l'intérêt propre n'est pas le but de la vie; ils aiment, au contraire, à travailler, à peiner, au besoin, pour autrui, pour leur famille, pour la patrie, pour la société et, finalement pour Dieu : c'est « la société divine, la société céleste ».

Vous pourriez croire, mes chers amis, — et certains déclamateurs qui vous flattent voudraient vous faire croire, — que la lutte sociale est un antagonisme purement économique de deux classes : la classe ouvrière est exploitée, disent-ils; la classe bourgeoise ou capitaliste l'exploite.

Au pôle opposé, il ne manque pas de conservateurs à courte vue pour dire : que tous les maux de l'heure présente viennent de l'esprit de révolte de la classe ouvrière et que, seuls, les propriétaires sont aujourd'hui les remparts de l'ordre social.

Eh bien, mes chers amis, les uns et les autres sont, au moins en partie, dans le faux. Ni l'égoïsme ni le désintéressement ne sont le monopole d'une classe sociale quelconque, soit prolétaire, soit capitaliste...

Franchement, vous, messieurs, qui employez à votre service les travailleurs manuels, dites-moi : Si vous étiez vous-mêmes ouvriers, croyez-vous qu'il n'y aurait plus dans la classe ouvrière, ni murmures, ni revendications menaçantes ou violentes ?

Et vous, mes chers ouvriers, si, par un coup de baguette magique, je pouvais faire de vous tous, du jour au lendemain, des propriétaires d'usines, des ingénieurs, des directeurs de travaux et si, par contre, tous ceux pour qui vous travaillez devenaient vos ouvriers, croyez-vous qu'aussitôt l'iniquité aurait disparu du monde du travail, et qu'aux plaintes que vous faites entendre aujourd'hui succéderait, comme par enchantement, un concert d'universelle harmonie ?

Vous en doutez n'est-ce pas ? J'en doute aussi.

Et voilà pourquoi, au lieu de nous plaindre les uns des autres, de nous jeter la pierre les uns aux autres, appliquons-nous tous, *à nous-mêmes* tout d'abord, la parole de notre divin Sauveur : « Aimez-vous les uns les autres, comme moi-même, le premier, je vous ai aimés. »

Ne dites pas, vous, employeur du travail : « Le travail de mon ouvrier est une marchandise ; je l'achète, je la paie ; nous sommes quittes. »

Ne dites pas, vous, employé : « Je travaille, parce qu'il faut vivre ; mais, si je pouvais jouir de la vie sans travailler, je passerais mes jours dans l'inaction. »

Non, le travail est, pour tous, pour celui qui travaille de la tête comme pour celui qui travaille des bras, la loi de la vie et la condition du progrès.

Le but de notre existence n'est pas seulement de nous assurer à chacun les conditions les plus favorables à notre bien-être personnel.

S'il en était ainsi, nous ne serions pas des hommes, c'est-à-dire des êtres intelligents et libres, capables de dignité morale. Nous serions comme des animaux, nous disputant une pâtée ou une proie et dont l'instinct ne s'étend pas au delà du boire, du manger, de la jouissance physique.

Non, au-dessus de notre satisfaction personnelle, de ce que l'on peut appeler d'un mot, l'intérêt propre, il y a les droits de la famille, ceux de la patrie, ceux de la société chrétienne. Ces intérêts supérieurs, qui s'imposent à notre conscience sont autant de formes de ce que l'on appelle le Devoir. Et le Devoir, dans une conscience honnête, prime tout. Il doit occuper la place d'honneur, la première, dans nos préoccupations. Celui qui met l'intérêt au premier plan et le Devoir au second se dégrade, abdique sa dignité d'homme.

. . . .

Je viens de rappeler aux ouvriers toute l'affection que leur porte l'Eglise et je suis heureux de leur en donner aujourd'hui un témoignage public.

Voilà plus d'un siècle que les fils de Voltaire ont essayé de leur arracher leur Foi, mais, en même temps ils leur ont arraché des mains la force que leur prêtait, pour la sauvegarde et pour le développement de leurs intérêts professionnels, l'association corporative.

On oublie trop qu'en 1884 seulement, c'est-à-dire environ un siècle après la Révolution fran-

çaise, le droit d'association fut restitué en France à la classe ouvrière.

Si la Révolution de 1789, que l'on a longtemps appelée avec emphase la *grande* Révolution, fut anticatholique, elle fut aussi, et davantage peut-être, antidémocratique. La bourgeoisie l'a exploitée à son profit et, durant une grande partie du XIXe siècle, le propriétaire, le chef d'industrie furent trop souvent, il faut bien le dire, dominés par l'idée qu'ils avaient le droit de traiter l'ouvrier comme une machine, dont il est rationnel et habile de tirer le rendement maximum. On oubliait la distinction fondamentale, si bien marquée par Léon XIII, dans cette admirable Encyclique *Rerum novarum*, — dont on a répandu récemment une édition populaire et que tout ouvrier, tout patron, croyant ou incroyant, devrait se flatter d'avoir lue et méditée, — entre les deux aspects, l'un matériel, l'autre moral du travail humain.

Sans doute, l'ouvrier est comparable à une machine, en ce sens que son activité engendre un produit utile, qui a sa valeur marchande; même, en ce sens, il est la machine par excellence, car son cerveau, ses doigts ont combiné et produit toutes les machines agricoles ou industrielles; originairement c'est lui qui les actionne, il dirige constamment leur jeu.

Mais l'ouvrier n'est pas qu'une machine. Son cerveau et ses bras sont les organes vivants d'une personne intelligente et libre qui, à ce titre, possède des responsabilités morales et religieuses. Et cette personne elle-même n'est pas un être isolé, capable de se suffire et autorisé à se concentrer sur soi.

Normalement, l'ouvrier est un chef de famille et cette famille à son tour se rattache à diverses organisations plus complexes, les unes libres, les autres naturelles, et principalement à la double organisation générale de la Patrie et de l'Eglise.

Ce sont là des vérités primordiales de droit naturel, antérieures et supérieures à toute convention humaine, obligatoires pour les chefs d'industrie aussi bien que pour les gouvernements et auxquelles l'ouvrier lui-même ne peut se soustraire.

Elles nous paraissent simples, aujourd'hui, parce que les événements les ont éclairées, mais, durant la majeure partie du siècle dernier elles étaient obscurcies ; la société qui ne regardait l'ouvrier qu'à travers les préjugés dits libéraux, mais effectivement liberticides, de la Révolution française, ne les comprenait plus, semblait ne plus les soupçonner.

Contre cet état de choses les socialistes ont eu raison de protester et de réagir, tout autant que nous, catholiques, fils du Christ et de l'Evangile, nous avons raison de protester et de réagir. Lorsque le socialisme travaille à répartir plus équitablement la richesse publique, à enrayer la concentration en quelques mains de capitaux tellement énormes qu'ils en deviennent pratiquement inutilisables ; à augmenter donc, inversement, la somme de bien-être des déshérités de la fortune, le socialisme a raison. A son insu, peut-être, il puise son inspiration aux sources de l'Evangile. Celui-ci nous prêche la fraternité de tous les enfants des hommes et nous présente notre Christ Jésus, volontairement pauvre, dénué de biens terrestres, non

pas comme un type que tout homme doive complètement reproduire, mais comme un idéal sublime qui à tous, aux riches comme aux pauvres, dicte l'esprit de détachement, le respect, sinon le désir de la pauvreté.

Mais le socialisme dénature les vérités qu'il nous aide à propager dans le monde...

Les hommes de sens et de courage qui enrayèrent le socialisme dévastateur et sauveront le corps social, c'est vous, catholiques, pétris de la doctrine du Christ, animés de son esprit, soutenus par sa grâce; vous qui, à l'égoïsme exploiteur de la bourgeoisie révolutionnaire, n'opposez pas un égoïsme vindicatif, haineux, dont les représailles brutales ou calculées sont l'idéal unique, mais une démocratie large, sereine, loyale, pour tout dire d'un mot, *chrétienne ;* une démocratie qui veut asseoir le bonheur de la classe ouvrière, non sur les ruines des classes supérieures, mais sur le redressement des torts dont elle a pâti jusqu'à présent.

Nous disons à l'ouvrier : La vie terrestre n'est pas votre unique vie; le corps que vous avez à nourrir, à vêtir, à abriter, n'est pas toute votre personnalité. Nous ne sommes tous ici qu'en passant et pour mériter dans le labeur et souvent dans le chagrin une vie meilleure. En attendant, vous faites bien de promouvoir, de votre mieux, vos intérêts et ceux de votre famille. L'individu, les familles, les sociétés, sont tous appelés au progrès et la paresse a toujours été condamnée par la morale chrétienne comme un des sept péchés capitaux. Mais il faut marcher à la conquête sans violence, sans injustice. Il faut avoir le cœur assez

large pour embrasser dans la sincérité de vos désirs le bonheur de tous. L'envie aussi est un des péchés capitaux...

. . . .

La paix *soit* avec vous !

La paix est confiée à votre garde : je souhaite que vous l'*organisiez* et la *protégiez*.

Organisez-vous! On l'a assez répété : Le XIXe siècle a souffert de l'individualisme anarchique que la révolution française substitua à l'organisation corporative des siècles antérieurs.

Le Pape Pie X le proclamait hier encore : « La civilisation n'est pas à inventer, elle est à *instaurer*. Je n'ai pas besoin d'être novateur; il me suffit d'être *traditionaliste*. Le secret de l'ordre social n'est pas à découvrir ; il n'y a qu'à *l'appliquer*. »

Oh ! mes chers ouvriers ! Ecoutez-moi, je vous prie, et dites-moi qui traduit fidèlement vos sentiments intimes.

Je ne vous demande. pour l'heure, qu'une chose, c'est que vous vouliez bien, *un instant*, oublier tout ce que l'on vous a dit, tout ce que vous avez lu ou entendu, pour n'interroger que votre conscience à vous, pour vous demander ce que vous pensez, ce que vous sentez, ce que vous voulez, quand vous êtes seuls avec votre droiture naturelle et la spontanéité de vos élans. Laissez-moi vous interroger et répondez.

De divers côtés, même à droite, jadis, de braves gens, animés des intentions les plus bienveillantes, vous ont dit parfois : « Ne vous préoccupez pas plus qu'il ne faut de votre avenir ; moi votre député, moi votre patron, moi peut-être votre curé, nous

nous ferons les avocats et les protecteurs de vos intérêts ;... laissez-vous conduire par nous et nous espérons que rien ne vous manquera. Au surplus, s'il vous manquait quelque chose, vous vous souviendrez que vous êtes chrétiens, et vous prendrez patience, avec l'assurance que vous serez dédommagés de vos peines terrestres par les joies du paradis. »

Est-ce que ceux-là traduisaient fidèlement vos aspirations ? Non, n'est-ce pas ?

Volontiers, vous leur auriez répondu avec l'apôtre saint Paul : « Il fut un temps où j'étais jeune, et, quand j'étais jeune, j'avais les pensées naïves et le parler rudimentaire de l'enfant, *cogitabam ut parvulus... loquebar ut parvulus...;* mais voici que je suis devenu homme, *factus sum vir*, et j'aime bien vivre en *homme*, en *citoyen libre*. Je suis *marié :* j'ai l'ambition de fonder une famille et, parce que je voudrais qu'elle fût une école d'énergie morale, je la souhaiterais nombreuse. Je suis le père nourricier et le gardien vigilant de mes fils et de mes filles : je leur dois l'entretien, j'ai à cœur de les faire prospérer et de les aider même à monter, si possible, un ou quelques-uns des échelons de l'échelle sociale.

« Quant au ciel que vous me faites entrevoir, je l'espère, je l'attends, mais j'ai souvenance qu'à ceux à qui Il le promettait, le bon Maître n'a point refusé un petit surcroît en ce bas monde.

A gauche, vous entendez des murmures révolutionnaires, des cris de guerre, des menaces : « *Conscience de classe*, clame-t-on avec fracas, *lutte de classes, suppression du patronat, guerre au*

capitalisme ! A bas le régime industriel et capitaliste ! Vive le syndicalisme anarchique et révolutionnaire ! »

La conscience de classe, dit l'auteur de *La Barricade*, « c'est la guerre constante de ceux qui travaillent de leurs bras, contre ceux qui ne travaillent pas de leurs bras » ; c'est la révolte du muscle contre le cerveau, du labeur manuel contre l'intelligence. Et en disant cela, Bourget résumait la pensée du socialisme contemporain.

Mais, est-ce là, mes amis, le fond de votre âme ? Est-ce de vous que partent ces menaces ? Est-ce vous qui les avez conçues ? Non, n'est-ce pas ? On vous les fait proférer.

L'ouvrier a naturellement trop de bon sens pour ne pas comprendre que la valeur du travail de ses bras est tributaire de la direction de la pensée ; que la prospérité de la grande industrie réclame l'esprit d'invention, la puissance d'organisation, l'entretien de relations internationales, le contrôle des marchés, — toutes choses dont la nature n'est pas prodigue, mais qui sont réservées à une *élite*.

Laissez-moi, mes chers ouvriers, vous conter un souvenir. Il remonte au début de ma carrière professorale et me transporte, en un jour d'excursion de vacances, sur une rive de la Lesse, au pied du château de Walzin.

J'avais entamé avec le passeur une conversation.

Il y a souvent profit à prendre à l'école du peuple des leçons de psychologie. L'ouvrier pense tout haut. Son langage prime-sautier ignore l'artifice.

Nul mieux que lui ne vous aide à lire dans l'intimité de l'âme.

Mon maître me passait donc à l'autre rive. Je lui avais confié que j'habitais un collège de la province d'Anvers et lui m'entretenait des conditions laborieuses de son existence.

— J'aurais dû, me dit-il, quand j'étais jeune, faire comme un de mes camarades d'école qui, à l'âge de dix-huit ans, est parti pour Anvers. C'est une ville riche qu'Anvers. Mon camarade y a fait fortune ; on m'assure qu'aujourd'hui il possède des millions. Mais voilà, ajoutait mélancoliquement le brave homme, quand on est jeune, on ne regarde pas loin devant soi et me voici toujours pauvre diable à Furfooz.

— Eh, lui répondis-je, je crois savoir à qui vous faites allusion ; votre ancien camarade avait le génie des affaires, et nul de ceux qui le connaissent ne s'étonne de ses succès. Mais, croyez-moi, il y a à Anvers et ailleurs, dans nos cités les plus opulentes, tant de gens de bon vouloir qui ont échoué et qui peut-être vous envieraient votre sort.

« C'est que, mon brave ami, il ne suffit pas d'être hissé à la bonne place, il faut encore être de force à s'y maintenir.

« Ainsi, vous êtes un passeur adroit et vous rendez aux professeurs en vacances de très bons services. Si j'avais dû conduire votre barque, je vous aurais peut-être fait faire le plongeon. Mais si je vous offrais d'aller à ma place vous courber sur des livres et vous asseoir dans une chaire de professeur, que me répondriez-vous ? »

Un dicton anglais résume la morale de ce petit

dialogue avec mon passeur de Furfooz, c'est que chacun doit, pour réussir, être à *sa* place : *the right man in the right place*.

L'ouvrier laissé à son bon sens comprend cela. Son âme répugne aux ambitions téméraires. Il a l'instinct de l'ordre et sa droiture naturelle accepte les supériorités sociales. Il se rend compte que le capital de ses bras serait infécond sans le travail cérébral de l'industriel, tout comme l'intelligence de celui-ci ne créerait rien si elle n'avait à son service la main-d'œuvre des travailleurs.

Ne vous laissez donc détourner, mes chers ouvriers, ni par les conseils timides ou calculés des uns, ni par les excitations politiques des autres, de la sauvegarde et de la défense de vos intérêts professionnels. Obéissez au témoignage loyal de vos consciences.

Organisez-vous.

Ne vous condamnez pas à l'impuissance de l'isolement.

Epoux, pères de famille, vous avez assumé des responsabilités, il faut les porter. Votre femme et vos enfants attendent de vous cette initiative et cette vaillance.

Soutenez, défendez vos intérêts : vous en avez le devoir. J'aime à vous le dire, afin de décharger ma conscience en accomplissant la promesse solennelle que j'ai faite, le jour de mon sacre, d'accorder à ceux qui sont dans la gêne ou dans le besoin le meilleur de mon dévouement.

Ouvriers, mes braves amis, vous avez besoin d'aide ; laissez-vous donc aider : organisez-vous, entrez dans les Unions professionnelles chrétiennes.

Mais ne vous laissez pas entraîner dans de violentes compétitions de classes qui seraient funestes à l'intérêt général et, par répercussion, à l'intérêt de la classe ouvrière.

Travaillez à réorganiser le corps social si lamentablement atteint par la dislocation que lui a fait subir la Révolution française.

Entrez avec confiance, mes chers amis, dans les syndicats chrétiens. Assurez la paix sociale contre les entreprises malsaines du syndicalisme révolutionnaire. Assurez-la en l'organisant et *protégez-la*.

N'ayez de haine contre personne. Le chrétien ne peut connaître que l'amour. Pour lui, ceux mêmes qui le haïssent sont encore des frères. Mais ne soyez pas dupes. Quand des ouvriers viendront à vous, la devise « *Liberté, égalité, fraternité* » sur les lèvres, attenter à la liberté de votre travail, redressez-vous contre eux et, résolument, défendez votre droit. A l'exemple des ouvriers juifs qui, sous le coup des sarcasmes et des violences des Samaritains, rebâtirent la ville et le temple de Jérusalem, montrez que vous aussi, vous savez manier à la fois la truelle et l'épée.

Mes chers amis, je résume d'un mot cette familière allocution :

« Vive la paix sociale par l'organisation des syndicats chrétiens [1] ! »

1. Il est utile de noter le développement puissant pris en Belgique par les syndicats chrétiens dont le secrétariat général est dirigé à Gand par le P. Rutten, O. P.

CHAPITRE IV

L'ART RELIGIEUX[1]

Deux lustres d'une école d'art jettent plus d'éclat que l'existence semi-séculaire d'un « philistin », qui n'a songé qu'à soi et n'a travaillé qu'à ses affaires. Vous, *par vocation*, vous travaillez pour autrui.

Qu'est-ce que l'art, en effet, sinon la recherche du beau ? Et qu'est-ce que le beau, sinon ce qui procure à l'âme, à l'âme de l'artiste, d'abord, à celle des spectateurs, ensuite, le plaisir d'une contemplation désintéressée ?

N'est-ce pas ainsi que votre mission est moralisatrice ? On n'exige pas de vous que vous soyez des Caton ni des Bourdaloue. A chacun son rôle. Mais chaque fois que, par la finesse de votre dessin, par l'harmonie des lignes que vous tracez, par les jeux de lumière et d'ombre que vous combinez ; chaque fois que par la forme que vous imprimez à la pierre, au bois, au métal, vous manifestez une idée arrachée à l'observation patiente des choses de la nature, devenue vôtre, intérieurement caressée et aimée, dont vous voulez faire partager à vos frères l'inspiration émotive, vous

1. Extrait d'une allocution adressée aux membres de l'Ecole Saint-Luc (école d'art) Molenbeek près Bruxelles (1908).

affermissez en ceux-ci le sentiment de la dignité humaine, vous surélevez les aspirations de leurs cœurs, et ainsi, avec plus de succès parfois que l'orateur de la chaire, vous vous constituez les champions de la cause sainte de la moralité publique.

Si je vous comprends bien, l'art qui sollicite en première ligne votre intérêt, c'est l'architecture. Cet art, selon le mot de saint Thomas d'Aquin, commande aux autres; il appelle, en effet, la sculpture et la peinture à son service. Et vous tous, mes chers amis, entrepreneurs de travaux publics, menuisiers, charpentiers, ébénistes, sculpteurs sur bois et sur pierre, serruriers-ferronniers, peintres, brodeurs, graveurs, orfèvres, vous collaborez aux constructions d'ensemble qu'inspire et dirige l'art architectural.

Or, lorsque je cherche à m'expliquer ce qui dans le vaste domaine de l'art, assigne à l'architecture sa place spéciale, je lui découvre un rôle éminemment social.

Est-ce que les « homes » ravissants de nos vieilles cités flamandes, de Bruges, par exemple, n'embellissent pas, ne parfument pas la vie familiale ?

Les hôtels de ville d'Audenarde, de Louvain, de Bruxelles; les halles d'Ypres, les beffrois de Bruges, de Gand, de Tournai, de Courtrai ne sont-ils pas des témoins vivants de la fierté civique qu'inspiraient à nos aïeux leurs franchises communales ?

Est-il une âme religieuse, c'est-à-dire une âme loyalement humaine jusqu'au bout, qui ne comprenne le langage de nos églises ? « *Vere non est*

hic aliud, nisi domus Dei et porta coeli. — En vérité, chante la Liturgie, il n'y a rien ici qui ne nous rappelle Dieu, dont le temple est la demeure, et le ciel dont il est la porte d'entrée. » Les églises, dont nous commémorons aujourd'hui la dédicace, offrent un double caractère et assignent, par conséquent, à votre effort artistique un double but : Dieu, notre Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le resplendissement de la gloire du Père éternel, l'expression consubstantielle de sa vie intime, le tout-puissant soutien de l'univers, Celui qui, après avoir expié nos fautes, est allé prendre place à la droite de la céleste Majesté[1], Celui-là même daigne choisir nos temples pour sa demeure : *Hic domus Dei est.*

Et nous, pauvres mortels, pécheurs, infirmes, qui avons sans cesse besoin de secours et de pardon, nous sommes tous admis à venir y chanter les louanges de Dieu et y prier, avec l'assurance que tout ce que nous demanderons au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'obtiendrons et qu'un jour nous passerons, de ces temples faits de mains d'homme, dans la cité immortelle de la céleste Jérusalem. *Hic domus Dei est et porta coeli.*

Artistes chrétiens, qui, voués par état à l'architecture, avez une prédilection pour l'architecture religieuse, voilà donc votre idéal.

Oh ! je vous en supplie, préparez-nous de *belles* églises.

Et puisque chacune des pierres que vous façon-

1. Ep. ad Hebr.. I, 3.

nez doit servir à la demeure de Dieu et former le vestibule du ciel, avivez votre foi, affermissez votre espérance, alimentez votre charité et que votre âme passe dans votre œuvre !

Gardez l'imagination chaste, le cœur libre, afin que jamais le souffle de votre art ne ternisse la pureté virginale des modèles que vous offrez à l'imitation des âmes chrétiennes.

Et vous, âmes pieuses, qui avez à cœur la dignité de notre culte, encouragez de vos générosités ces nobles artisans qui ont le souci d'élever leur humble métier à la hauteur de l'art, qui prient en travaillant et voudraient par le fruit de leur travail vous aider à prier.

Ne venez point déverser dans la maison de Dieu le trop-plein des magasins de piété. N'encombrez pas les murs du temple, de ces caricatures qui travestissent la noble figure du Christ sur le chemin du Calvaire; de ces imitations en carton-pierre, sans mouvement ni vie, qui devraient exprimer en un saisissant langage le zèle et la vaillance des apôtres, la constance des martyrs, la pureté des vierges, la vertu surhumaine et la sérénité surnaturelle de tous les saints offerts au culte populaire.

Débarrassez nos autels de ces chiffons de papier poussiéreux, de ces vulgaires morceaux de ferblanc, qu'avec un égal mépris de la nature et de l'art on appelle des fleurs artificielles.

Chaque saison nous apporte la variété de ses couleurs et de ses parfums ; invitez tour à tour les chrysanthèmes, le houx rustique à baies écarlates, les jacinthes, les azalées, les lilas, les lis et les roses à bénir dans nos églises la magnificence du

Seigneur. *Benedicite universa germinantia in terra Domino.*

En vérité, le lieu du culte divin est sacré, et souvent nous n'y pensons pas. *Vere locus iste sanctus est et ego nesciebam.*

Pour l'honneur de Dieu, respectez la dignité de son temple; par égard pour son temple, et pour l'édification des fidèles, appelez l'art au service du culte, encouragez les artistes chrétiens, n'aidez pas à étouffer leurs initiatives sous le poids de la concurrence commerciale et des produits mécaniques.

La Sainte Eglise-catholique, notre mère, cette grande calomniée, que des ignorants osent dire parfois hostile ou indifférente aux progrès de l'art comme à ceux de la science, appelle de tous ses vœux la coopération de l'art à son culte. Ne l'avez-vous pas entendue, ce matin, chanter une hymne à la beauté?

Cité des cieux, disait-elle, Jérusalem; vision heureuse du séjour de la paix, des pierres vivantes où vous êtes appuyée, vous montez vers le firmament; pareille à l'épouse au jour nuptial, des milliers d'anges vous font cortège.

Coelestis Urbs Jerusalem,
Beata pacis visio,
Quae celsa de viventibus
Saxis ad astra tolleris.
Sponsaeque ritu cingeris
Mille angelorum millibus.

Oh, que vos noces sont heureuses! La gloire du Père est votre dot, votre époux vous inonde de sa

grâce, ô Reine la plus belle des reines, le Prince auquel vous êtes liée est le Christ ; oh, quel éclat vous jetez, cité du ciel ! Les pierres précieuses étincellent jusqu'au seuil de vos portes, qui, larges, s'ouvrent à tous.

O sorte nupta prospera
Dotata Patris gloria.
Respersa Sponsi gratia
Regina formosissima,
Christo jugata principi,
Coeli corusca civitas.
Hic margaritis emicant
Patentque cunctis ostia...

Sans doute, la beauté que chante ici l'Eglise est premièrement celle des âmes. La Jérusalem qu'elle salue avec tant d'enthousiasme est de céleste origine, c'est la société des fidèles qu'orne la grâce surnaturelle conquise par la rédemption du Christ. « J'ai vu descendre du ciel, de devant Dieu, dit-elle, la cité sainte de Jérusalem, elle était parée de ses atours comme l'épouse qui cherche à plaire à son époux. — *Vidi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de coelo a Deo paratam sicut sponsam ornatam viro suo.* »

Mais à l'ardeur de ses accents, ne sentez-vous pas que l'Eglise est éprise du beau sous toutes ses formes, et ne vous attendez-vous pas à le voir transparaître dans la cité terrestre ?

Parcourez donc l'histoire.

Les basiliques de Ravenne, les églises romanes de l'Allemagne et des Pays Bas, la Sainte-Sophie de Constantinople, les cathédrales gothiques de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Belgique ;

Saint-Pierre : ne sont-ce pas, dans tous les styles, les chefs-d'œuvre de l'architecture ?

Parcourez l'Italie, Milan, Florence, Rome, Naples, Assise, Sienne, Pérouse ; visitez les grands musées d'Europe : outre ceux d'Italie, ceux d'Amsterdam et de La Haye, d'Anvers, de Dresde, la *National gallery* de Londres, le Prado et Séville, et supposez que, dans un moment de furie, le vandalisme laïcisateur fasse disparaître tout ce qui là, dans la sculpture ou dans la peinture, est inspiré de l'idée religieuse, chrétienne, catholique ; dites-moi, que subsisterait-il du grand art ?

Mais s'il en est ainsi, — et qui pourrait nier qu'il en soit ainsi sans se décerner un brevet d'ignorance béotienne ! — s'il en est ainsi, comment faut-il juger ces misérables qui jouissent aujourd'hui de la civilisation que leur a apportée l'Eglise et n'ont pas même l'élémentaire loyauté de rendre à leur mère le salut du respect et de la reconnaissance ? Dès qu'ils aperçoivent l'Eglise, ils imitent le débiteur malhonnête qui, voyant venir de loin son créancier, se dérobe à la hâte dans une ruelle obscure pour échapper à la réclamation d'un regard qui parle de justice, et pour esquiver le règlement des comptes.

Mais j'ai tort de me laisser aller à l'indignation, devant vous, fils soumis de l'Eglise, artisans et artistes, dont les deux inséparables ambitions sont de christianiser votre vie et d'ennoblir l'œuvre de vos mains, afin de mieux servir et de davantage honorer l'Eglise.

Vous me rappelez le drame peint par les élèves du Giotto sur les murs de la chapelle des Espa-

gnols, à l'église de Santa Maria Novella, à Florence. L'idée maîtresse en est l'empire de saint Thomas d'Aquin sur la société chrétienne. Nous sommes vers le milieu du XIVe siècle et saint Thomas est mort vers 1274. Le grand Docteur est assis sur un trône, au centre de la composition. Au-dessus de lui, dans le Ciel, planent des anges, porteurs des symboles des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, et de ceux des vertus morales fondamentales, la tempérance et le courage, la justice et la prudence.

La vertu prime le savoir. Que sert à l'homme de régner sur le monde, s'il a le malheur de perdre son âme?

Saint Thomas d'Aquin a compris et réalisé dans sa vie cet enseignement capital. Les illuminations surnaturelles de la grâce et les prescriptions de la morale chrétienne trouvaient en son âme une correspondance fidèle. La sainteté auréola son génie.

Dans la fresque florentine, le Maître de la pensée a à sa droite et à sa gauche, sur deux rangées, Moïse et les prophètes de l'ancienne loi, les Evangélistes et Paul l'apôtre des Nations sous la loi nouvelle.

Puis, plus bas, à la gauche du saint Docteur, sept Vierges symbolisent les arts en honneur dans les écoles du moyen âge, et à sa droite, outre certains personnages qui n'ont pu, jusqu'à présent, être identifiés, des représentants illustres des sciences spéculatives et pratiques.

Sous ses pieds, Thomas tient accroupis des inventeurs d'hérésies et, à la place la plus en vue,

Averroès qui tenta de placer ses erreurs philosophiques sous le patronage d'Aristote.

La leçon est transparente.

Ne négligez pas les sources du savoir humain. Apprenez les arts et les sciences. Mais, davantage encore, appliquez-vous à la lecture et à l'étude des Saintes Ecritures et de la Tradition catholique, et alors, vous resterez fidèles à la foi et à la science véritable, vous tiendrez l'erreur sous vos pieds, et en vos âmes se réalisera le vœu que l'artiste a inscrit à la première page du livre de la Sagesse que saint Thomas tient ouvert sous ses yeux : « *Optavi et datus est mihi sensus, et invocavi, et venit in me spiritus sapientiae ; et praeposui illam regnis et sedibus*[1]. — J'ai appelé de mes vœux le sens de la droiture et il m'a été donné ; j'ai invoqué la sagesse et son esprit est descendu en mon âme ; je l'estime plus haut que les royaumes et que les trônes. »

En deux mots, je résume ma pensée : Tenez-vous le plus près possible de l'école de saint Thomas d'Aquin. Comme lui, cultivez les arts, aimez la science. Mais, davantage encore, soyez jaloux de l'intégrité et de la pureté de votre foi. Au-dessus de tout, dans vos préoccupations et dans votre vie, placez le culte des vertus morales, l'amour de la foi, de l'espérance et de la charité.

Soyez des artistes.

Soyez des croyants.

Devenez des saints.

1. Sap. VII, 7.

CHAPITRE V

LA LITURGIE[1]

Nous avons la foi, Dieu merci. Nous savons que la foi a pour objet essentiel la vie éternelle qui se résume dans la connaissance de Dieu et de son Christ Jésus : « *Haec est vita aeterna ut cognoscant te solum verum Deum et quem misisti Jesum Christum*[2]. » Dieu, dans l'unité de sa nature et la trinité de ses Personnes ; Jésus-Christ, sa venue promise, son Incarnation, sa Rédemption, son œuvre dans l'Eglise et dans chacune des âmes en voie de se sanctifier sur terre ou glorifiées dans les cieux : tel est le résumé substantiel de nos croyances chrétiennes et du culte liturgique.

Oui, nous savons ces vérités, nous y croyons tous sans en douter, *mais il faut les confesser*.

Demander si la Liturgie est nécessaire dans une société chrétienne, dans notre Eglise catholique, c'est demander si une société, si la nôtre, notre Eglise catholique, doit confesser Dieu et Jésus-Christ.

Demander plus spécialement si, à l'heure présente, un réveil liturgique s'impose, c'est deman-

1. Conférence faite au Congrès liturgique réuni à l'abbaye bénédictine du Mont-César près Louvain (1910).

2. Joan. XVII, 3.

der s'il est particulièrement opportun de raviver parmi nous la confession de la foi chrétienne à Dieu et à Jésus-Christ.

Pour répondre à cette question, passez à un ancien professeur de philosophie la faculté de reprendre, pour les appliquer aux faits religieux, trois thèses de psychologie, trois principes, sur lesquels appuient avec prédilection les psychologues contemporains.

Le premier de ces principes se résume en cet enseignement que, *ce qui affleure à la conscience distincte n'est qu'une partie, le plus généralement la moins intéressante, du contenu de l'âme humaine*.

Les psychologues modernes interprètent ce fait en disant qu'il y a, sous les couches de la conscience transparente, des substructions subconscientes ou inconscientes : nous croyons plus exact de dire qu'il y a, sous les actes complètement formés susceptibles de transparence, des *virtualités* incomplètes, qui ne se révéleront que dans la mesure où elles se dérouleront en actes définitifs ; des *dispositions* ou des *habitudes* qui sont des pouvoirs, des capacités et qui, comme telles, attendent une excitation pour se révéler dans les actes qu'elles engendreront.

La nappe liquide de l'océan nous semble à certaines heures d'une tranquillité monotone ; à peine quelques rides superficielles y dessinent-elles certains contours apparents sous la brise légère qui la caresse. Cependant, ne vous y trompez pas : plus bas, dans les couches sous-jacentes, ses flots bouillonnent ; un feu central y projette ses flammes,

des métaux en fusion dissolvent les eaux profondes, des forces antagonistes s'en dégagent et s'y entrechoquent, et vous verrez, tout à l'heure peut-être, le poids énorme de l'enveloppe liquide se soulever sous leur action.

Ainsi en va-t-il dans l'âme humaine.

Vous vous distrayez de vous-même, vous vous laissez caresser par les touches légères des plaisirs qui passent ; les frivolités du monde fascinent vos sens et vous séduisent : inattentif à ce qui se passe dans son intérieur profond, l'homme ne saisit, ne remarque que ce qu'il voit sans effort à la surface et ignore les richesses cachées que le baptême a déposées dans son trésor. Il y a là de puissants attraits qui demeurent latents, des appels qui ne sont point entendus parce qu'ils ne sont pas écoutés, des forces comprimées, des élans étouffés : donnez du jour à l'âme, ouvrez une fissure et les énergies religieuses s'échapperont avec intensité pour suivre librement le cours que la Providence leur destine.

« Sors de ta maison, disait Dieu à Abraham, quitte le milieu profane de ta famille naturelle et suis-moi au lieu que je te veux montrer. — *Egredere de terra tua et de cognatione tua, et de domo patris tui et veni in terram quam monstrabo tibi*[1]. » Quitte un instant, âme fidèle, ne fût-ce que le dimanche, jour du repos, quitte tes attaches profanes, soustrais-toi au monde, aux affaires, aux plaisirs, aux occupations et aux préoccupations terrestres et viens pour une heure dans une assem-

1. Gen., XII, 1.

blée religieuse où je t'invite à prier. Là, tu apprendras à *te* connaître ; là, en ma présence et sous les motions de ma grâce, *tu te révéleras à toi-même* et, ne fût-ce que par le contraste entre le sommeil glacial de ta solitude coutumière et l'expansion généreuse que je te promets dans mon commerce avec toi, je te ferai connaître quelque chose au moins des besoins, des devoirs, des attraits, des joies de la vie religieuse.

Mais je veux pour toi davantage. Je ne te laisserai pas dans l'isolement, abandonnée à ta faiblesse personnelle. Ma Providence a disposé pour toi un milieu social au sein duquel tu dois et peux te fortifier et grandir.

Et voici venir à sa place le second principe de psychologie que j'ai annoncé.

L'association multiplie les forces et les capacités de l'individu.

La conscience n'est pas un damier découpé en cases, séparées les unes des autres par une cloison rigide ; elle est plutôt comparable à un fleuve en mouvement. Les efforts didactiques du professeur ont souvent pour effet — je ne dis pas pour but — de mutiler la vérité, de décharner les corps vivants. Par souci de clarté et de méthode, le professeur qui explique à des débutants les thèses essentielles de la psychologie, morcelle le contenu de la conscience en sensations, en pensées, en émotions, désirs, vouloirs, résolutions ou actions et il semble alors que chacune de ces données psychologiques forme à elle seule un tout complet, isolé, indépendant.

Illusion d'optique ! Ces phénomènes se tiennent, s'enchevêtrent, se soutiennent ou se superposent; ils vont et viennent comme les flots soumis au flux et au reflux de la mer, leur stagnation n'est qu'apparente.

Vous qui êtes penché solitaire sur votre table de travail, vous vous figurez que vos pensées, vos désirs sont vôtres, et que vous en êtes redevable à vous seul. Erreur ! Le monde, j'entends le monde physique et le monde social, entre en votre intérieur par tous vos sens, et vous-même, que vous le vouliez ou ne le vouliez pas, vous réagissez sans cesse sur autrui.

Quand vous parlez, vous agissez sur votre interlocuteur, et son regard, son sourire content et satisfait ou sarcastique, son attitude reviennent vous impressionner à leur tour.

Au moment où je m'adresse à vous, votre bienveillance m'encourage, vos aspirations me soutiennent, et le sentiment de notre communauté de désirs et d'espérances rend plus intenses les désirs et les espérances que je nourrissais en vous abordant.

N'est-ce pas par un pareil échange d'impressions et de sentiments que s'explique l'ivresse de l'orateur populaire, de l'acteur au théâtre, de l'artiste qui interprète une scène poétique ou un grand drame musical ?

On a usé et abusé de la psychologie des foules. Mais sa donnée fondamentale n'est pas contestable : des hommes nombreux réunis dans une même pensée patriotique, guerrière, politique, sociale, religieuse bénéficient chacun de l'état d'âme de leurs associés.

Si l'on pouvait exprimer en formule la somme des émotions, des aspirations qui circulent dans une assemblée, l'on s'apercevrait qu'elle n'est pas l'addition des émotions ou des aspirations individuelles, mais un produit qu'engendrent, par leur multiplication, les divers facteurs qui agissent et réagissent les uns sur les autres dans les consciences réunies ou associées.

Pourquoi la psychologie religieuse échapperait-elle à cette loi de multiplication de nos énergies intérieures ?

Loin d'y être soustraite, elle y est d'autant plus sensible, que les causes religieuses, étant plus profondes, sont moins aperçues et que les âmes qui les éprouvent sont plus intimement sincères.

Vous rappelez-vous cette explosion de religion et de patriotisme qui fit éclat à Malines, au soir de notre dernier congrès ? Cent mille hommes venaient d'affirmer publiquement leur foi dans un cortège qui, après trois heures, n'était point terminé : massés en ce moment sur la grand'place, sous la protection de nos saints nationaux, ils avaient chanté ensemble le *Te Deum*, proclamé la royauté du Christ : « *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat*. — *Le Christ est vainqueur*, *le Christ est roi*, *le Christ est souverain* ». Soudain, retentit l'air national ; toutes les poitrines se dilatent, les vivats, les hourras, les bravos se marient aux notes joyeuses de la Brabançonne et se répandent comme une vague immense, bourdonnante vers un lointain rivage ; les spectateurs trépignent, gesticulent, l'enthousiasme est à son paroxysme. La foule ne se possède plus, elle est dominée par

l'émotion générale qui circule de rang en rang et revient, après chaque circuit, accrue et fortifiée à son point de départ.

C'est dans ces conditions d'excitation sociale, que les émotions intimes s'épanchent, se traduisent en paroles, en cris, en chants.

Regardez donc le prêtre à l'autel dans les pompes des cérémonies religieuses : l'éclat de la lumière, les vapeurs de l'encens et son parfum, les démarches graves des ministres, la parole du prêtre aux fidèles et la réponse des fidèles au prêtre, le chant dont le rythme intensifie l'expression : que de voix diverses qui échangent leurs accents et s'unissent pour réveiller dans l'âme religieuse ses plus lointains souvenirs ! Que d'invitations à la prière ! Que d'élans communicatifs ! Que de poussées vers Dieu !

Et faut-il s'étonner que des protestants sincèrement religieux aient froid dans leurs églises et se sentent attirés vers nous par la chaleur de notre culte public ? Ecoutez Albert de Ruville, professeur à l'Université de Halle, nous expliquer les raisons de sa conversion au catholicisme. « Rendre à Dieu des hommages publics, écrit-il, lui adresser avec mes frères dans la foi de belles et solennelles prières, voilà ce dont mon âme était altérée... J'enviais souvent aux catholiques leur culte si splendidement organisé, surtout leur messe quotidienne, à laquelle j'avais eu l'occasion d'assister à l'étranger [1]. »

La liturgie révèle l'âme religieuse à elle-même.

1. De Ruville. *Retour à la sainte Église*, trad. Lapeyre, p. 163.

La liturgie décuple, par l'échange heureux de nos aspirations et de nos émotions, l'intensité de notre vie religieuse.

La liturgie, enfin — voici le troisième principe que nous avons annoncé. — aide aux résolutions de la volonté.

La perception éveille le sentiment, le sentiment incline à l'action : l'idée est un levier : on l'a appelée « idée-force ».

Qui de nous n'a senti, au contact d'une assemblée religieuse, au cours d'un office chanté en commun, devant la vision d'une pompe solennelle, un désir de monter vers Dieu, le souhait de l'aimer davantage, le regret de l'avoir aimé si peu, le besoin de se dépenser ?

C'est dans ces « gémissements inénarrables de l'Esprit Saint en nous » que se préparent les conversions, les résolutions, les décisions généreuses, les vies meilleures, les efforts vers la sainteté.

La Liturgie nous a appris à *confesser* Dieu, elle nous met sur la voie de l'amour.

Elle nous fait aimer Dieu.

Elle nous incline vers nos frères.

Le saint sacrifice de la Messe est l'acte central autour duquel gravitent tous les moments de la vie liturgique.

Or, la Messe ne concentre-t-elle pas la piété du corps mystique du Christ dans le suprême hommage de l'Homme-Dieu à la majesté de Dieu ?

Et le prêtre, le sacrificateur-délégué, messager de Dieu auprès des hommes, représentant des hommes auprès de Dieu, ne concentre-t-il pas

dans sa fonction sacerdotale le culte de toute l'humanité ?

Puis, le saint sacrifice de la Messe n'est-il pas la réalisation la plus forte de l'idée de l'abnégation de soi, l'expression la plus décisive d'une charité qui va jusqu'à l'immolation aimée pour autrui ? Où trouver ailleurs pareille école de dévouement, d'apostolat ?

Le saint Sacrifice de la Messe, la « Liturgie », λειτουργία, des origines du christianisme[1] est, dans la communauté chrétienne, *le foyer rayonnant de la charité.*

Réunissons-nous autour de ce foyer bienfaisant. Pressons-nous-y en rangs serrés : « *Pro aris et focis* » pour nos autels et pour nos foyers, disaient nos pères. Il fait si bon au foyer familial !

Il fait froid au dehors, la glace de l'indifférence engourdit les membres, paralyse le travail, tandis que des nuages épais de vapeur lourde obscurcissent les regards de l'âme privée de Dieu. Jadis, disait saint Paul aux habitants d'Ephèse, c'est-à-dire avant votre entrée dans l'Eglise chrétienne, vous étiez sans Dieu, ἄθεοι, pratiquement des athées, en ce monde, *sine Deo in hoc mundo*[2]. Mais vous voici heureusement accourus vers le Pasteur de vos âmes, réunis autour de l'autel où il accomplit le sacrifice : livrons-nous-y, dit-il ailleurs, à la louange de notre Dieu, échangeons nos aspirations et communiquons-nous nos espérances,

1. Voir Sincer, *Thes. ex patribus graecis II.*
2. Eph., II, 12.

unissons les élans de notre charité : ne nous contentons pas de prier, chantons notre allégresse, rythmons nos douleurs, acclamons, bénissons, supplions. — « *Docentes et commonentes vosmetipsos, psalmis, hymnis, et canticis spiritualibus, in gratia cantantes, in cordibus vestris Deo*[1]. »

1. Colos., III, 16. L'abbaye bénédictine du Mont-César, à Louvain, est le centre d'un vaste mouvement de restauration liturgique qui a débordé au delà des frontières belges. On s'est attaché à la fois à revenir aux formes liturgiques, à les développer et à en vulgariser la notion sous des formes populaires.

CHAPITRE VI

LA VIE DE L'AME[1]

Chaque jour dans l'octave de l'Epiphanie, la liturgie nous replace à deux reprises, à l'office de Matines et à l'Epître de la Messe, en présence de la vision qui annonçait au prophète Isaïe les conquêtes triomphales de l'Eglise catholique.

« Lève-toi, Jérusalem, apparais dans ta splendeur, car ton jour a surgi et la gloire de l'Eternel se lève sur toi.

« Les ténèbres couvraient la terre, l'obscurité enveloppait les peuples, mais voici que sur toi s'élève l'Eternel, qu'en toi éclate sa gloire.

« Ta lumière indique leur marche aux peuples de la terre, les rois se guident à la clarté de tes rayons.

« Promène donc tes yeux à la ronde, et regarde. Tous ils s'assemblent, s'avancent vers toi ; il t'arrive des fils de loin et des filles portées sur les bras.

« Tu tressailliras alors et tu surabonderas de joie, ton cœur bondira et se dilatera quand les

1. Nous réunissons plusieurs fragments empruntés à une série de conférences faites au Grand Séminaire de Malines et publiées sous le titre *A mes Séminaristes.*

richesses de la mer se tourneront vers toi, quand les trésors des nations afflueront vers toi.

« Une multitude de chameaux, les dromadaires de Madian et d'Epha fouleront ton sol; les habitants de Saba viendront tous, chargés d'or et d'encens, et ils publieront dans tes murs les louanges du Seigneur. »

Oui, la société chrétienne est posée sur les hauteurs, visible à tous « *non potest abscondi civitas supra montem posita* »[1]; le Messie apparut sur la scène de l'histoire au grand siècle d'Auguste; ses apôtres furent envoyés aux quatre vents de l'univers et, trois siècles après qu'il leur avait été dit de s'adresser à toutes les nations, « *euntes docete omnes gentes* »[2], la doctrine de l'Evangile était, en effet, répandue en Orient et en Occident, partout, elle avait eu ses martyrs, elle avait ses apologistes et ses docteurs; son chef siégeait au centre de la civilisation et le Maître de l'empire romain, devenu le disciple du successeur de Pierre, se constituait à Nicée le protecteur officiel du premier Concile œcuménique.

Tandis que je contemplais en esprit ce développement merveilleux de l'Eglise à travers l'histoire, mes regards s'arrêtèrent sur le tabernacle silencieux où Jésus reste caché sous les voiles de l'Eucharistie, et le contraste entre l'éclat du triomphe et l'effacement du triomphateur me fit mieux comprendre que la société visible, dont nous sommes les membres, a une *âme;* le souffle

1. Matthieu, V, 14.
2. Matt., XXVIII, 19,

qui l'anime le porte vers le dedans; sa vie est *intérieure*.

Parlant de la gloire que conquerrait l'Eglise, le psalmiste avait dit qu'elle la puiserait au dedans d'elle-même « *omnis gloria ejus ab intus* »[1]; le même Isaïe, qui devait, vers la fin de sa prophétie, s'enthousiasmer devant les conquêtes triomphales du Christ, avait dit de Lui qu'Il règnerait silencieusement : « Voici mon serviteur, — ainsi parle l'Eternel, — mon protégé, mon élu en qui mon âme se complaît; je lui ai communiqué mon esprit, afin qu'il annonce aux nations la justice. Il ne poussera point de clameur, il n'élèvera point la voix et ne la fera point retentir sur les chemins publics. »

N'est-ce pas dans ce religieux silence que nous trouvons, en effet, l'enfant Jésus à Nazareth? Après avoir passé neuf mois dans l'obscurité du sein de sa Mère; après avoir, en silence, accueilli les adorations des bergers et les hommages des rois dans sa grotte de Bethléem, le voici, durant environ trente ans, dans un atelier retiré, n'ayant d'autre compagnie habituelle que celle de Joseph dont le nom seul éveille chez toute âme chrétienne des idées de gravité, de modestie, de paix, et celle de sa mère, dont la caractéristique était, au dire de saint Luc, la concentration méditative : « Marie gardait au dedans d'elle-même, dit l'évangéliste, les paroles qu'elle avait entendues, et son cœur se plaisait à les repasser dans le silence. » « *Et mater*

1. Ps. XLIV, 14.

ejus conservabat omnia verba haec in corde suo[1]. »

Avez-vous suffisamment réfléchi sur ce fait extraordinaire et, pour nos conceptions humaines, paradoxal de la vie cachée de Jésus dans un atelier obscur de Nazareth ? Songez-y donc : voilà le Verbe de Dieu, l'image resplendissante et consubstantielle du Père éternel, qui prend une nature humaine pour se rapprocher de nous et répandre dans l'humanité les semences de la vérité et de la grâce. Tous les peuples de la terre sont à éclairer et à racheter. Pour inaugurer sa mission illuminatrice et rédemptrice, le Sauveur du monde dispose — tel est, en effet, le plan providentiel — de trente-trois années, environ, de vie terrestre. Or, voici le phénomène, voici le paradoxe : sur ces trente-trois années, il en prendra trois, à peine quatre pour son ministère public, tandis qu'il aura passé les trente premières dans le silence, isolé avec sa mère et son père nourricier, livré au travail manuel et à l'union de son âme, dans l'intimité, avec son Père éternel !

Si quelque chose au monde peut nous enseigner le prix de la solitude intérieure, n'est-ce pas ce spectacle, qui contraste si fort avec nos empressements et nos agitations ordinaires ?

Pénétrez-vous de ces enseignements décisifs. Ce qui importe par-dessus tout dans l'accomplissement des desseins divins, ce n'est donc ni le mouvement, ni le bruit, ni moins encore l'agitation, l'empressement fébrile, ni même l'action visible aux regards du dehors ; c'est la préparation tranquille

1. Luc, II, 51.

et réfléchie de l'âme à l'action, l'assouplissement de la volonté aux communications divines, afin de mieux assurer, de resserrer et d'affermir notre union avec Celui en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Aussi voyons-nous notre divin Sauveur conserver, même dans sa vie publique, ses habitudes de Nazareth : le soir, il aime à s'isoler de la foule et, pour se reposer des fatigues du jour, il passe la nuit en oraison avec Dieu, « *et erat pernoctans in oratione Dei* »[1]. N'avait-il pas, d'ailleurs, préludé immédiatement à sa prédication publique par une retraite de quarante jours dans le désert ?

Et, au moment où sonnera l'heure des événements suprêmes, après l'institution de la sainte Eucharistie, avant que s'ouvre le drame sanglant de sa passion, il se retire de la salle du cénacle, s'éloigne du collège des apôtres, ne prend avec lui que trois des préférés, traverse en leur compagnie le torrent du Cédron, puis, avide d'une solitude plus complète, laisse même ses plus intimes, s'écarte à la distance d'un jet de pierre, et alors, à genoux, engage seul la lutte suprême de sa volonté, fortifiée par la grâce d'en haut, avec la rébellion de la nature qui ne consent pas à mourir ; une sueur sanguinolente empourpre son front, ruisselle sur son visage ; il ne reçoit de consolations que de l'ange député par son Père ; mais il puise dans son complet recueillement toute l'énergie surhumaine que peut donner la grâce, et il aura

1. Luc, VI, 12.

dès lors le courage d'accomplir l'acte le plus parfait possible de la charité : « Non, mon Père, pas ma volonté, mais la vôtre ! *Non mea voluntas sed tua fiat!*[1] »

Jésus au jardin des oliviers ; puis, Jésus abandonné des hommes, abandonné même apparemment de son Père sur la croix et poussant vers le ciel ce cri d'espoir de la volonté surmontant la désespérance des aspirations inférieures : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?[2] » Jésus descendu dans un tombeau et enfermé pendant trois jours dans un sépulcre ; Jésus, enfin, depuis lors et désormais jusqu'à la fin des siècles se choisissant une résidence dernière sous les voiles eucharistiques du pain et du vin, se laissant déposer dans un ciboire, enfermer dans un tabernacle, vivant, cependant, vivant toujours, en communication directe avec son Père, l'interpellant sans cesse à notre profit, « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* »[3], voilà quel est Jésus-Christ, le modèle de la vie chrétienne, et, à un titre spécial, notre modèle à nous, qui sommes chargés de le faire connaître au monde et de le faire aimer !

Vous étonnerez-vous, après cela, que les âmes les plus fidèles à Dieu aient toujours eu faim et soif de solitude et de silence ?

. . . .

Souvent, et de multiples façons, Dieu a parlé

1. Luc, XXII, 42.
2. Matth., XXVII, 46.
3. Hebr., VII, 25.

jadis à nos pères, par la bouche des prophètes; en dernier lieu Il chargea de nous parler en son nom son propre Fils, Celui à qui tout doit revenir, et par qui toutes choses ont été créées, le resplendissement de la gloire du Père, l'empreinte de sa substance, Celui qui, par la puissance de sa parole, maintient le monde dans l'équilibre et qui, après avoir lavé nos souillures, est placé au-dessus des Anges, vrai Fils de Dieu, à la droite de la Majesté suprême[1].

Or, observe l'apôtre saint Paul, si déjà, sous la loi ancienne, la parole d'envoyés célestes, qui n'étaient que des créatures, était sacrée, au point que toute transgression des ordres de Dieu était légitimement châtiée, comment pourrions-nous nous flatter, nous, d'échapper aux coups de la justice, si nous avions le malheur de négliger le salut que le Seigneur lui-même nous a apporté, que les apôtres nous ont transmis en le confirmant par des miracles et par les dons du Saint-Esprit.

Sacrée et digne de tous nos respects est donc la parole de Dieu consignée dans les livres inspirés des deux Testaments; sacré l'enseignement oral des apôtres confié à l'Eglise; sacrée, enfin, l'exposition authentique, faite par les successeurs des apôtres, du dépôt de la Tradition et des saintes Ecritures.

Mais tous ces documents vénérables sont lettre morte si la communication intérieure de l'Esprit Saint à l'âme fidèle ne les anime du souffle de la vie surnaturelle, comme jadis, sous l'action du Très-Haut, la parole d'Ezéchiel rassembla, dans

la plaine, des ossements desséchés et leur insuffla la force d'un organisme vivant[1].

Là gît le secret de la vie intérieure.

Les paroles de Dieu sont esprit et vie, « *verba autem mea spiritus et vita sunt* »[2].

Sans l'action première de la grâce de Dieu, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut[3]. Nous ne sommes pas capables d'avoir, de nous-mêmes, une pensée qui soit salutaire[4]. La sève ne descend pas des branches vers la racine : elle monte du cep et de là se répand dans toutes les ramifications de la vigne. « Demeurez en moi, dit le Sauveur Jésus, « et je demeurerai en vous. Le sarment qui ne « tient pas au cep est impuissant à produire, de « lui-même, du fruit ; de même, si vous n'êtes pas « rattachés à moi, vous êtes inféconds. Je suis le « cep de vigne et vous êtes les pampres. Celui qui « réside en moi et en qui je réside produit une « récolte abondante. Mais si quelqu'un se détache « de moi, on le rejettera, comme on rejette un sar- « ment, il se dessèchera, puis on le mettra au feu « et il y brûlera[5]. »

Cette vie dont Notre-Seigneur Jésus-Christ se déclare le principe, est la vie surnaturelle ou chrétienne.

Au-dessus de ce monde corporel que nos yeux voient, que nos mains palpent, il y a un monde

1. Ezéch., XXXVI, 1-15.
2. Joan., VI, 64.
3. Joan., XV, 5.
4. Cor., III, 5.
5. Joan., XV, 4-6.

invisible que la pensée humaine est capable de saisir. Les génies du monde païen vivaient en commerce assidu avec l'absolu, et il n'est pas d'homme, si bas soit-il dans l'échelle de la civilisation, qui ne s'attache, à certaines heures, à la vision de réalités autres que celles qu'emporte le flux de la matière.

Mais le sommet de la spéculation rationnelle est la conscience d'un Être supérieur à l'univers perceptible par nos sens, d'une cause distincte de cet univers, objet terminal du mouvement qui s'y produit. Aussi, demandez à la raison ce que Dieu n'est pas, elle pourra vous le dire, et encore ne fera-t-elle le plus souvent que balbutier sa réponse. Mais ne lui demandez pas de vous expliquer ce que positivement et à proprement parler Dieu est et de quelle vie Il vit, — elle resterait muette comme l'animal devant un problème de métaphysique[1].

Ce que, dans sa vie intime, Dieu est, Dieu seul le sait, seul Il a pu nous le révéler. « *Quæ Dei sunt nemo cognovit nisi spiritus Dei*[2]. »

Il est cet Esprit subsistant par lui-même, qui en

1. Dans son commentaire au *Livre des Noms divins*, de Denis l'Aréopagite, saint Thomas d'Aquin fait observer que tous les noms attribuables par nous à Dieu doivent subir, pour Lui être appliqués sans erreur, le correctif d'une négation. Les Platoniciens concédaient que les expressions être, vie, intelligence sont soumises à cette condition, mais ils voulaient excepter de la loi générale la bonté. Non, réplique saint Thomas, encore que l'attribut de bonté soit le plus noble de tous, il n'est pas, sans plus, applicable à Dieu dans son sens obvié. Pour rester dans le vrai, il faut, après avoir affirmé que Dieu est bon, ajouter aussitôt qu'il ne l'est pas comme nous le sommes, mais l'est tout autrement que les meilleures des créatures.

2. I Cor., II, 11.

se pensant, engendre une Personne distincte de lui-même, la Sagesse consubstantielle au Père ; et de ces deux Personnes procède, par un souffle de mutuel amour, une troisième Personne, dont la subsistance clôt le cercle de la vie intime de Dieu, et forme comme le point de départ des actions extérieures que librement Il accomplira au sein de sa création.

Or, voici la substance même de votre *Credo* : cette vie divine qui appartient en propre à la Sainte-Trinité, est devenue notre partage par un don absolument gratuit dont l'éternité entière ne nous permettra pas d'apprécier suffisamment la valeur. Un jour, lorsque les voiles qui enveloppent momentanément devant nos yeux la réalité se déchireront sous l'action plus pénétrante de la gloire céleste, nous verrons Dieu tel qu'Il est, « *videbimus eum sicuti est* »[1], nous Le verrons Père, Fils, Saint-Esprit ; et nous nous rendrons distinctement compte alors que, dès aujourd'hui, la grâce sanctifiante nous fait réellement partager sa vie, nous donnant le pouvoir de croire ce qu'Il voit, d'espérer ce qu'Il est, de L'aimer de l'amour dont Il s'aime, et d'aimer, par amour pour Lui, tous ceux auxquels s'étend son amour infini.

« Voyez donc quelle charité le Père nous a témoi-
« gnée en nous accordant le privilège de nous
« appeler et d'être en réalité ses fils[2] ». « La cha-
« rité divine elle-même s'est répandue dans nos
« cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné[3]. »

1. I Joan., III, 2.
2. I Joan., III, 1.
3. Rom., V, 5.

« Tous ceux qui acceptent l'action du Saint-Esprit « sont les fils de Dieu. Et ce n'est pas un esprit de « crainte que vous avez reçu, à la façon des esclaves ; « vous avez reçu, au contraire, un esprit d'adoption « qui vous fait pousser vers Dieu ce cri de la piété « filiale : mon Père, mon Père ! »

. . . .

. . . .

N'avouerons-nous pas que nous serions des insensés si, croyant fermement, au nom de la foi de notre baptême, que nous sommes le siège permanent de ces réalités mystérieuses, nous refusions délibérément d'y prendre attention ?

« Est-ce que vous ne savez pas, disait l'apôtre « saint Paul aux Corinthiens, que vos membres « sont les temples de l'Esprit-Saint, qui est en vous, « que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous « appartenez pas ? Vous et le Seigneur n'avez « qu'un même esprit ». « *Qui autem adhaeret Domino, unus spiritus est*[1]. »

Oh ! je le sais, et j'entends ne rien exagérer, nous avons mille excuses d'oublier Dieu. Les choses sensibles nous frappent sans cesse et nous ne pouvons nous arracher à leur action ; le moi nous sollicite toujours à considérer complaisamment ce qu'il y a de bien en nous-mêmes ; il est superflu d'ajouter que nos fautes et les suites de nos fautes nous éloignent de Dieu ; puis, il y a pour le plus grand nombre les besoins de la vie quotidienne avec l'assujettissement de leurs soucis ; il y a, pour nous, les études, les affaires, les intérêts de nos frères qui

1. I Cor. VI, 15-17.

nous captivent ou nous absorbent, sans qu'il y ait d'ordinaire de notre faute; mais au moins, ne devrions-nous pas travailler sans relâche à alléger, le plus que nous le pouvons, le poids qui alourdit nos cœurs? Et ne serait-il pas équitable, lorsque le commerce extérieur nous empêche de penser activement à ces réalités invisibles qui s'accomplissent au dedans de nous et dont la valeur prime tout le reste, de pousser plus souvent devant Dieu un soupir de regret qui serait encore un acte d'amour?

. . . .

. . . .

Oui, Dieu nous parle au cœur et, si nous ne L'entendons pas plus souvent, c'est que nous ne tenons pas assez, dans le recueillement du silence, le cœur levé vers Lui.

Oh! que ne pouvons-nous sincèrement Lui dire, tout le long du jour, avec le psalmiste : « De toute l'ardeur de mon cœur, je vous cherche, *In toto corde meo exquisivi te*... Voyez combien je suis en quête de vos volontés, *Ecce concupivi mandata tua*. Mes mains sont levées pour demander vos ordres, car je les aime. *Et levavi manus meas ad mandata tua, quae dilexi*. Mon âme défaille à la recherche de mon Sauveur, *Defecit in salutare tuum anima mea*. Mes yeux s'épuisent à scruter votre parole, *Defecerunt oculi mei in eloquium tuum*. Sans cesse, mon âme est avide de chercher vos enseignements. *Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore*. J'ai ouvert la bouche pour aspirer en moi votre souffle, tant je suis avide de connaître vos volontés. Abaissez un regard sur moi, ayez pitié de moi : *Os meum aperui et attraxi spi-*

ritum quia mandata tua desiderabam. Aspice in me et miserere mei. »

Plus vous vous habituerez à ces aspirations brûlantes qui étaient familières aux saints, plus vous trouverez Dieu en tout, partout, toujours.

Sans cesse, il vous parle par les créatures. Les cieux chantent sa gloire, « *Coeli enarrant gloriam Dei* », les soulèvements dés mers, le fracas de la foudre qui brise les cèdres et fait trembler le désert nous disent sa puissance, « *Vox Domini super aquas... Vox Domini confringentis cedros et concutientis desertum.* »

L'Eglise demande au prêtre d'écouter, chaque matin, au moment où le Dieu de l'Eucharistie réside sensiblement en lui, le langage de la créature universelle et de joindre sa voix aux cieux, à la terre pour bénir avec eux le saint nom de Dieu.

Dieu nous parle par les événements : un revers de fortune, une tentation fait prier, la mort d'une personne aimée ouvre le regard sur l'éternité ; une ingratitude, une trahison, une humiliation détache des créatures et rapproche de Dieu ; une chute confond, terrasse, fait penser à la justice de Dieu ou espérer en son infinie miséricorde ; les joies de la vie augmentent dans les cœurs reconnaissants le sentiment de la bonté du Père céleste.

Le Verbe de Dieu nous parle encore par les saintes Ecritures, par les enseignements de l'Eglise, par les rites et les prières de la Liturgie.

Par-dessus tout, notre divin Jésus nous parle par ses exemples et par sa vie. Oh ! combien Il avait le droit de nous dire, notre bon Sauveur, « Je vous ai donné l'exemple afin que, ce que j'ai fait, vous

le fassiez à votre tour ; *Exemplum dedi vobis, ut quem admodum ego feci ita et vos faciatis* ». Contemplons-Le dans sa crèche, au temple, dans le désert, en route vers l'Egypte ; établissons-nous avec Lui, en esprit, au milieu de sa sainte famille, dans sa chaumière, dans son atelier de Nazareth ; suivons-Le dans les pérégrinations de sa vie publique, recueillons les discours qui tombent de ses lèvres divines ; en sa compagnie, habituons-nous à la fatigue au service du prochain ; rendons le bien à ceux qui nous font du mal, passionnons-nous pour la gloire de Dieu, mettant au-dessus de tout l'accomplissement de sa volonté sainte ; arrêtons-nous avec prédilection au Cénacle, au lavement des pieds et à l'institution de la sainte Eucharistie ; à Gethsémani, à la contemplation des larmes et de la sueur sanglante du Christ agonisant ; au prétoire, sur le chemin de la croix, au Calvaire enfin, et au saint sépulcre, nous remémorant sans relâche, et avec autant de reconnaissance que d'amour, cette prédiction de notre Jésus bien-aimé, qui était en même temps de sa part l'expression d'une espérance : « Quand je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi, *Et ego quando exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum.* »

A certains jours, peut-être, le Tout-Puissant fera retentir en vous une de ces paroles souveraines qui opèrent des transformations radicales, de celles qu'entendirent Paul sur le chemin de Damas : « Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ? » ; François d'Assise, au milieu des frivolités de ses plaisirs : « *Pater noster qui es in coelis*, Notre Père qui êtes aux cieux, vous me suffisez, vous êtes mon

Dieu, vous êtes tout pour moi, *Deus meus et omnia* » ; Bernard, au moment où il remémorait la série de ses désenchantements : « Venez à moi, vous qui êtes dans la peine, prenez sur vos épaules mon joug, il est doux et léger » ; François-Xavier, tandis qu'il s'abandonnait à des rêves d'ambition humaine : « Que sert à l'homme d'avoir possédé l'univers s'il ne sauve pas son âme? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animae vero suae detrimentum patiatur?* — Ce sont de ces paroles qui, docilement écoutées, forment d'un coup, un héros.

Saint Augustin nous a admirablement décrit, dans ses *Confessions*[1], la puissance d'action des paroles divines sur les consciences rebelles. Depuis douze ans, écrit-il, enlisé dans la sensualité, « j'hésitais à mourir à la mort et à vivre à la vie ». Jusques à quand? Jusques à quand? disait une voix du dehors. « Demain, demain! » répondait la passion. Et la voix répliquait : « Pourquoi pas à l'instant? » Et ces luttes pénibles se prolongeaient, confesse le fils de Monique, jusqu'à ce qu'un jour, rêvant, couché sur le sable, proche de mon ami Alypius, j'entendis une voix plus pénétrante que de coutume me crier : « *Tolle, lege,* prends et lis. » Et je pris le volume des Lettres de saint Paul que j'avais sous la main et je lus : « Ne vis pas dans la volupté, mais revêts-toi de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. »

« Je n'eus pas besoin de poursuivre ma lecture, dit le saint, il se répandit dans mon âme une lu-

1. *Conf. Liv.*, VIII, ch. XIII.

mière sereine qui dissipa sur le champ les ténèbres de mon incertitude. »

Mais nous n'insistons pas sur cette action extraordinaire qu'opère la grâce en des âmes de choix. Ordinairement, la parole intérieure de Dieu agit suavement, progressivement ; le plus souvent même, nous n'en avons point la perception distincte ; elle n'en pénètre pas moins les moelles de l'âme et vous avez dû expérimenter que, lorsque vous vous relevez sous son impulsion, il y a plus de lumière dans votre intérieur, vous vous sentez plus fort, votre cœur a plus d'élan vers Dieu, plus d'ardeur au travail.

« Faites pénétrer dans mon cœur votre bon es-
« prit, demandait saint Ambroise, qu'il s'y répande
« sans résonner, qu'il m'enseigne, sans bruit, toute
« vérité. » « *Intret spiritus tuus bonus in cor meum,*
« *qui sonet ibi sine sono et sine strepitu verborum*
« *loquatur mihi omnem veritatem.* »

. . . .

La méditation n'est pas un exercice intellectuel solitaire, mais un *entretien de l'âme* avec notre Dieu vivant.

Deux personnes y sont essentiellement engagées.

Et parce qu'il n'y a pas d'heure déterminée, qui soit affectée, de façon exclusive, au service de Dieu, l'oraison est, en rigueur de termes, *continuelle ;* si une heure de la journée lui est spécialement réservée, c'est pour mieux assurer son influence sur les actes qui la suivront et dont elle devra être le principe vivifiant.

Etant un entretien avec Dieu, l'oraison consistera

à *écouter Dieu* plus encore qu'à Lui parler. Quand le Dieu infini, qui n'a nul besoin de nous, daigne s'incliner vers les chétives créatures que nous sommes, et les invite à s'entretenir avec Lui, n'est-il pas, en effet, de la plus élémentaire convenance que nous nous tournions, avec avidité, vers Lui, guettant le moment où il Lui plaira de laisser tomber sur nous une de ses paroles bénies ; résolus, d'ailleurs, à l'accueillir avec reconnaissance et respect et à la faire passer en nous pour en vivre ?

L'objet principal de l'oraison ne sera donc pas une vérité abstraite à mûrir dans un intérêt moral ; son objet principal sera notre *Dieu vivant, Notre-Seigneur Jésus-Christ*, sa personne, ses enseignements, ses exemples, ses états, ses œuvres.

N'eussions-nous pas conscience de vouloir nous amender ou nous perfectionner ; l'oraison nous purifiera, nous sanctifiera, car les attraits du Cœur de Dieu sont le plus fort stimulant de l'effort chrétien et le motif le plus efficace des déterminations viriles d'une âme généreuse.

A coup sûr, elle mettra en jeu nos facultés cognitives, car Dieu ne voudrait pas de nous un culte aveugle ou inconsidéré, mais les avances bienfaisantes de l'amitié de Dieu attireront notre premier regard, amorceront l'entretien, et ce même sentiment de l'amour que Dieu nous porte et de celui que nous Lui devons sera le soutien constant de notre attention docile et généreuse à sa parole.

L'âme sortira de son entretien avec son Dieu, animée d'un désir toujours plus vif de L'aimer davantage et d'aimer, avec Lui et pour Lui, les

créatures qu'Il aime. Elle n'y formulera peut-être pas chaque fois une résolution expresse de se corriger de tel défaut qui fait en elle obstacle à son avancement spirituel, ni même de pratiquer plus exactement telle ou telle vertu particulière, mais elle n'en sortira pas moins de l'oraison avec une volonté plus décidée d'avancer dans la charité et celle-ci, à son tour, n'en sera pas moins, par une conséquence indirecte nécessaire, un principe fécond d'activité forte et de progrès moral.

Assurément, nous ne songeons pas à mettre en question la nécessité de surveiller sa conscience et l'utilité d'exercer aussi, quand il y a lieu, au cours de l'oraison, ce contrôle sur soi-même, mais vous ferez bien d'observer que, si l'examen de conscience a son rôle obligé dans le développement de notre vie morale, il ne faut cependant ni l'identifier avec l'oraison, ni même y voir un élément essentiel pratiquement indispensable de toute oraison.

L'examen de conscience porte directement sur le moi et ne mène à Dieu que par un choc en retour, tandis que la raison d'être de l'oraison et son effet immédiat, est de soulever l'âme au-dessus d'elle-même, de lui faire oublier ses préoccupations intéressées, même morales, en l'attachant fixement à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seul est bon, qui seul est saint, qui seul est le Maître, qui seul, enfin, est le Très-Haut et habite avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père, « *Tu solus sanctus*, *tu solus dominus*, *tu solus altissimus, Jesu Christe*, *cum sancto Spiritu*, *in gloria Dei Patris* ».

Le premier acte de l'oraison doit être un *acte d'amour*.

L'amour est le premier moteur de l'univers, dit Dante dans son *Paradis*. Ce qu'il y a, en effet, de plus profond dans la nature de chaque être, c'est son orientation vers le bien absolu.

La loi de son mouvement, qu'il suit inconsciemment ou à laquelle il doit librement obéir, est l'empreinte du Premier Amour. Dieu a été le premier à nous aimer, écrit saint Jean. « *Ipse prior dilexit nos.* »

Or, l'amour commande l'amour.

Dieu nous a aimés le premier. Avant que nous fussions au monde, capables d'une action bonne ou mauvaise, sa pensée pleine d'amour s'arrêtait sur nous. Il nous appelait à l'existence et nous donnait, avec la vie, la capacité du bonheur. Puis, Il nous a envoyé son Fils unique, afin que nous partagions sa vie divine. Or, voilà la charité, s'écrie saint Jean : Dieu ne nous rend pas un amour que nous Lui aurions d'abord voué, mais Lui-même nous a aimés le premier et nous a envoyé son Fils qui s'est sacrifié pour expier nos péchés. « *In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. In hoc est caritas non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris*[1]. »

Oui, le fait qui domine l'histoire, le soleil qui éclaire et réchauffe le monde moral, c'est l'amour que Dieu a daigné nous donner, nous prouver, et la première loi qui en découle, c'est l'obligation heureuse où nous sommes d'aimer Dieu et, en L'ai-

1. I Joan., IV, 10.

mant, parce que nous L'aimons, d'aimer les hommes qu'Il aime, nos frères en Jésus-Christ.

Entrer en rapport avec Dieu, converser avec Lui, c'est L'entendre nous redire cette affirmation de son amour et Lui répondre en L'aimant.

Dieu n'est pas ici l'Etre suprême qui, du haut de son trône, nous contemple et sous le regard duquel nous ne serions appelés qu'à trembler ; c'est pour nous, tout d'abord, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est fait homme comme nous, a habité, habite encore parmi nous, en nous, afin de nous révéler et de nous rendre sensible l'amour infini et éternel de Dieu pour nous. Se mettre en présence de Dieu, au début de l'oraison, c'est se remettre en mémoire ce que notre bon Sauveur disait à ses apôtres lorsqu'Il leur apprenait à prier : « Que votre première parole, votre premier élan du cœur soit : « Notre père, Pater noster. » Dieu, vous êtes *un père* pour nous, vous avez sur nous l'autorité, mais surtout vous avez pour nous l'amour que le meilleur des pères a pour ses enfants. Et vous êtes *notre* Père à tous, car il n'est pas un membre de la famille que vous n'aimiez et que, par suite, nous ne devions aimer si nous voulons nous conformer à vos enseignements et imiter votre exemple.

N'entrevoit-on pas, tout de suite, la portée d'une oraison ainsi inaugurée et la puissance qu'elle peut exercer non seulement sur la méditation qui s'ébauche, mais sur toutes les actions que comprendra, au cours de la journée, notre commerce avec nos frères.

L'exercice de la charité mettra donc en jeu les puissances affectives de l'âme et celles-ci soutien-

dront l'attention des puissances cognitives dans la perception de leur objet.

L'esprit se tiendra alors attentif à la parole de Dieu : il se laissera, le plus possible, impressionner par elle, émouvoir par elle, stimuler, décider par son action bienfaisante. A ce moment, surtout, il se rappellera le conseil du pieux abbé de Clairvaux : « *Intende ergo illi qui intendit tibi ; audi illum loquentem tibi ut ipse exaudiat te loquentem sibi.* Pense donc à Celui qui pense à toi ; écoute Celui qui te parle, afin qu'Il t'écoute quand tu Lui parleras. »

Puis, à votre tour, vous parlerez à Dieu.

De toutes les âmes qu'elle daigne conduire, n'importe la voie où elle les invite à marcher, la Providence réclame une coopération active ; celle-ci doit être d'autant plus intense et continue que les effusions de l'amour divin sont plus abondantes.

Pour vous assimiler la nourriture substantielle de la parole de Dieu, une application des sens, de l'imagination et de l'intelligence à l'objet qui leur est présenté est régulièrement indispensable. Elle consistera en un travail d'analyse, de comparaison, de déduction sur les données de la foi ; la raison s'y emploiera avec courage, s'y tiendra persévéramment, persuadée que la moindre étincelle de lumière qui jaillira de son effort personnel, répandra dans l'âme plus de clarté et surtout plus de chaleur que les courants les plus abondants qui lui seraient communiqués d'une source extérieure.

Pour jouer un rôle actif sur la volonté et préparer des déterminations, l'idée doit être *nôtre* ; elle ne l'est qu'à la condition d'être, sinon découverte,

au moins par nous trouvée ou retrouvée, en nous réincarnée par un effort personnel d'intussusception. De même, pour nous émouvoir, les souvenirs du passé doivent être *nos* souvenirs, les anticipations de l'avenir *nos* prévisions ; d'un mot, le cœur et la volonté ne réagissent qu'à une pensée « vécue ».

Moyennant ce travail intercalaire de réflexion personnelle, la méditation appuyée, dès l'abord, sur un acte d'amour, avivera notre pouvoir d'aimer. évoquera de nouveaux sentiments de crainte, de regret, d'admiration, de désir, d'espérance, de charité ; la volonté en sera consolidée, ses résolutions surgiront, se fortifieront, et il se fera souvent que, sans avoir un instant songé à formuler *ex professo* le propos de ne plus commettre telle ou telle faute ou de ne plus céder à tel ou tel défaut, l'âme entière se trouvera réveillée, sa haine du mal accrue, sa volonté de bien ou de mieux faire affermie...

Oh ! je n'ignore pas que nous offensons tous beaucoup le bon Dieu et que même celui qui représente immédiatement le Christ-Jésus parmi nous, notre Pontife suprême, ne peut monter à l'autel sans s'être frappé trois fois la poitrine en disant : « *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa* », j'ai péché, j'ai péché, oui j'ai beaucoup péché. A combien plus forte raison ne devons-nous pas pleurer nos fautes et dire avec conviction : Notre Père, qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !

Oui, je sais cela : il est vrai, néanmoins, que nous ne sommes pas au monde principalement pour

gémir, mais pour aimer activement Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour arriver par Lui, à son Père.

Crions donc à Dieu notre misère et supplions-Le d'avoir pitié de nous. « *Christe, fili Dei vivi, miserere nobis; Christe, fili Dei vivi, miserere nobis.* » Et encore : « *Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.* » Puis, aussitôt, intéressons-nous le plus vivement que nous le pourrons à ce qu'Il nous dira, à ce qu'Il nous montrera, laissons-nous impressionner docilement, tranquillement par cette parole vivante et pénétrante qui, à l'instar d'un glaive tranchant, détachera notre âme baptisée des convoitises inférieures et nous fera voir, dans notre conscience, et ce que Dieu réclame de nous et ce que nous avons à corriger en elle pour la rendre moins indigne de Lui.

Somme toute, le meilleur moyen de quitter le mal c'est d'aimer le bien. Plus vous aimerez filialement le modèle de toute sainteté, plus aussi vous vous sentirez en admiration devant Lui et souffrirez du contraste qui existe entre la laideur de vos fautes et sa beauté infinie.

Indirectement donc, mais d'une façon très efficace, l'oraison contribuera à l'amendement de votre vie morale et à la correction de vos défauts : néanmoins, l'oraison restera, en première ligne, une conversation amicale avec Jésus, « le seul, entre tous les amis, que nous trouvions toujours bon et fidèle »[1] ; un entretien de l'âme avec Dieu, pieux colloque du père avec son fils, du fils avec son père, qui portera, autant que la chose dépen-

1. *Imit. de J.-C.,* liv. II, ch. VIII.

dra de vous, sur les intérêts de Celui auquel vous devez tout et devant qui vous ne comptez pas, bien plus que sur les mille riens dont est tissée votre vie personnelle.

La description que jusqu'ici nous avons faite de l'oraison reflète fidèlement, croyons-nous, cette définition qu'en donne sainte Thérèse : « L'oraison n'est autre chose qu'une amitié intime, un entretien fréquent, affectueux, seul à seul avec Celui dont nous nous savons aimés[1]. »

Se savoir aimé, c'est la condition fondamentale, le point de départ obligé, l'âme de toute l'oraison.

Ce sentiment que, en nous approchant de Dieu, nous nous approchons d'un père qui nous aime, ouvre le cœur aux épanchements de l'affection, aux confidences intimes, et fait se multiplier les actes d'amour.

Ce sentiment de l'amitié divine est comme un réservoir de grâces surnaturelles qui s'emplit dans les profondeurs de notre âme et d'où jailliront, selon le besoin du moment, la contrition, la consolation, l'espérance, la force, la sainte ardeur de la charité.

Avez-vous assisté à ce grand spectacle de la nature, la fonte d'un glacier ? Tandis que le soleil estival darde ses feux sur les cimes des Alpes, liquéfie la neige, dissout la glace, de longs filets argentés sillonnent la côte, confluent sur leur trajet et gagnent les étages inférieurs du massif.

En partie, les eaux s'écoulent, à la surface du

1. *Œuvres complètes de sainte Thérèse*, I, p. 120 ; Paris, Retaux, 1907.

sol, tantôt tranquilles dans un filtre de sable, tantôt tumultueuses à travers les roches qu'elles creusent, s'enrichissant, à mesure qu'elles descendent, de nouveaux apports de la montagne, et formant ainsi les rivières, les fleuves, qu'attire vers lui l'Océan. Mais, en partie aussi, les eaux se répandent au large dans la vallée, pénètrent dans les terres arables qu'elles fertilisent en les abreuvant, puis se rassemblent en nappes souterraines entre les couches stratifiées de l'écorce terrestre. Le réservoir de nos sources est là et, sitôt qu'un accident heureux du sol ou un effort intelligent de l'industrie humaine lui ménage une issue, l'eau vive jaillit de ces profondeurs limpide, rafraîchissante, fécondante.

Telle est l'oraison.

A mesure que nous approchons par elle du foyer de l'amitié divine, la dureté de notre indifférence s'amollit, la glace du cœur se dissout et les activités de l'âme, toutes baignées des eaux de la grâce, se portent avec elle, tantôt dans une tranquillité suave, tantôt travaillées par les tentations et par les angoisses, vers Celui qui, pareil à l'Océan, est l'attrait et le terme de tout mouvement sagement ordonné.

En même temps, sans que nous en ayons peut-être conscience, un dépôt se forme goutte à goutte dans les profondeurs de l'âme, réserve d'eau vive pour les rudes voyages de la vie; et quand, sous l'accablement du jour et de la chaleur, nos organes se sont desséchés, une aspiration pieuse de notre part ou une attention délicate de l'industrie divine fait monter à nos lèvres l'onde qui nous rafraîchit

et nous aide à poursuivre allègrement notre route.

« *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo. Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea, in terra deserta et invia et inaquosa : sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam.* » Dieu, mon Dieu, dès l'aurore c'est vers vous que tend mon esprit. Mon âme a soif de vous, et combien tout mon être est avide de vous en cette terre déserte, inculte, desséchée ! Aussi me voici dans votre sanctuaire, vous priant de me montrer votre puissance et votre gloire [1].

. . . .

Allons aux confidences divines. Dans le silence de notre cabinet, aux pieds du crucifix, à la porte du tabernacle, recueillons-les, goûtons-les, appliquons-les-nous, vivons-en, faisons-en l'aliment des âmes sur lesquelles nous pouvons étendre notre action. « Délectons-nous dans le Verbe, écrit Bossuet, dans la pensée, dans la sagesse de Dieu. Ecoutons la parole qui nous parle dans un profond et admirable silence. Prêtons-lui l'oreille du cœur. Disons-lui comme Samuel : « Parlez, Seigneur, « parce que votre serviteur écoute. » Aimons la prière, la communication, la familiarité avec Dieu. Qui donc, s'imposant silence à soi-même et à tout ce qui n'est pas Dieu, laissera doucement écouler son cœur vers le Verbe, vers la sagesse éternelle, surtout vers le Verbe qui s'est fait homme et a établi sa demeure au milieu de nous ?

« Que de vertus doivent naître de ce commerce

1. Ps. LXII, 13.

avec Dieu et avec son Verbe! Quelle humilité! Quelle abnégation de soi-même! Quel dévouement! Quel amour envers la vérité! Quelle cordialité! Quelle candeur![1] »

Que chacune de nos journées, que chacune de nos oraisons marque un progrès dans la lumière. Si quelqu'un vit dans les ténèbres, c'est qu'il manque d'amour pour Dieu et pour ses frères. Aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et la lumière se fera de plus en plus vive dans notre intelligence, et notre cœur se dilatera dans le sentiment d'une liberté plus entière, et notre zèle s'échauffera. Nos œuvres seront animées du souffle de la charité; fruits de l'oraison, elles en fourniront encore la semence, et ainsi notre vie entière sera une image anticipée de notre vie céleste. Au ciel nous verrons Dieu face à face et sa contemplation s'irradiera en un amour indéfectible : puisse notre amour fidèle, de Dieu et de ceux que Dieu aime nous mener de plus en plus proche de la contemplation du Paradis!

. . . .

. . . .

L'homme d'action a pour appui la certitude qu'il ne travaille pas seul : Dieu est avec lui. Le Seigneur, dit le prophète Isaïe, est notre Emmanuel, Dieu avec nous.

Il renouvelle périodiquement sous nos yeux le spectacle des merveilles de la création, afin que nous y remarquions sa présence.

Les événements de l'histoire nous entretiennent

1. Bossuet. *Elévations sur les mystères.* Elév. VIII, 12e sem.

de ses desseins sur l'humanité : « A chaque peuple « il a fixé le temps de sa durée et la portion d'es- « pace qu'il occuperait à la surface du globe, obli- « geant toutes ces multitudes à Le chercher, à se « porter comme à tâtons vers Lui pour Le décou- « vrir. Il n'est, cependant, pas loin de chacun de « nous. Car nous vivons, et nous nous mouvons « et nous sommes en Lui[1]. »

Sa paternelle sollicitude s'applique à chacune de nos existences. A chacun Il a marqué sa place dans l'ordre universel, fixé la date de son apparition sur la scène du monde; Il l'a pourvu des moyens proportionnés à sa tâche et confie à sa coopération l'accomplissement de sa destinée.

Les créatures non intelligentes elles-mêmes sont l'objet de ses soins assidus. Voyez les petits oiseaux du ciel : ils n'ont ni à semer, ni à récolter, ni à engranger, votre Père céleste prend soin de les nourrir. Le lis des champs n'a besoin ni de travailler, ni de coudre ; sa parure dépasse en éclat le luxe dont s'entourait le roi Salomon[2].

Chaque vie est tissée de joies et de douleurs. Les premières nous disent la bonté de notre Père qui est dans les cieux, et nous invitent à la reconnaissance. Les secondes nous rappellent que nous ne sommes pas ici à toujours, que nous passons sur la terre pour y conquérir, en gravissant les âpres sentiers de la vertu, la félicité définitive que nous réserve le ciel.

Si nous écoutions la voix des événements, tous

1. Act. Ap., XVII, 27, 28.
2. Matth., VI, 26-29.

nous parleraient de Dieu et nous porteraient à bénir son saint Nom, car tous contribuent, directement ou indirectement, à notre bonheur. « *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum*[1]. »

« Des cris de triomphe et de salut s'élèvent dans les tentes des justes; la force nous vient de la droite du Seigneur. *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum : Dextera Domini fecit (faciens) virtutem*[2]. » « Vous êtes proche, Seigneur, et votre Providence est fidèle à toutes ses promesses. *Prope es tu, Domine, et omnes viae tuae veritas*[3]. » Où que nous soyons, quoi que nous fassions, avec la conscience que nous sommes à notre place et que nous y fournissons la tâche que nous impose le devoir, Dieu nous aide, Il nous tient dans sa main et rien ne peut nous causer un tort mortel. « *Justorum animae in manu Dei sunt et non tanget illos tormentum mortis*[4]. »

La mission qui nous est confiée ne s'accomplira pas sans nous, mais pourvu que nous accordions à notre Maître souverain, tout-puissant, infiniment sage et infiniment saint, notre libre coopération, elle réussira infailliblement. Je ne dis pas qu'elle aura le succès que nous augurons pour elle; il peut nous arriver de nous méprendre sur sa portée véritable et de substituer aux desseins providentiels nos vues étroites, mal servies par les calculs d'une imagination empressée; mais, tôt ou tard,

1. Rom., VIII, 28.
2. Ps. CXVII, 15-16.
3. Ps. CXVIII, 151.
4. Sap., III, 1.

le plus souvent même en ce monde, la lumière se fera sur le chemin parcouru par nous et il nous apparaîtra alors que la Providence ne se trompe pas et ne nous a jamais trompés. « O mon Dieu, chante l'Eglise, parce que nous savons que tous vos desseins providentiels sont heureux, nous vous supplions de nous épargner en toutes choses ce qui est mauvais et de ne nous accorder que ce qui doit contribuer à notre bien. »

« *Deus cujus Providentia in sui dispositione non fallitur : te supplices exoramus, ut noxia cuncta submoveas, et omnia nobis profutura concedas*[1]. »

Est-il rien de plus réconfortant et de mieux fait pour asseoir l'âme dans la tranquillité, quoi qu'il lui advienne apparemment de contraire, que cette pensée : « Je ne suis pas seul ; à la condition que je fasse mon devoir, j'ai le droit de compter sur la collaboration constante et efficace de mon Dieu. Entre sa Toute-Puissance, son infinie sagesse, son paternel amour, et ma faiblesse, mon ignorance, mon indignité, il y a une sorte de contrat ; à moi de faire ce que je puis ; à Lui de « me soutenir selon « sa promesse, afin que je vive et ne sois point déçu « dans mon espérance ». « *Suscipe me secundum eloquium tuum et vivam et non confundas me ab expectatione mea*[2]. » « En règle générale, écrit saint Bernardin de Sienne, Dieu n'appelle personne à un état, si sublime soit-il, sans lui départir avec abondance les ressources que réclament et la personne élue par Lui et l'honneur des fonctions qu'elle a à remplir. » « *Generalis regula est, quod*

1. *Oraison du 7e dimanche après la Pentecôte.*

quandocumque divina gratia eligit aliquem ad aliquem sublimem statum, omnia charismata ei donet, quae illi personae sic electae et ejus officio necessaria sunt, atque illam copiose decorant[3]. »

Il plaît d'ordinaire à la divine Providence de ne réaliser ses plans qu'avec lenteur, moyennant la coopération régulière des causes secondes ; Elle veut les semailles avant la récolte ; et le semeur qui, aussi bien que le moissonneur, collabore à l'œuvre générale, aura comme lui sa récompense. Lorsque les travaux de la moisson prendront fin, l'on verra des gerbes abondantes chargées sur les épaules de ceux qui auront accepté la tâche la plus ardue et la plus obscure, et portées joyeusement par eux dans les greniers du Père éternel. « *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua; venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos*[1]. »

1. Ps. CXXV, 5.

TROISIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET L'AVENIR

CHAPITRE PREMIER

VERS L'UNITÉ INTÉRIEURE[1]

Je voudrais, en une page d'histoire, illustrer cette idée générale, que la philosophie, si elle veut prétendre à l'équilibre, doit, en mettant en œuvre toutes les ressources dont elle dispose, soumettre à la raison réfléchissante l'ordre moral aussi bien que l'ordre spéculatif à l'effet d'unir en une synthèse intégrale tout le contenu de la conscience humaine.

Lorsqu'au lendemain de la Révolution et des guerres de l'Empire, la nation française se ressaisit, les maîtres qui, les premiers, assumèrent la tâche ardue de renouer la chaîne de l'enseignement philosophique, — Royer-Collard, Maine de Biran, Victor Cousin, Théodore Jouffroy, — sentant peser

1. Extraits d'un discours fait en présence de Sa Majesté Albert Ier à l'Académie Royale de Belgique en 1913. Le cardinal était, cette année-là, directeur de la classe des lettres et des sciences morales et politiques et président de l'Académie.

lourdement sur eux leur responsabilité dans l'œuvre de reconstruction sociale à laquelle ils avaient l'ambition de collaborer, jugeaient que, à la Sorbonne aussi bien qu'à leur foyer ou dans l'intimité de leur conscience, ils avaient l'obligation d'être eux-mêmes ; aussi, à travers les problèmes les plus abstrus de l'idéologie, la jeunesse voyait transparaître chez eux, en des élans qu'ils s'interdisaient d'étouffer, leur personnalité morale et religieuse.

Or, raconte Taine, cinq ou six jeunes gens qui, vers 1850, étudiaient l'un la botanique, un second la chimie et la médecine, les autres les mathématiques ou l'histoire, se réunissaient fréquemment, le soir, au Quartier Latin et s'amusaient à raisonner. Le volume, *Les philosophes classiques du XIXe siècle en France*, est sorti de leurs causeries.

L'impatience de ce petit cénacle de critiques de vingt ans s'accommodait mal de la gravité, d'ailleurs souvent guindée, des maîtres du jour. Taine leur eût voulu plus de désinvolture. « En ce qui me concerne, dit-il, je fais deux parts de moi-même : l'homme ordinaire, qui boit, qui mange, qui fait ses affaires, qui évite d'être nuisible et qui tâche d'être utile. Je laisse cet homme à la porte. Qu'il ait des opinions, une conduite, un chapeau et des gants comme le public : cela regarde le public. L'autre homme, à qui je permets l'accès de la philosophie, ne sait pas que ce public existe. Qu'on puisse tirer de la vérité des effets utiles, il ne l'a jamais soupçonné. A vrai dire, ce n'est pas un homme ; c'est un instrument doué de la faculté de voir, d'analyser et de raisonner. S'il a quelque passion, c'est le désir d'opérer beaucoup, avec précision, et sur des

objets inconnus. Quand j'entre dans la philosophie, je suis cet homme. Vous croyez qu'il souhaite autoriser le sens commun et prouver le monde extérieur ? Point du tout. Que le genre humain se trompe ou non, que la matière soit une chose réelle ou une apparence illusoire, il n'y met point de différence. « Mais vous êtes marié, lui dit « Reid. — Moi, point du tout. Bon pour l'animal « extérieur que j'ai mis à la porte. — Mais, lui dit « M. Royer-Collard, vous allez rendre les Français « révolutionnaires. — Je n'en sais rien. Est-ce « qu'il y a des Français ? » Là-dessus, il continue notant, décomposant, comparant, tirant les conséquences pendues au bout de ses syllogismes, curieux de savoir ce que du fond du puits il ramène à la lumière, mais indifférent sur la prise, uniquement attentif à ne pas casser la chaîne et à remonter le seau bien plein. Il ôtera peut-être quelque chose à la certitude, peut-être beaucoup, peut-être tout, peut-être rien. Peu lui importe ; il n'ôtera rien à la vérité ! » [1]

Ce séparatisme, qu'affichait Taine, est l'expression pittoresque de l'état d'esprit créé par celui que l'on a appelé le père de la philosophie moderne, Descartes.

Le grand effort de l'auteur des *Méditations et du Discours de la méthode* est une tentative d'isolement intellectuel.

Descartes a la passion de tout reconstruire. Il se dégagera donc, par la pensée, de toutes les conclu-

1. H. Taine. *Les philosophes classiques du XIX[e] siècle en France*, pp. 36 et 37.

sions acquises par ses devanciers. Il mettra à part sa foi religieuse et les enseignements de la morale. Il se formera une morale « par provision »[1], ainsi qu'il s'exprime, uniquement, pour ne point heurter les usages reçus. Il veut ne rien devoir qu'à son effort intellectuel personnel. Il est aux antipodes de cet autre géomètre, Pascal, qui écrira : « L'humanité entière est comme un seul homme qui se continue à travers la chaîne des siècles. »

Pour Descartes, faire de la philosophie, c'est juger, c'est connaître, rien de plus, rien de moins. « Je ne puis donc mettre assez de soin, écrit-il, à écarter de ma créance tout ce que j'ai jamais cru être véritable ; je ne saurais trop accorder à ma défiance, puisqu'il n'est pas maintenant question d'agir, mais seulement de méditer et de connaître[2]. »

Le philosophe sait que les passions, les vertus et les vices, les faits moraux, en un mot, ne peuvent être ignorés, et ils ne le sont point. Mais ils n'ont de signification à ses yeux qu'à titre d'événements conscients. Ce sont des « pensées », et Descartes les appelle effectivement de ce nom. S'ils trouvent une place dans le champ de la philosophie, c'est qu'ils sont susceptibles d'analyse. Une vérité fondamentale suffit, une seule : je pense, moi, être conscient, moi seul ; je pense, donc je suis. Et l'œuvre entière du philosophe consistera à bâtir « sur ce roc inébranlable », ainsi que s'exprime Descartes, toutes les propositions que la raison parviendra à lui rattacher.

1. Descartes. *Discours de la méthode,* IIIe partie.

2. Descartes. *Méditations,* Méd. 1ère. *Discours de la méthode,* Ve partie.

Lorsque le solitaire méditatif, « tout le jour enfermé seul dans un poêle »[1], rencontre des choses bonnes ou mauvaises, c'est en observateur désintéressé qu'il les regarde. Elles sont pour lui objets de considération spéculative : insoucieux de l'aveu du poète, « *video meliora proboque, deteriora sequor* », et de la déclaration de si noble franchise de ce héros que fut saint Paul : « Ma vie morale m'est une énigme : le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas ; mais le mal que mon cœur réprouve, je le fais », « *quod enim volo bonum, hoc non ago ; sed quod odi malum, illud facio* »[2], il n'hésite pas à écrire ce propos d'une hardiesse menteuse : « Il suffit de bien juger pour bien faire, et de juger le mieux qu'on puisse, pour faire aussitôt son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus. »[3]

Ce n'est pas ainsi que la sagesse antique comprenait son rôle.

Sans doute, la contemplation du vrai réclame un regard serein, et il est mal situé pour bien voir, celui que l'émotion agite. Tant que dure l'examen d'un problème, c'est la réalité seule, avec ses conséquences logiques qu'il faut voir, elle seule qu'il faut regarder, sans se préoccuper de la prise, ainsi que s'exprime Taine, « curieux de savoir ce que du fond du puits l'on ramènera à la lumière, uniquement attentif à ne pas casser la chaîne et à remonter le seau bien plein ».

1. *Discours de la méthode,* IIe partie.
2. *Ad. Rom.,* VII, 15.
3. *Discours de la méthode,* IIIe partie.

Mais lorsque le seau se décharge et que la prise se mêle à l'avoir que nous possédions, faut-il, se peut-il, qu'elle nous laisse indifférents ?

Serait-il vrai que, pour être impartial, « objectif », il fallût n'avoir ni amour ni haine ?

Où est-elle cette constitution cérébrale, sans cœur, sans famille, sans patriotisme, sans foi, ni espérance, ni charité ?

Cet être artificiel n'existe point.

Il est légitime, autant qu'inévitable, que l'homme réfléchi confronte ses opinions ou ses convictions avec les conséquences morales ou sociales auxquelles elles lui apparaissent logiquement enchaînées.

Certes, le vrai n'est pas le bien, le vrai et le bien, à leur tour, se distinguent du beau, mais nous pressentons que, dans un ordre de choses bien établi, le vrai, le bien et le beau ; la science, la morale et l'art ne peuvent être en irréductible conflit.

Aussi, observe William James[1], les logiciens contemporains discernent deux sortes de jugements, les uns d'*existence* ou de *constatation*, les autres de *valeur*, les *Werturteile*, selon l'expression allemande.

Ces deux ordres de propositions naissent de préoccupations diverses. Il est naturel que l'intelligence les forme séparément d'abord, mais il ne l'est pas moins qu'elle les rapproche, ensuite, pour voir si elles sont ou ne sont point combinables.

Ainsi l'entendait Platon dans cette merveilleuse

1. *The varieties of religious experience*, p. 4.

page du *Banquet*, ou, après avoir fait recommander à Socrate, par Diotime, de chercher l'ordre et la beauté qui en est le reflet, dans des expériences particulières, dans la considération des choses sensibles, d'abord; dans la contemplation des âmes, de leurs bonnes actions, dans les institutions et les lois, ensuite; dans les sciences, enfin, le philosophe formule ces conclusions élevées : « Oui, Socrate, celui qui, après avoir parcouru, selon l'ordre, tous les degrés du beau, sera ainsi parvenu au terme de son initiation, apercevra soudain une beauté substantielle admirable, celle qui était l'objectif de tous ses efforts antérieurs; beauté éternelle, incréée et impérissable ; exempte d'accroissement et de diminution ; beauté qui n'est point belle d'un point de vue, laide de l'autre; belle en un temps et non en un autre; belle sous un rapport; laide sous un autre ; belle ici, laide ailleurs; belle pour ceux-ci, laide pour ceux-là ; beauté que l'on ne peut imaginer sensiblement sous forme de visage, de mains ou de membres corporels; qui n'est pas davantage un discours ou une science; qui ne réside pas en autre chose qu'elle-même, soit dans un être vivant, soit dans une réalité quelconque, terrestre ou céleste, mais qui soi-même, en soi-même, pour soi-même, forme une nature unique toujours subsistante; beauté dont participent d'une certaine façon toutes les choses qui sont belles sans que cependant leur naissance ou leur disparition la rendent ni plus riche ni plus pauvre, lui infligent aucune atteinte... O mon cher Socrate, si quelque chose donne du prix à la vie humaine, c'est la contemplation de la beauté absolue. Si jamais tu montes à cet idéal,

que te sembleront, en sa présence, l'or et la parure, les grâces de l'enfance et les charmes de la jeunesse ?... Crois-tu qu'elle serait si misérable la vie qui te ferait tourner les regards de ce côté et jouir de la contemplation et du commerce d'un aussi noble objet ? Ne penses-tu pas, au contraire, que l'homme qui s'attache fixement à lui, produira non pas des simulacres de vertus, puisqu'il ne se laisse pas retenir par des simulacres, mais la véritable vertu, puisqu'il s'attache à la vérité ?... Si quelqu'un doit être immortel, c'est lui[1]. »

La tradition chrétienne — depuis les Pères de l'Eglise, qui s'inspirèrent surtout de la métaphysique platonicienne, jusqu'aux Docteurs du moyen âge, qui suivirent pour la plupart le sillage d'Aristote — fut unanime à se former, en accord avec les requêtes de la conscience morale et religieuse, une conception compréhensive de la philosophie.

La Scolastique se reconnaît à ces trois traits qui s'harmonisent dans l'unité plénière de sa physionomie ; l'utilisation des sens et de la raison, sous la réserve de la subordination des premiers à la seconde ; la soumission à un idéal unique, fait de vérité et de bonté, lumière et attrait ; l'union, sans absorption ni exclusion, de la nature et de la surnature, c'est-à-dire de la raison et de la foi, du libre arbitre et de la grâce, de la famille ou de la cité et de l'Eglise.

Sans doute, à partir du XII[e] siècle, — les documents méthodologiques, mis au jour depuis dix ans, l'ont établi à l'évidence, — la philosophie et la théo-

1. *Le Banquet*, éd. Didot, XXIX.

logie sont, pour tous les docteurs, deux disciplines nettement distinctes ; sans doute, à chacune ils reconnaissent ses moyens d'enquête et ses procédés autonomes de démonstration, mais nul, avant le divorce cartésien, ne se fût figuré que les exigences de la philosophie lui fissent un devoir ou même lui accordassent la liberté de se désintéresser de la moindre parcelle du trésor de la conscience humaine.

Aucune école, avant Descartes, n'avait érigé le séparatisme en système. Et, après Descartes encore, à plusieurs reprises, notamment chez Spinoza et, plus tard, chez quelques panthéistes de source kantienne, l'on put croire que la loi de l'unité reprendrait son empire.

Spinoza, lui aussi, conçut son *Discours de la méthode*, tout imprégné de moralité et de religion. Il méditait pour pacifier son âme, il rêvait d'éternité. « L'expérience m'ayant appris, écrit-il dans sa *Réforme de l'entendement*, que tous les événements de la vie sont choses futiles..., j'ai pris enfin la résolution de rechercher s'il existe un bien véritable..., un bien qui donne à l'âme, quand elle le trouve et le possède, l'éternel et suprême bonheur[1]. »

L'expérience sensible et la dialectique de la raison ne lui suffisent pas ; au-dessus de l'une et de l'autre et indépendamment d'elles, il a aperçu l'être, cette entité abstraite, parvenue à son plus haut degré d'indétermination, potentialité d'autant plus réceptive de réalité qu'elle en a été davantage dé-

1. *Œuvres de Spinoza*, trad. Saisset, 2, III, p. 297.

possédée, capacité d'autant plus remplissable qu'elle a été vidée plus à fond, et cet être, minimum d'actualité, le géomètre l'a, par une fondamentale et désormais irréparable méprise, confondu avec l'Etre, qui est la plénitude de l'être, la détermination suprême, le sommet de l'actualité. Oscillant ainsi d'un pôle à l'autre, il s'enchevêtre dans une enfilade de théorèmes sur l'actualisation de la substance qu'il identifie à l'Etre divin, et se trouve conduit, vers la fin de son *Ethique*, à ces solennelles conclusions :

« *L'Amour de Dieu doit occuper l'âme plus que tout le reste*[1]. *Notre salut, notre béatitude, notre liberté consistent dans un amour constant et éternel pour Dieu, ou, si l'on veut, dans l'amour de Dieu pour nous*[2]. »

Mais la voix de Spinoza retentit dans le désert, tout comme, un siècle plus tard, résonnera dans le vide celle d'Auguste Comte, lorsque, parvenu au second versant de sa carrière, il essayera de subordonner l'esprit au cœur, la philosophie à un but social, à la religion de l'humanité. Le courant cartésien fut plus fort que ces réactions éphémères.

Il a si puissamment envahi les esprits, que tous, sensualistes, positivistes, matérialistes, d'une part, idéalistes, panthéistes, de l'autre, encensent avec le même parti pris, la même idole, la spéculation pour elle-même, la pensée philosophique amorale et areligieuse.

A vrai dire, au fond, Spinoza lui-même ne sut

1. *Éthique*, Ve partie. Prop. 16.
2. *Ibid.*, Prop. 36, Schol.

point échapper à l'exclusivisme spéculatif. Son panthéisme est le développement logique d'une idée, bien plus que la concentration d'une volonté sur un objet jugé digne d'amour et de culte.

Kant, sans doute, a embrassé dans sa critique les deux domaines de la pensée et de l'action, mais, au lieu de les rapprocher dans une conception intégrale unique, il n'a abouti qu'à creuser le fossé qui les séparait et à ériger en droit le dualisme que Descartes avait opéré en fait.

D'après lui, en effet, tandis que l'homme n'arrive aux conclusions métaphysiques qu'en les appuyant sur le sentiment personnel du devoir, la science garde le monopole de la certitude strictement dite, et, dès lors, la philosophie, digne de ce nom, ne peut être que théorique.

L'exclusivisme scientifique descendit dans l'opinion publique, qui en vint à ne plus respecter la distinction qui s'impose entre les sciences particulières avec leur programme propre, leurs procédés distinctifs, leurs conclusions fermes, et « la Science » qui, sous une appellation collective, était supposée les condenser et les achever.

La recherche scientifique, dans le domaine de l'archéologie et de l'histoire aussi bien que dans celui des sciences de la nature, a besoin d'idées directrices qui sont les moteurs et les guides de l'effort. Les professionnels savent que ce sont des outils que l'expérience éprouvera, perfectionnera ou rejettera; mais le public même instruit, que fascinaient les progrès merveilleux et incessants réalisés par les sciences positives, identifia à plaisir l'hypothèse scientifique avec la science elle-même;

l'hypothèse, utile dans un cercle restreint de phénomènes, avec une théorie ou vue générale de l'esprit, et il y eut une heure — est-elle passée pour tous? — où la Science, hissée sur un trône par l'engouement général, était chargée de représenter et d'être tout à la fois, la pensée, la morale, la religion.

A l'heure où cet engouement stupide atteignait son apogée, résonna en France le coup de clairon de Brunetière : la faillite de la science.

Henri Poincaré, Duhem, Le Roy rappelèrent avec autorité certains théoriciens naïfs à une intelligence plus modeste et plus saine des principes et des inductions de la science. Pascal, non point le géomètre, mais le moraliste, le croyant, l'apologiste, fut remis en honneur.

Aux Etats-Unis et en Angleterre, en France, en Italie, les réactions pragmatistes ou volontaristes pullulèrent, et aujourd'hui, j'entends dans la philosophie de ces dernières décades, le débat semble nettement posé entre l'intellectualisme et « l'anti-intellectualisme », celui-ci réagissant, à son tour, avec excès contre les excès de celui-là.

Le premier, issu de Descartes, en est resté à l'exclusivisme et ne veut toujours voir dans le philosophe qu'un cerveau pensant.

Le second a ressaisi, même avec fougue, l'homme tout entier, avec ses sens, son intelligence, toutes ses facultés de connaître, sans doute, mais aussi avec ses émotions, ses aspirations, ses vouloirs; avec sa foi religieuse, s'il est croyant; avec toutes ses attaches, même familiales et sociales.

Aussi bien, n'est-ce pas l'homme concret, en chair et en os, c'est-à-dire le moi personnel, moral ou amoral, si vous le voulez, religieux ou areligieux, chrétien ou non chrétien, catholique ou non catholique, enfin l'homme tout entier vivant, pensant, agissant, qui philosophe?

Et dès lors, comment voulez-vous que sa pensée s'arrête, que son âme de chercheur soit en repos, tant que, dans la construction mentale qu'il aura élaborée, il ne se retrouvera pas lui-même?

Il y a en nous, je le sais et ne l'oublie pas, deux pensées qui se superposent, l'une spontanée, l'autre réflexive. Mais la seconde a pour matière et pour objet le contenu de la première, et dès lors, ce n'est qu'en l'épuisant qu'elle s'apaisera.

Taine se gaussait de Royer-Collard qui, à l'école de Reid, avait appris à confronter ses conclusions doctrinales avec le sens commun.

Certes, le sens commun n'est pas le juge d'appel. Il se fait juger. Néanmoins, en première instance, il juge.

Quant à la réflexion, elle déroge à sa mission de contrôle, dans la mesure où elle rétrécit son champ de vision, qui est naturellement coextensif à celui de la vie spontanée.

La loi primordiale du théoricien de la philosophie est donc de donner pour thème à ses investigations, non pas la pensée et l'existence du moi pensant; non pas davantage une partie plus ou moins large du réel que quelques sciences particulières exploitent, mais la totalité de l'être que notre activité directe est capable d'embrasser.

Et il importera de ne point déformer ces données premières.

Le philosophe les serrera d'aussi près qu'il le pourra; et parce qu'elles forment, non un champ où se juxtaposent des parterres tirés au cordeau, mais un fleuve dans lequel toutes les sources de l'activité de l'âme confondent leurs eaux, le philosophe sera astreint à une double tâche.

Il décomposera le donné spontané parce que, fait pour abstraire et incapable de se soustraire à sa nature et aux lois qu'elle lui impose, il doit, bon gré mal gré, débuter par l'analyse.

Mais, lorsque celle-ci aura terminé son labeur, il recomposera.

Pas de philosophie sans synthèse.

Pas de philosophie achevée, sans synthèse intégrale.

L'unité n'est pas seulement, au point de vue esthétique, le sceau de la grandeur, l'indice révélateur de l'ordre, elle est la condition de la stabilité, la loi essentielle de l'équilibre et de la durée.

Deux courants de pensée ramènent aujourd'hui la philosophie à une conception unitaire.

Un premier courant se dessine dans le pragmatisme de William James, dans l'humanisme de Schiller et dans leurs multiples dérivés. Je ne m'y attarderai pas, parce que j'y vois des méthodes plutôt que des systèmes.

Ces méthodes s'inspirent d'une préoccupation commune, la substitution d'une fin utilitaire à la connaissance objective de la vérité; elles s'accordent dans leur opposition outrancière à l'exclusi-

visme spéculatif, marquent une orientation, mais n'ont pas produit une synthèse doctrinale qui se signale par des résultats appréciables et nouveaux.

La France, au contraire, possède à l'heure présente un groupe de penseurs d'une puissante originalité.

A M. Léon Ollé-Laprune, successeur de M. Vacherot à l'Ecole normale supérieure, échut la mission d'éveiller à la réflexion philosophique Bergson, Le Roy, Wilbois, Maurice Blondel, qui, d'une manière souvent indépendante, reviennent aujourd'hui par des voies partiellement convergentes vers une conception plus organique, plus unifiée de la philosophie.

M. Ollé-Laprune marqua d'emblée le terme catholique d'une rénovation spirituelle vers l'unité.

« C'est une façon de penser et de philosopher très mesquine et très étroite, écrivait-il, que de réduire l'homme au sens, ou au sentiment, ou à la pure raison... C'est une mesquinerie et une étroitesse de supprimer la sphère religieuse et de traiter de l'homme et des choses humaines comme si le christianisme n'existait pas...

« Est-ce à dire qu'il faille tout mêler? Non pas, car tout mêler, c'est tout brouiller... Mais l'homme, l'homme qui pense, s'il a une façon large et haute, cet homme relie et domine ces domaines divers, et dans chacun il demeure ce qu'il est, homme complet et, si c'est un chrétien, chrétien complet[1]. »

Aux excès du criticisme, Ollé-Laprune opposa le droit du philosophe aux affirmations initiales :

1. *Le prix de la vie*, Préface, pp. x-xi.

« Pour penser virilement, disait-il, il n'est pas nécessaire d'avoir douté. Quand il s'agit de se rendre compte des choses, *le doute n'y fait rien,* dit excellemment Leibniz. Le doute détruit, dissout ou du moins trouble la chose à voir. Que, pour surmonter le doute, on examine, soit. Mais que, pour examiner, il faille commencer par douter, c'est ce que je nie [1]. »

Au séparatisme arbitraire dont la loi pesait encore quasi-universellement sur les esprits, il opposa l'obligation de ne pas aller à la recherche de la vérité avec une âme mutilée, et se donna pour tâche d'unir toutes les forces intérieures, toutes les richesses de la tradition, toutes les ressources de la vie religieuse dans une philosophie qui, cependant, ne méconnaissait pas les prérogatives d'un intellectualisme docilement soumis à la réalité objective. « Penser est le labeur et l'office du philosophe, disait-il, mais je ne dirai pas que ce philosophe est un penseur, si être penseur c'est accomplir à part une fonction spéciale, et se ranger comme dans une caste, et avoir une étiquette restrictive ou un domaine où l'on se cantonne. Le vrai philosophe pense, lui, avec son âme tout entière..., car il pense en homme et humainement. Il pense en s'appuyant sur le sol qui le porte, en demeurant en contact avec l'humanité dont il fait partie, avec les vivants, avec les morts... Il pense enfin, attaché à Dieu, principe, soutien, lumière, règle de toute pensée... Qui ne peut vivre d'une vie normale et totale ne peut philosopher comme

1. *Étude sur Jouffroy*, p. 208.

il faut. Qu'on aille à la recherche de la vérité avec une âme mutilée, c'est ce que je ne puis comprendre... Si la philosophie est la théorie de la vie totale, elle n'est pas elle-même la vie totale, et dès lors il faut la constituer sous cette réserve dominante : on doit vivre et vivre normalement avant de philosopher normalement sur la vie, et avant de vivre légitimement de sa philosophie[1]. »

Celui qui faisait passer dans son jeune auditoire le souffle de ce noble langage était un éducateur, plus encore qu'un maître. Il fut l'initiateur qui suscite des élans, il ne fut pas chef d'école. Ses élèves emportèrent, de leur contact sympathique avec lui, une tendance synthétique commune, — c'est elle et elle seule qui nous attache dans cette étude historique, — mais l'empreinte dont il marqua leurs esprits ne fut ni assez profonde ni assez cohérente pour les déterminer à collaborer efficacement à une œuvre doctrinale collective.

M. Henri Bergson ne nous a pas dit expressément jusqu'à cette heure, ce que « l'intuition » lui fait pressentir dans le double domaine moral et religieux. Il veut *sérier* les questions, et déclare ne pas prévoir encore ce que pourrait être son éthique ou sa théologie. Essayons d'esquisser l'œuvre du psychologue et du métaphysicien.

Le monde est ce qui évolue ; l'homme est le dernier terme actuel de son évolution.

L'évolution agissant dans des intentions utilitaires, la nature de l'intelligence doit se comprendre

1. *Eloge du P. Gratry*, pp. 10-11. Cf. Ollé-Laprune, par M. Maurice Blondel, pp. 31-53.

par son utilité, c'est-à-dire comme un moyen d'agir sur la matière. Au fait l'intelligence n'est que cela; une faculté de décomposer, par des coupes instantanées, le flux de la conscience, de déposer dans le moule des concepts les fragments qu'elle a artificiellement immobilisés, à l'effet de les ranger l'un à la suite de l'autre dans le champ mort de l'espace. D'où la géométrie, le géométrisme, le mécanisme universel de l'ancienne philosophie.

Or, celle-ci est la dupe d'une méprise fondamentale. Car la réalité est mobilité.

Témoin ma conscience qui me dit qu'« exister » c'est couler, vivre, évoluer. Cette coulée, que William James appelle le courant de la conscience (*the stream of consciousness*) ce temps, cette durée est quelque chose d'indivisiblement continu.

Témoin aussi la nature : même la matière « inerte », considérée comme un tout (l'Univers) est mobile; la vie est la mobilité même, le soulèvement du poids de la matérialité.

C'est ce flux universel qu'il faudrait pouvoir saisir.

Qu'est-il ce flux universel et comment l'étreindre?

Ce qu'il est?

Un élan vital, sans finalité; une action immanente qui se déroule imprévisiblement, alogiquement, amoralement. Le fleuve coule, il ne nous fait apercevoir ni sa source ni son embouchure. A-t-il une source? Existe-t-il quelque part un océan où il se déverse?

Réussirons-nous à saisir cet élan vital?

Ne comptons pas y réussir par l'intelligence qui taille ses concepts en unités discontinues et figées,

mais espérons mieux de « l'intuition » de « l'esprit » — celui-ci désignant la totalité de la puissance cognitive aux prises avec le réel — qui s'installe, tant qu'il le peut, dans le flux de la durée.

Aussi bien, le fait que l'Evolution a suivi deux voies divergentes pour aboutir ici à l'intelligence, là à l'instinct, nous donne le pressentiment qu'autour du noyau de l'intelligence il y a une frange d'instinct.

La poussée qui éveille l'intuition est la loi profonde de l'esprit.

L'effort analytique de la conscience distincte saisit naturellement les *choses*, mais celles-ci, dès qu'elles sont devenues telles, appartiennent au passé; pour pénétrer le réel, il faudrait que l'observateur intérieur se détachât du « tout fait », pour saisir au vol le « se faisant » ; il faudrait que « se retournant et se tordant sur elle-même, la faculté de *voir* ne fît plus qu'un avec l'acte de *vouloir*. Effort douloureux que nous pouvons donner brusquement en violentant la nature, mais non pas soutenir au delà de quelques instants »[1].

Que tous les penseurs fassent cet effort : à ce prix seulement, ils retiendront et s'assimileront quelque chose du flot de la vie.

La dialectique intellectuelle est ce qui assure l'accord de notre pensée avec elle-même. Mais par la dialectique, bien des accords différents sont possibles et il n'y a pourtant qu'une vérité. L'intuition, si elle pouvait se prolonger au delà de quelques

1. *L'évolution créatrice,* p. 258.

instants, n'assurerait pas seulement l'accord du philosophe avec sa propre pensée, mais encore celui de tous les philosophes entre eux. Telle qu'elle existe, fuyante et incomplète, elle est, dans chaque système, ce qui vaut mieux que le système, et ce qui lui survit. L'objet de la philosophie serait atteint, si cette intuition pouvait se soutenir, se généraliser, et surtout s'assurer des points de repère extérieurs pour ne pas s'égarer [1].

Atteindrait-elle l'Absolu? Oui, mais il importe de préciser. L'absolu, chez Bergson, n'est pas autre chose que le devenir universel, élan vital un et continu, qui suspend momentanément le poids de la matière, en retarde la chute dans la dissémination spatiale. « J'admets, écrit Bergson, qu'en présence de l'univers on parle d'un centre d'où les mondes jailliraient comme les fusées d'un immense bouquet, pourvu toutefois que l'on ne prenne pas ce centre pour une *chose*, mais pour une continuité de jaillissement. Dieu, ainsi défini, n'a rien de tout fait : il est vie incessante, action, liberté. La création, ainsi conçue, n'est pas un mystère; elle est une action qui grossit en avançant, qui crée au fur et à mesure de son progrès : nous l'expérimentons en nous, dès que nous agissons librement [2].

Nul, plus efficacement que Bergson, n'aura contribué à nous délivrer de l'idéalisme kantien et du positivisme mécaniste; nul n'aura avec plus de succès secondé l'effort de reconstruction qui vise à

1. *L'évolution créatrice*, pp. 259-260.
2. P. 270.

réparer les ruines accumulées par les excès de l'esprit critique.

Mais à la reconstruction elle-même, l'auteur de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* et *de l'Evolution créatrice* aura-t-il positivement collaboré ?

La théorie de l'immanentisme est-elle autre chose qu'un poème ouvragé avec élégance sur une trame fictive ?

M. Bergson récuse l'interprétation intellectuelle des données immédiates de la conscience, parce qu'elles lui apparaissent dans l'espace, sous l'aspect de la matérialité : gagneront-elles en valeur, parce qu'il veut les voir sous l'aspect physiologique d'un élan vital ?

Quoi qu'il fasse, qu'il pense réflexivement ou spontanément, le philosophe ne peut dépouiller sa nature : il pensera humainement : or, penser humainement c'est, malgré qu'on en ait, abstraire des concepts, les composer ou les dissocier ; c'est faire cela, rien que cela.

Tantôt, emporté par l'élan de sa nature et livré à la plénitude harmonieuse de ses puissances cognitives, le sujet pensant jettera sur la totalité superficielle du réel une vision d'éclair à peine consciente ; tantôt, il arrêtera, avec une lenteur voulue, son attention sur chacun des éléments qui composent l'objet de sa pensée spontanée, à l'effet d'en pénétrer les profondeurs et les replis : mais la première opération, que l'on appellera, si l'on veut, « intuition », aussi bien que la seconde, la réflexion, ne sont que deux modalités d'exercice d'une même activité. Elles sont donc inéluctablement soumises

l'une et l'autre à la loi naturelle et, par conséquent, uniforme et constante, de l'abstraction.

Le « morcelage conceptuel », c'est-à-dire le caractère abstractif de l'objet perçu peut n'être pas ou n'être guère apparent dans « l'intuition », parce que, en effet, à raison de la célérité avec laquelle elle s'exerce et de la fréquence de ses expériences répétées, l'activité spontanée peut échapper et souvent échappe au regard distinct de la conscience ; le « morcelage » est, par contre, manifeste dans l'analyse réflexive, parce que celle-ci implique des actes de délibération et de choix : mais le plus ou moins de netteté, de distinction, dans la perception du phénomène n'en change pas la nature.

Certes, l'impossibilité où nous sommes de saisir tout le réel d'une seule étreinte accuse une infériorité relative de l'intelligence, mais l'opération abstractive apporte à la conscience des compensations : elle nous renseigne sur la provenance de nos concepts et nous reporte avec sécurité vers cette réalité objective à laquelle l'immanentisme nous laisse forcément étrangers ; elle nous permet d'envisager l'être en lui-même et pour lui-même, et prête à la raison discursive le point d'appui nécessaire et suffisant pour affirmer l'existence d'une réalité transcendante, Acte pur, Principe et Fin de ce monde qui évolue.

M. Bergson a reconnu en M. Edouard Le Roy un interprète fidèle de sa pensée, et M. Le Roy, de son côté, attribue à la philosophie de Bergson « une importance exceptionnelle, une infinie portée ». « On peut ne pas la comprendre, dit-il, mais l'ave-

nir est là; en dépit des méconnaissances, en dépit des incompréhensions, là est désormais le point de départ de toute philosophie spéculative[1]. »

Avec M. Poincaré et M. Duhem, M. Le Roy a fait le procès du scientisme en montrant, disons plutôt en forçant la part de l'artifice utilitaire que comprennent les notations et les conventions de la terminologie constitutive des sciences positives. Il a ainsi hâté la « phase organique » dans laquelle semble rentrer la pensée philosophique et sociale, mais il ne s'est pas défendu de transporter arbitrairement, à la façon de Tyrrell, son symbolisme au dogme catholique, tandis que, sur le terrain de la philosophie pure, il voudrait nous retenir dans un *fieri*, où la vérité ne s'affirme jamais par une conquête définitive. « La vérité absolue, écrit-il, ce n'est ni un système particulier, ni la somme de tous les systèmes, ce serait plutôt leur enveloppe, la courbe dont ils sont tangentes ; disons mieux ; c'est leur mouvement, leur progrès, leur devenir, leur vie, leur évolution, leur convergence[2]. »

M. Joseph Wilbois et M. Maurice Blondel, à leur tour, partent de la critique de l'idéalisme et « du positivisme d'il y a vingt ans ».

MM. Bergson et William James ont montré ce qu'il y a de factice dans le sens commun ; Henri Poincaré, Duhem et Le Roy ont mis à nu les artifices symboliques de la physique ; l'auteur du récent ouvrage, *Devoir et durée*, a pris à tâche de dénoncer

1. Ed. Le Roy. *Une philosophie nouvelle*, p. 208. Paris, Alcan, 1912.

2. Ed. Le Roy. *Dogme et critique*, p. 355.

les périls de mensonge que cèlent les méthodes appliquées par un de Tourville et un Durkheim aux sciences sociales.

Cela fait, et après un loyal hommage rendu aux efforts patients de la sociologie, M. Wilbois essaie de surprendre en son âme et dans la société « la poussée d'un élan humain »[1], de même que Bergson tentait de saisir « l'élan vital » ; interrogeant, d'une part « l'intuition de la durée causante, qui rend indéfinies les prétentions de notre âme », et, d'autre part, les analyses sociologiques, il élabore une morale sociale, dont on ne peut ne pas admirer l'accent de noblesse et l'élévation.

Le Dieu de M. Wilbois et de M. Blondel n'est plus le devenir, bon gré mal gré panthéistique, de Bergson, en voie de perpétuelle reconstruction, auquel le fond mystérieux de l'âme adhérerait, sous la poussée d'un déterminisme inconscient ; c'est le Dieu transcendant, personnel. La vie morale et la vie religieuse s'enchaînent. Et ce n'est pas un mince réconfort pour une conscience chrétienne et catholique, que de voir des penseurs, dont nul ne conteste la loyauté, pousser la logique pénétrante de leurs déductions jusqu'à ces conclusions que nous nous plaisons à reproduire :

« Toutes les vérités qui nous intéressent sont l'expression d'une réalité sociale, écrit M. Wilbois. Il est une réalité sociale qui enveloppe toutes les autres, c'est le transcendant qu'on rencontre dans la vie de l'humanité, c'est Dieu... Dieu exige de

1. *Devoir et durée. Essai de morale sociale*, p. 403. Paris, Alcan, '2.

nous trois vertus principales : *la foi*, *l'espérance et la charité*.

La foi : « Nous savons, dit M. Wilbois, que Dieu soutient, dans son ensemble, la montée de son genre humain, et, puisque cette montée ne s'accomplit que par l'accord de nos missions particulières, je suis sûr qu'il ne m'abandonnera pas dans la mienne : n'est-ce pas lui qui nourrit les oiseaux et qui vêt les lis, ô hommes de peu de foi ?

« Je suis aussi grand que l'humanité, poursuit-il, et plus grand, puisque j'y ajoute mon présent, et aussi réel et plus réel que cette durée dont j'augmente la tension. Et moi, souverain maître de cette marée croissante, quelques-uns voudraient me faire dire que je ne suis qu'un phénomène aussi fragile qu'une bulle qui crève. Pour la raison moderne, le grand scandale n'est pas l'immortalié, mais la mort, et ainsi naît une vertu nouvelle, qu'on appelle l'espérance.

« La foi et l'espérance ne sont que des acheminements à la charité. Pour vivre complètement, — c'est toujours M. Wilbois qui parle, — nous devons aimer tous les hommes. Mais notre cœur ne peut s'éparpiller dans cette foule anonyme, ni la chérir dans des perfections qu'elle n'a pas : il faut qu'il se réfugie dans celui qui déjà lui a miraculeusement permis de croire et d'espérer. Il faut qu'il se donne passionnément à l'ascension où Dieu l'emporte, et qu'il aime désormais en Dieu ceux qui montent à ses côtés... Si je n'ai pas la charité, je suis aussi inexistant qu'un airain qui sonne et qu'une cymbale qui retentit, parce que, dans notre histoire, ce sont les actes de charité qui créent un

peu plus d'humanité : si la durée est l'essence de l'esprit, la charité est la trame de la durée.

« Ces trois vertus ne me lient pas directement à Dieu : entre lui et moi, conclut l'auteur, il y a des intermédiaires : en droit, c'est tout le genre humain ; en fait c'est l'Eglise.

« Le christianisme nous propose un enseignement et une pratique morale, plus spécialement l'usage des sacrements.

« S'il fallait faire tenir la vérité chrétienne en trois mots, on la résumerait dans la formule : *Dieu fait homme*.

« A son tour, notre vie morale et notre existence sacramentelle peuvent se résumer en cette formule, inverse de la formule des dogmes : l'*homme haussé jusqu'à Dieu*.

« Or, le double mouvement, de descente du Divin dans notre pensée et de montée de notre pratique vers le Divin, n'établit pas un contact entre Dieu et l'individu, mais entre Dieu et la société. Nos dogmes fondamentaux sont sociaux en effet [1]. »

C'est ici que vient prendre place la *philosophie de l'action* de M. Maurice Blondel, l'écrivain le plus pénétrant et le plus riche de la pléïade, mais dont la pensée, à raison de sa complexité même, de la multiplicité infiniment nuancée de ses aspects et de ses expressions, des problèmes fondamentaux auxquels elle touche, a créé de troublantes équivoques et suscité des débats qui ne sont pas épuisés.

Philosophie, oui, car l'auteur entend ne mettre en œuvre que ses moyens naturels de connaître et ne

1. *Loc. cit.*

rien accueillir qui ne soit intérieurement postulé par l'âme, suivant ce principe, que « rien ne peut entrer en l'homme qui ne corresponde, en quelque façon, à un besoin d'expansion ».

« Ce qui ne répond pas à un appel du dedans, dit encore M. Blondel, ce qui est purement et simplement du dehors, cela ne peut ni pénétrer sa vie, ni informer sa pensée, c'est radicalement inefficace en même temps qu'inassimilable. »

Philosophie donc, mais *apologétique* tout de même, ou, plus exactement, *contribution apologétique*, c'est-à-dire démonstration, par l'expérience, du besoin que l'âme a de Dieu pour l'accomplissement de sa destinée; préparation subjective des consciences loyales à la foi chrétienne et catholique.

Car, si la conscience seule est citée à la barre, elle est appelée à s'ouvrir sans réserve et sans réticence.

« Je ne prétendrai pas me connaître et m'éprouver, dit M. Blondel, acquérir la certitude ni apprécier la destinée de l'homme, sans livrer au creuset tout l'homme que je porte en moi. C'est un laboratoire vivant que cet organisme de chair, d'appétits, de désirs, de pensées dont je sens perpétuellement l'obscur travail : voilà où doit se faire d'abord ma science de la vie[1]. »

Or, creusez à fond l'action humaine, c'est-à-dire « la plénitude cachée de ses œuvres et de toutes les exigences de sa vie », et vous apercevrez inévitablement ses ressources, oui, mais aussi vous serez le témoin de ses déficiences.

1. *L'Action*. Introd., p. XII.

La nature humaine, non telle qu'elle est concevable dans un monde hypothétique qui n'exista jamais, mais telle qu'elle est donnée dans le monde des réalisations historiques, ne peut se confiner dans l'ordre naturel sans éprouver le sentiment pénible de son irrémédiable indigence [1].

La totalité de l'expérience, « l'action », rompt toujours l'équilibre artificiel d'une pensée qui prétendait se suffire et se borner en elle-même.

L'unité et l'équilibre définitif que poursuit obstinément la conscience ne s'obtiennent donc pas par une systématisation rationnelle de vérités spéculatives, celles-ci fussent-elles indissolublement solidaires des vérités de l'Ethique et de la théologie naturelle, ils exigent d'elle l'aveu justifié d'une disproportion entre le terme mystérieux de notre destinée et les ressources défaillantes d'une nature à charge à elle-même.

Les problèmes posés au philosophe par l'expérience totale de la vie, la philosophie ne réussit ni à en comprendre tout l'énoncé, ni à en procurer la solution.

Le mouvement « vers l'unité » n'aboutit ni n'aboutira en pleine autonomie.

1. La nature humaine est blessée, dit saint Thomas d'Aquin. Le fond de son être et ses facultés subsistent dans leur intégrité, sans doute, mais il y a du désordre dans leurs inclinations et leurs capacités : la raison est obscurcie, la volonté endurcie, les énergies les plus nobles entravées, les passions égoïstes attisées. *Somme théol.* 1-2, p. 85, art. 3. Les théologiens ont coutume d'esquisser de deux traits l'état de l'humanité déchue : Le péché originel a ravi à l'homme, disent-ils, les richesses de la grâce et l'a blessé dans ses ressources naturelles ; *Per peccatum originis hominem spoliatum gratuitis, vulneratum in naturalibus.*

La vérité suprême de la philosophie, c'est que la philosophie « séparée » ne réalise pas la synthèse intégrale de la vie réelle.

« Pour consommer la nature et clore l'aspiration de l'homme, écrit M. Blondel, l'homme et la nature ne suffisent pas : or, il est impossible que le déploiement complet de l'action volontaire ne nous amène pas devant ce trou béant qui nous sépare de ce que nous voulons être ; il est impossible que nous comblions l'abîme, impossible que nous ne voulions pas qu'il soit comblé ; impossible que nous ne concevions point la nécessité d'une divine assistance [1]. »

Tandis que le philosophe creuse cette indigence douloureuse, devant lui se dresse une société qui s'affirme d'origine divine, se dit en mesure de combler avec surabondance le vide de l'âme et de panser ses plaies, et s'offre, au surplus, — et ce point capital M. Blondel l'a malheureusement trop laissé dans l'ombre, — à fournir les preuves objectives, nécessaires, rationnelles de la légitimité de sa mission.

« Ecoute et regarde, disait le cardinal Dechamps : il n'y a que deux faits à vérifier, un en nous, et un hors de nous ; ces deux faits se recherchent pour s'embrasser, et, de tous les deux, le témoin c'est nous-mêmes [2]. »

1. *L'Action*, p. 401.

2. *Entretiens sur la démonstration catholique de la Révélation chrétienne*, 1er Entretien, p. 16. La pensée du cardinal Dechamps peut être brièvement traduite en ces quelques mots : C'est un fait de conscience, et de conscience universelle, que dans les choses de religion, c'est-à-dire en tout ce qui relie la vie présente

M. Blondel et M. Wilbois ont écouté et regardé ; croyants l'un et l'autre, ils rendent témoignage qu'ils ont vu les deux faits s'embrasser, et proclament qu'en effet l'enquête de leur pensée n'a de cesse qu'à la condition qu'elle s'achève dans la foi chrétienne et catholique.

Sans le *fait extérieur* de l'Eglise et de l'ordre surnaturel objectivement révélé et docilement accueilli, nous ne pouvons nous rendre compte de tout le *fait intérieur*, nous expliquer, nous unifier nous-mêmes ; non plus que la société humaine ne peut se constituer légitimement comme un système clos, abstraction faite de l'ordre chrétien.

Chercher *l'unité*, pour l'homme, pour l'humanité, c'est ne pas s'arrêter avant de passer par le Christ, avant de trouver Dieu par l'Eglise catholique.

« Ainsi, avait dit Ollé-Laprune, la philosophie conspire contre elle-même si elle ne se débarrasse du parti pris de mutiler l'homme, la vie, les choses, l'histoire. Comme il faut qu'elle tâche d'égaler ses vues à toute la réalité donnée, elle doit conseiller, elle doit prescrire, elle doit essayer elle-même

à la vie future, l'homme à sa fin suprême, l'homme à Dieu, l'homme ne se fie ni à soi-même, ni à ses semblables, mais veut une certitude appuyée sur le témoignage de Dieu lui-même. C'est encore un fait de conscience que, dans sa condition actuelle, il demande cet enseignement divin à une autorité vivante et traditionnelle. Voilà le fait *intérieur*.

Or, à ce fait *intérieur* correspond cet autre fait *extérieur*, *public* : l'Église catholique vient au-devant de l'humanité pour l'enseigner et porte seule le signe divin d'une autorité vivante, universelle, permanente. Il suffit donc à la bonne foi de chercher Dieu pour s'écrier à sa rencontre : Le voilà ! Cf. cardinal Dechamps. *Lettres théologiques*, 2e lettre.

d'user de toutes les ressources humaines et divines mises à la disposition de l'homme [1]. »

L'illustre Manzoni, converti au catholicisme, se plaisait à répéter : « J'ai des convictions catholiques, et je veux qu'à travers tout ce que j'écris elles transparaissent, car je cherche à mettre de la force dans ce que j'écris, et la force ne sort que d'une conviction sincère [2]. »

Tous les philosophes qui plaident pour l'interprétation synthétique du donné intégral de leur conscience, plaident pour la sincérité.

Mais qu'est-ce que la sincérité, sinon l'orientation de l'âme vers la vérité ? Or, qui dit vérité, dit représentation intellectuelle ajustée à la réalité.

Dans le royaume de la philosophie, l'unité est la loi, mais le sceptre ne peut appartenir qu'à l'intelligence.

1. *Le prix de la vie*, Préface, p. XII.

2. Manzoni. *Lettere raccolte da F. Sforza;* Lettres XII, p. 28.

CHAPITRE II

LES PROGRÈS DE L'ÉGLISE[1]

A toutes les époques tourmentées de l'histoire, il s'est trouvé de ces consciences inquiètes, à qui l'effondrement catastrophique et final des choses est apparu comme l'unique solution des énigmes obscures qui les épouvantaient ; et il n'est pas rare que des esprits supérieurs, même des saints, se faisant les interprètes de l'agitation des foules dont inconsciemment peut-être ils subissaient l'entraînement, aient cherché, eux aussi, dans un pressentiment désespéré de la fin prochaine des événements terrestres, une quiétude imaginaire.

Il est notoire que déjà les premières générations chrétiennes, se méprenant sans doute sur la portée de l'avertissement du Christ qui leur avait annoncé la ruine de Jérusalem et de son temple, vécurent, en nombre plus ou moins considérable, dans l'attente immédiate de la fin du monde, qu'ils sentaient secoué par la puissance naissante du christianisme.

Le grand pape saint Grégoire croyait lire dans

1. Extraits du discours prononcé à la clôture du Congrès général des œuvres catholiques à Malines (1909). Les réunions de Malines ont joué un grand rôle dans l'histoire catholique, en Belgique et même au dehors. Voir l'*Histoire des Congrès de Malines* de M. Defourny.

les troubles atmosphériques et dans les désordres des mœurs de son époque la réalisation des signes avertisseurs du Dernier Jugement.

Saint Pierre Damien, au xe siècle, tient un langage analogue.

Une même commotion profonde ébranla la chrétienté lors du Grand Schisme d'Occident. Et voici que, depuis un demi-siècle, le malaise social qui nous travaille fait surgir coup sur coup, soit des révélations imaginaires qui annoncent, pour une date fatidique, dont la crédulité populaire recule, d'ailleurs, complaisamment l'échéance, un triomphe soudain et miraculeux, soit des visions apocalyptiques, désespérées, sur la ruine fatale de nos sociétés décrépites.

Eh! assurément, les maux qui nous rongent sont profonds et ils sont plusieurs.

L'égoïsme de la passion tarit les sources de la vie; l'alcool empoisonne les masses et prépare cruellement les voies à la tuberculose, à l'idiotie, à la criminalité; l'obscénité gangrène la jeunesse et même l'enfance; le jeu et ses excitations factices prennent la place de l'énergie laborieuse; la diffusion des doctrines matérialistes ruine le tempérament moral des nations, et l'amoindrissement de leur vie religieuse les rend impuissantes à réagir.

Le mal est grave, très grave et il offre à l'heure présente ce caractère distinctif que, s'il n'est pas général, il se généralise.

Aussi s'explique-t-on l'angoisse des âmes honnêtes, et nul, je crois, n'est toujours à l'abri des frissons naturels de l'épouvante.

Qui ne se souvient du regard mélancolique pro-

mené sur le monde par notre Saint-Père le pape Pie X le jour où, placé inopinément au gouvernail de la barque de Pierre, il mesura la fureur des flots qui agitaient le frêle esquif sur lequel il était porté et qu'il était chargé de conduire, avec le poids de nos âmes, au port du salut ? Et qui de nous a rencontré ce regard chargé de douleur sans en être remué à fond ?

Mais relisez la seconde partie de l'Encyclique *E supremi apostolatus*. Le Vicaire du Christ s'y redresse dans la majesté sereine de sa puissance surnaturelle, il gravit les hauteurs où l'appelle sa foi inébranlée et, de là, dominant le monde et l'histoire, il voit mieux que le sillon tracé par les siècles chrétiens est partout, ou taché de sang ou imprégné de sueurs ou de larmes. Et cependant, ce sillon, l'Eglise l'a fécondé ; de riches moissons y ont grandi et chaque génération chrétienne, qui prête l'oreille aux chants d'allégresse qu'elle entend retentir dans les cieux, s'aperçoit que toujours l'Eglise militante de la veille est devenue l'Eglise triomphante du lendemain.

Quelle est donc la solution chrétienne de l'énigme troublante qui sort de la crise morale et sociale des temps actuels ?

La gravité du sujet autorise, je crois, l'emploi d'une formule d'allure solennelle dans laquelle je voudrais condenser la thèse, à la fois dogmatique et historique, dont je m'efforcerai d'esquisser ici rapidement la preuve :

La société contemporaine écrit, en une page mouvementée d'histoire, la preuve expérimentale

d'une doctrine catholique authentiquement proclamée par le Concile du Vatican.

Il est de foi chrétienne et catholique que la Révélation surnaturelle et les secours de la grâce conquise par le sacrifice de notre divin Rédempteur sont non seulement nécessaires, de nécessité absolue, à chaque individu, pour lui permettre d'arriver au terme surnaturel de sa destinée, mais qu'ils sont, en outre, moralement nécessaires à la société pour conserver en elle les principes naturels de direction et d'action sans lesquels aucun ordre social ne peut subsister.

La preuve positive de cette affirmation doctrinale se trouve dans ce fait universel, si éloquemment interprété par Brunetière dans sa conférence sur le *Progrès religieux dans le catholicisme*, à savoir qu'aucune société barbare n'a pu, depuis vingt siècles, s'élever d'elle-même, sans le secours du christianisme, à la civilisation.

« Non seulement, disait le vigoureux dialecticien, l'idée de progrès ne semble être apparue dans le monde qu'avec le christianisme ; mais, depuis le christianisme, elle ne s'est réalisée que dans les sociétés chrétiennes ; et les autres, toutes les autres, sauf peut-être l'arabe et pendant un court moment, se sont montrées incapables de progrès. C'est un lieu commun de dire que l'Orient est le pays de l'immobilité, et ni les anciennes religions, celle de la Chine, par exemple, — et en admettant que ce soit une religion, — ni les religions de nouvelle formation, prosélytiques ou conquérantes, l'islamisme ou le bouddhisme, n'ont réussi à secouer cette espèce de torpeur. Quelques Arabes ont fait de l'algèbre, de la

chimie, de la médecine; ils ont traduit, commenté, et je crois, déformé Aristote ; mais, à Constantinople comme au Maroc, et pas plus en Perse qu'en Turquie, la civilisation n'a fait de progrès qui ne fussent des importations d'Occident. Elle n'en a pas fait d'autres en Chine, ni surtout d'une autre nature.

« Il semble donc, ainsi poursuit Brunetière, qu'entre le christianisme et le progrès lui-même, il y ait une liaison de fait. Pas de progrès avant le christianisme, ou bien peu, de bien lents qui, de Miltiade à Jules César, n'ont modifié un peu profondément ni l'aspect de la civilisation, ni la « mentalité » de l'être humain. Et, d'un autre côté, pas de progrès en dehors du christianisme. »

Et le savant académicien conclut sa conférence en montrant que cette liaison de fait est une solidarité de fond [1].

Taine traduisait le même sentiment lorsque, subjugué par le spectacle de l'action du christianisme sur le monde, il écrivait cette page célèbre que l'on ne se lasse pas d'admirer : « Aujourd'hui, après dix-huit siècles, écrivait-il, le christianisme opère, comme autrefois dans les artisans de la Galilée, de façon à substituer à l'amour de soi l'amour des autres; il est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter

1. Brunetière, *Discours de combat*. Nouvelle série, pp. 297-299.

par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. En Italie, pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen comme au Ier siècle; du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur : il abusait des autres et de lui-même ; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant; la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du chistianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice. Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service.

« Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds ; et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social[1]. »

1. Taine, *Origines de la France contemporaine.* (*Régime moderne*, pp. 118-119.)

Taine rapproche ici en un vivant tableau les conclusions de

Et voici que, en effet, les nations latines, qui ont officiellement apostasié, corroborent l'expérience du passé et apportent, à leur tour, à l'histoire, par le témoignage de leur déchéance religieuse et morale, la contre-épreuve de la doctrine conciliaire.

Les nations protestantes avaient répudié, sans doute, la suprématie de Rome, mais n'avaient pas entendu rompre avec le christianisme.

Les Encyclopédistes du XVIII[e] siècle, au contraire, les inspirateurs et les protagonistes de la Révolution de 1789 élevèrent à la hauteur d'un dogme qui, depuis un siècle, se répand, à la façon d'un mal épidémique, chez toutes les nations croyantes du globe, la prétention de soustraire l'organisation sociale à l'influence positive du Christ, de ses enseignements, de ses bienfaits. Cette prétention qui, dans le domaine des idées, s'appelle le *rationalisme*, dans celui des mœurs le *naturalisme*, se recouvre des étiquettes trompeuses de sécularisation, de laïcisation, de neutralité.

la science sociale qui s'imposèrent avec un irrésistible empire à l'auteur consciencieux des *Ouvriers Européens.*« Le rang qu'une société occupe, écrivait Frédéric Le Play à la fin de son ouvrage, dépend assurément des conditions matérielles où elle est placée et des institutions politiques qui la régissent; mais ses éléments essentiels de prééminence appartiennent à l'ordre moral. Et si, pour conclure l'analyse qui fait l'objet de cet ouvrage, il fallait indiquer la force qui, en agissant à chaque extrémité de l'échelle sociale, suffit à la rigueur pour rendre le peuple prospère, nous n'hésiterions pas à signaler, au bas la prévoyance, au sommet la religion. Que la science multiplie ses découvertes, que la liberté déploie ses ressources et l'autorité son pouvoir, que la société tout entière accumule ses grandeurs et ses merveilles, leur labeur ne sera qu'impuissance si, sans rien abandonner des droits de la raison, elles ne maintiennent fermement dans les âmes la loi de Dieu. » *Les Ouvriers Européens,* 1[re] édit., fin.

Quelque nom qu'elle porte, elle est la revendication orgueilleuse de l'indépendance absolue de la raison naturelle, l'affirmation que la nature laissée à elle-même suffit aux sociétés comme aux individus.

C'est à cette prétention que le Concile du Vatican oppose ce solennel démenti : « Il est faux que l'humanité puisse et doive d'elle-même, sous l'empire d'une loi de progrès continu, arriver à la possession de toute vérité et de toute bonté[1]. »

Dans la condition historique faite par Dieu à l'humanité, la divine Révélation seule rend aisément accessibles à tous, et garde à l'abri du doute et de l'erreur les vérités religieuses qui sont théoriquement à la portée de la raison naturelle[2].

Or, disions-nous, l'affaissement moral, la désorganisation progressive des sociétés qui se sont mises officiellement en révolte contre l'ordre établi par le Christ, démontrent que la doctrine promulguée par l'Eglise est l'expression douloureuse mais indiscutable de la vérité.

« *Oportet haereses esse* », il faut qu'il y ait des hérésies, disait saint Paul, il faut qu'il s'en produise, afin que la sainteté de ceux qui restent fidèles à la vérité chrétienne éclate dans tout son

1. « Si quis dixerit hominem ex seipso ad omnis tandem veri et boni possessionem jugi profectu pertingere posse et debere, anathema sit. » Const. de fide catholica, de Rev, Canone 3.

2. « Huic divinae revelationi tribuendum quidem est, ut ea, quae in rebus divinis humanae rationi impervia non sunt, in praesenti quoque generis humani conditione ab omnibus expedite, firma certitudine et nullo admixto errore cognosci possint. » *Ibid.*, Cap. 2.

jour. « *Oportet haereses esse ut et qui probati sunt manifesti fiànt in vobis*[1]. »

Les philosophes non chrétiens du XIX[e] siècle niaient, les uns avec audace, les autres avec une confiance naïve, que la raison humaine fût incapable de se suffire.

Victor Cousin s'indignait que l'épiscopat français mît en doute l'efficacité du spiritualisme éclectique que le philosophe orateur professait avec éclat.

Le ministre Jules Ferry bannissait le catéchisme catholique de l'école, mais plaidait pour la morale appuyée, disait-il, « sur l'idée du Dieu commun à toutes les religions reconnues en France ».

Les fondateurs et les premiers maîtres de l'Université libre de Bruxelles protestaient du caractère religieux de leur libéralisme, et dans le discours qu'il prononça, lors de l'installation de l'Université, le 20 novembre 1834, Baron s'attachait à rassurer ses auditeurs en leur disant : « J'espère que cet exposé suffira pour bannir tout scrupule des esprits même les plus timorés, et pour les bien convaincre qu'il ne s'agit pas ici de déployer une bannière ennemie à ce qu'ils se sont fait un devoir et une habitude de respecter et de chérir, tant dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux[2]. »

Il finissait son discours en priant Dieu de venir en aide à l'Université naissante.

Le plus brillant représentant du libéralisme en Belgique, Frère-Orban, se disait, avec fierté, rationaliste, mais *déiste spiritualiste*...

1. I Cor. XI, 19.

2. A. Baron, *Œuvres complètes,* tome V, p. 178.

Les temps, hélas, sont bien changés !

Ils devaient changer.

Victor Cousin, Jules Simon, Paul Janet en France ; Tiberghien, Frère-Orban, Bara, Van Humbeek, chez nous, — je cite les noms les plus populaires, — avaient la naïveté de penser que leur philosophie rationaliste suffirait à l'éducation morale de la nation. Ils se rendaient compte qu'un peuple ne vit pas sans morale, qu'une morale sans Dieu n'aurait ni l'autorité imprescriptible d'un devoir absolu, ni la garantie d'une sanction efficace, et ils étaient demeurés fidèles, dans l'intérêt de la société autant que par conviction, au Dieu souverain de la philosophie.

Sous l'influence de Kant, le libéralisme fit un pas de plus dans la voie de la séparation.

Le philosophe allemand avait tenté de faire du *Devoir* moral un impératif absolu, indépendant de la religion naturelle, l'avait délié de ses attaches avec l'ordre objectif des vérités métaphysiques et s'était bercé de l'espoir de lui conserver toute sa puissance en l'appuyant exclusivement sur le sentiment personnel. « Fais ton devoir parce que c'est ton devoir », disait-il stoïquement, « comporte-toi de façon que ton acte serve de norme à la collectivité ».

La philosophie non catholique du XIX[e] siècle souscrivit quasi unanimement au divorce kantien : elle tenta mille essais de morale sans religion, mais voici que partout le Devoir descendu de l'autel où l'avait placé l'Homme-Dieu, et ravalé aux proportions mesquines d'une œuvre faite de mains d'hommes, se révèle fragile comme une idole,

s'effrite et tombe en poussière dans le pêle-mêle des intérêts.

Je vous épargne le récit des déconvenues des moralistes sans religion : je ne vous lirai que la dernière page de cette lamentable histoire, la page qui s'écrivait hier, qui s'écrit aujourd'hui.

Hier, un des hommes les plus écoutés du personnel enseignant officiel de France, M. Bayet, disait dans ses *Leçons de morale* : « La morale enseignée dans ce manuel est indépendante de toute confession religieuse et de tout système métaphysique sur l'inconnaissable. Elle est fondée sur l'*intérêt social*. »

On dit quelquefois, ajoute-t-il : « Il faut respecter le devoir, parce que c'est le devoir ; obéir à la règle, parce que c'est la règle. »

Eh bien, non, il ne faut pas se laisser éblouir par le mot de « Devoir » comme s'il était par lui-même sacré et intangible. Ce qui doit nous être sacré, c'est le *bonheur* de l'humanité, et les devoirs ne sont sacrés eux-mêmes qu'autant qu'ils peuvent servir à mieux assurer ce bonheur.

Vous suivez, je pense, les étapes de la décadence :

Plus de religion positive ni de secours de la grâce, mais une religion exclusivement naturelle, un déisme spiritualiste : *première étape*, celle du rationalisme naturaliste de la Révolution de 1789.

Plus de religion naturelle : une morale sans religion, le respect du Devoir pour lui-même, parce que c'est le Devoir ; *deuxième étape*, marquée par la philosophie kantienne.

Plus de *Devoir* absolu, mais exclusivement l'in-

térêt; *troisième étape,* celle de la philosophie positiviste.

Les hommes qui représentent l'autorité voudraient bien que, sous le nom *intérêt,* la foule comprît l'intérêt général auquel devrait se subordonner celui de l'individu.

Mais les esprits logiques en philosophie et dans l'enseignement même primaire ne l'entendent plus ainsi. Nous voici à l'aboutissant fatal, à la *quatrième et dernière étape*, celle de l'égoïsme jouisseur : « Nous subordonnons, écrit M. Dufrenne, auteur d'un *Nouveau cours de pédagogie*, nous subordonnons la société à l'individu et la morale à la société.

« C'est l'individu qui nous importe. C'est lui que nous prétendons instituer, et lui, à son tour, instituera la société et la morale, soit qu'il conserve la morale et la société actuelles, soit qu'il édifie une autre société et élabore une autre morale[1]. »

Après quoi, le pédagogue tire de ses prémisses sa conclusion pratique : « Désormais, écrit-il, toute l'attention que nous mettions à moraliser, nous la mettrons à éviter de moraliser. »

Faut-il s'étonner alors que le culte de l'idéal disparaisse et que la criminalité monte d'une façon effrayante parmi les jeunes générations? Faut-il s'étonner que, dans le pays qui fut le premier foyer et est resté le plus puissant propagateur du naturalisme, le nombre des criminels âgés de moins de vingt ans ait plus que doublé en moins de dix ans, de 1882 à 1892, et soit, hélas, toujours

1. *Un nouveau Cours de pédagogie,* p. 126.

en progrès? N'est-il pas navrant de voir, chez la nation que le monde s'est habitué à regarder comme la plus profondément pénétrée des vertus chevaleresques, des légions d'instituteurs qui se font de l'antipatriotisme une gloire, et ne s'y est-il pas rencontré hier un misérable qui, réalisant un geste oratoire d'un apôtre de la morale et de l'intérêt, a planté le drapeau d'un régiment français dans l'immondice?

Ne vous semble-t-il pas, après cet exposé, que la preuve expérimentale que nous demandions à l'histoire contemporaine est complète, et ne sommes-nous pas autorisés à conclure, avec le Concile du Vatican, que la Révélation divine et les secours positifs de la Rédemption du Christ sont nécessaires à la conservation morale des sociétés?

Mais alors, n'aurons-nous donc qu'à nous laisser périr et, pareils aux disciples de l'Islam, à attendre que l'inexorable destin suspendu sur nos têtes nous voue prochainement à la ruine?

C'était là, paraît-il, le jugement que Taine, parvenu à la fin de sa carrière, portait sur son pays : « Nous assistons, disait-il, au suicide de la France! »

Taine, en observateur consciencieux des événements sociaux, mais dépourvu des lumières surnaturelles que seule la Foi peut donner au croyant, devait en juger ainsi. Taine ne savait pas, ne pouvait naturellement savoir que, par delà la superficie des choses que voient nos yeux et que palpent nos mains, par delà les réalités invisibles que notre raison est capable de discerner et sur lesquelles spécule la sagesse humaine, il y a un monde,

le plus profond des mondes, aussi réel que ceux qui se dévoilent à nos sens ou sont accessibles aux investigations de la philosophie, un monde que l'œil de l'homme ne voit point, que son oreille n'entend point et que Dieu a préparé aux âmes qui l'aiment et qui ont foi en son autorité.

Lorsque, il y a 19 siècles, l'empire romain recouvrait le monde de la puissance de ses armées ; lorsque Auguste, Tibère, entourés d'une élite de patriciens, tenaient sous leurs pieds, tremblantes, inertes, avilies les foules esclaves chargées de pourvoir à leurs délassements raffinés, nul assurément parmi eux, s'il se fût avisé de jeter un regard vers l'avenir, n'eût songé qu'une petite pierre se détachait, à ce moment, d'une humble colline de la Judée et que, sous son choc, le vieux colosse païen serait, après une violente résistance de trois siècles, couché dans la poussière.

Conçoit-on rien de plus stupéfiant que cette merveille, qui est l'histoire primitive du christianisme, sur laquelle nous avons peine à arrêter longuement nos regards, tant elle nous est devenue familière, mais qui n'en reste pas moins le renversement de toutes les prévisions humaines : Douze hommes illettrés, ils ne connaissent que l'industrie grossière de la pêche ; sans ressources, ils se sont défaits même de leurs filets et de leur barque ; étrangers au monde, ils n'ont pas quitté le voisinage de leur lac de Génésareth ; douze artisans, disciples d'un Maître que ses compatriotes ont honni, bafoué, pendu ignominieusement, entre deux criminels, à un gibet sur lequel il a rendu l'âme ; ces hommes viennent dire qu'ils ont revu, après

trois jours, ce Maître qu'Israël avait crucifié, et qu'il leur a dit : « Allez, enseignez toutes les nations de la terre ; je demeurerai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Et les douze partirent, et versèrent leur sang en confirmation de la foi qu'ils prêchaient ; et de nombreux disciples firent comme eux et, comme eux, vécurent de privations, de souffrances et subirent le martyre ; et les trente-trois premiers papes, de saint Pierre à saint Sylvestre, l'un après l'autre, durant trois siècles, tombèrent martyrs jusqu'à ce qu'en 313, l'édit de Constantin attestât solennellement le triomphe de la petite phalange des douze messagers galiléens sur toutes les forces réunies du paganisme de la Rome impériale.

« Ne savez-vous pas, avait dit le Christ, qu'il suffit d'un léger levain pour soulever une masse considérable de farine ? »

« N'avez-vous pas remarqué, ajoutait-il, qu'une graine, à peine perceptible, déposée en terre, germe, se développe et donne naissance à un arbre aux larges et vigoureuses frondaisons, qui abritent les oiseaux du ciel ? »

Dites-moi, Mesdames et Messieurs, sommes-nous moins bien partagés que les premiers apôtres, les premiers papes, les premiers évêques, les premiers fidèles du christianisme naissant ?

Ne sentez-vous pas le levain qui vous travaille ? Ne voyez-vous pas les germes qui poussent, les plantes qui croissent, les moissons qui lèvent ?

J'ouvre les Annales des Missions Catholiques [1] et

1. *Missiones catholica cura S, Cong. de propaganda fide descriptae,* Romae, 1907. Tabulae descriptivae missionum, pp. 40-41,

j'y lis que, de 1901 à 1907, donc dans le court espace de six années, le nombre des prêtres missionnaires s'est élevé de 31.889 à 42.922 ; celui des églises et des sanctuaires nouvellement érigés en pays de missions, de 37.713 à 46.868 et celui des fidèles convertis au catholicisme, de 25 millions 852.209 à 30.619.768.

Nous assistons à cette merveille, qui est nouvelle dans l'Eglise, de la femme missionnaire.

Ces humbles filles, les Sœurs de la Charité, les Sœurs du Sacré-Cœur de Marie de Berlaer, les Sœurs Franciscaines de Gand, les Sœurs de Notre-Dame, les Ursulines, les Filles de la Croix, les Franciscaines de Marie, les Sœurs de Marie Réparatrice, les Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, pour ne citer que nos principales congrégations belges, s'en vont là-bas, intrépides et sereines, à Madagascar, en Birmanie, au Japon, en Chine, au Congo, soigner la lèpre ou la maladie du sommeil et dissiper, parmi les races dégénérées, les ombres de la mort.

Le matérialisme gangrène, il est vrai, certains tissus profonds du corps social et étale à sa surface les plaies répugnantes ou odieuses de la prostitution, de l'infécondité, du luxe, du jeu, de l'obscénité : mais il est douteux que jamais l'Eglise ait compté dans ses asiles plus d'âmes saintement éprises du besoin de prier et de s'immoler ; dans ses hôpitaux et ses lazarets, au chevet des malades, dans les écoles populaires, plus de dévouement ; dans l'épiscopat, dans le clergé, chez l'élite de ses fidèles, plus de désintéressement, de pureté, de vie apostolique.

La déchristianisation officielle des nations les désagrège, c'est vrai, et l'individualisme révolutionnaire met sens dessus dessous les couches sociales, c'est vrai encore ; mais admirez combien la communion des saints resserre les âmes restées fidèles à l'Eglise !

Où trouver aujourd'hui dans le monde, où trouver dans l'histoire des siècles écoulés, un spectacle comparable à celui des foules qui, de toutes les régions de la catholicité, vont affirmer devant leur Père commun, Léon XIII ou Pie X, à Saint-Pierre de Rome, l'unité de leur foi et de leur amour ?

Où trouver une organisation comparable à celle de ces 265 millions de fidèles et de prêtres, unis indissolublement aux mille évêques qui se partagent la juridiction du globe, et qui, comme un seul homme, s'inclinent non seulement devant les dogmes de l'Immaculée-Conception ou de l'Infaillibilité pontificale, mais jusque devant les décisions disciplinaires et même les désirs augustes du Souverain Pontife ?

Le catéchisme vous a appris que la véritable Eglise du Christ se reconnaît à son unité, sa sainteté, sa catholicité, son apostolicité. Eh bien, dites-moi, la concevez-vous plus une dans sa foi catholique, plus fermement attachée à la succession apostolique, et ne jugez-vous pas que sa sainteté, qui évidemment ne peut être que relative dans des créatures humaines, est plus éclatante chez ses enfants fidèles qu'à aucune autre époque de l'histoire, réserve faite, peut-être, de l'ère de ses premières origines ?

Et cet autre signe de la divinité de l'Eglise du

Christ, le signe rouge de la persécution et de la haine, lui manque-t-il aujourd'hui ?

Je ne parle pas des persécutions de l'Arménie ou de la Chine, je parle de celles des nations occidentales qui chantent des dithyrambes à la liberté et à la fraternité.

Confucius et Bouddha, Mahomet, Luther et Calvin sont couverts du respect, sinon de la bienveillance de la libre pensée : seul le catholicisme a le perpétuel honneur d'être haï par elle.

Qu'un religieux, un prêtre, traître à ses vœux, s'insurge contre le célibat ; qu'un savant catholique sacrifie sa foi à une hypothèse éphémère, ils sont aussitôt sacrés pour le panthéon rationaliste.

La scène du Calvaire se renouvelle à tous les tournants de l'histoire.

Le Christ est élevé en croix entre deux larrons ; tandis que l'un des deux le maudit, l'autre fait appel à sa miséricorde.

Judas a empoché ses trente deniers ; la plupart des apôtres ont fui ; mais de saintes femmes prient et pleurent ; Jean recueille le testament de l'amour rédempteur et la Sainte Vierge Marie souffre le martyre de devoir survivre à son fils crucifié.

Il en est toujours ainsi, ô mon divin Jésus : la date de votre naissance est la date centrale de l'histoire ; votre doctrine est la pierre de touche des civilisations ; votre tombeau glorieux est le rendez-vous des controverses et votre Personne adorable est l'objet de la concentration de la haine et de l'amour. Seul, vous portez au front ce privilège sacré, seul vous êtes Dieu.

Naguère, un journaliste me demandait une réponse en deux mots à la question suivante : « Le catholicisme a-t-il, selon vous, gagné ou perdu depuis un siècle ? »

Je lui répondis, — et je vous livre ma réponse pour ce qu'elle vaut — qu'à mon humble avis l'Eglise, depuis la Révolution française, a perdu en extension, mais a gagné indiscutablement en intensité.

La déchristianisation officielle est une occasion de scandale pour les faibles, et ceux-ci sont le nombre, mais elle trempe indirectement les meilleurs qui font à Notre-Seigneur Jésus-Christ un corps d'élite de premier ordre.

Le règne du Christ oscille comme un pendule. Les oscillations sont tantôt plus amples, tantôt moins étendues, mais toutes sont isochrones. Lorsque la prédication de l'Evangile et la morale chrétienne trouvent moins de sujets récepteurs, il semble que la vie se ramasse, se concentre plus puissante en ceux qui en sont les détenteurs privilégiés...

L'avenir de la patrie et de l'Eglise, dans notre pays, est donc en vos mains.

Vous êtes la race dont il sera dit dans l'avenir que vous aurez sauvé Israël : *de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israël*[1].

Et en même temps que vous travaillerez à la prospérité morale de notre pays, vous travaillerez au profit de l'Eglise universelle. Car, dans la communauté invisible des âmes, chaque degré de vertu

1. I Mach. V, 62.

acquis par l'un de ses membres, si ignoré qu'il soit, profite à l'ensemble, favorise l'essor de la communauté entière.

Nous nous dévouerons aux œuvres, sans doute, et chacun s'appliquera à celles que lui indiquent sa situation, ses aptitudes, ses ressources, ses loisirs.

Mais, tous, par-dessus tout, s'appliqueront à la sanctification de l'artisan de ces œuvres, c'est-à-dire chacun à son amélioration personnelle.

Tantôt, peut-être, tandis que je vous rappelais la conversion du monde par les Douze, vous étiez tentés de m'objecter que nous ne sommes plus au temps de l'Evangile et de ses grands miracles.

Erreur, l'Evangile est toujours l'Evangile ; son efficacité est demeurée entière ; le Christ a même été jusqu'à nous promettre que ceux qui ont foi en sa parole feront les miracles qu'Il a faits et en feront de plus grands que les siens.

Mais l'Evangile, dont l'efficacité demeure souveraine, est l'Evangile véritable, intégral, tel que le Christ l'a prêché par sa parole et par ses exemples, c'est l'Evangile du détachement du cœur, l'Evangile de la mortification des sens, l'Evangile de la charité et, pour tout dire d'un mot, c'est l'Evangile du sacrifice.

Chrétiens d'élite fidèles aux instructions paternelles de Pie X, vous communiez plus souvent, et vous faites bien ; vous obéissez plus docilement au pape et aux évêques, et vous avez raison. Mais n'oubliez pas que la sainteté à laquelle l'Evangile vous convie est essentiellement la *charité*.

La foi et l'espérance elles-mêmes passeront, seule

la charité est éternelle. Et la charité consiste en l'amour de notre Dieu par-dessus tout ce qui est créé et en l'amour de nos frères, de tous nos frères, par amour de Dieu.

Il s'ensuit que vos progrès dans la charité, c'est-à-dire dans la sainteté, sont et seront en raison directe de votre application à refréner votre égoïsme sous toutes ses formes ; votre avancement moral et religieux répond exactement à l'empire que vous acquérez sur vos passions par l'exercice que le langage chrétien appelle la mortification.

« Vous avancerez, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, dans la mesure où vous ferez violence à vos mauvais instincts. — *In tantum proficies in quantum tibi vim intuleris* » [1].

Le naturalisme a déchristianisé officiellement nos sociétés et vous avez la sainte ambition de vous employer à les rechristianiser.

L'unique moyen est de boire aux sources de la vie. Faites-vous une loi de connaître l'Evangile, de le faire pénétrer, avec l'esprit de renoncement, de travail, de sacrifice dans votre vie individuelle, dans vos familles, dans l'éducation de vos enfants, afin de préparer, pour l'heure marquée par la Providence, une société qui appelle elle-même de ses vœux, selon la devise de Notre Saint-Père le Pape Pie X, son rétablissement dans le Christ.

Si la décadence morale que nous déplorons a pour effet indirect de mettre en lumière la sanctification progressive des âmes restées, parmi nous, fidèles au Christ et à son Eglise, nous aurons

1. *Imitatio Jesu Christi*, l. I, ch. xxv.

répondu au plan providentiel. Car s'il faut qu'il y ait des hérésies, c'est afin de tremper dans l'épreuve les volontés plus fortes que la tentation. « *Nam oportet et haereses esse, ut et qui probati sunt manifesti fiant in vobis* »[1].

1. I Cor. XI, 19.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET L'AVENIR

ÉVREUX

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE